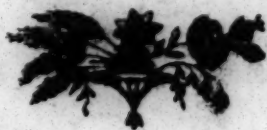


HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE.

Par Monsieur DE VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION,
Revue & corrigée par N. SALMON.

TOME PREMIER.



A LONDRES,

Chez C. DILLY, Poultry; BOOSEY, près de la Bourse;
LAW, Stationer's Court; et DULAU, Wardour-Street.

1798.



AVIS AU PUBLIC.

LA plupart des éditions de l'Histoire de Charles XII, qui se vendent aujourd'hui, sont d'autant plus défectueuses que l'orthographe n'y est pas observée, et que çà et là un mot substitué détourne le sens du passage*. Cette histoire est néanmoins très propre à être mise entre les mains de la Jeunesse, sur-tout de la Jeunesse étrangère qui étudie la langue Française.

* On lisoit, p. 163. Tome I. "Ces Calmoucks sont des Tartares, qui habitent entre le Royaume d'Astracan, domaine du Czar, et celui de Samarcande, pays des Tartares Usbecks, et partie du Timur, connu sous le nom de Tamerlan." Nous avons rétabli le passage, en disant, *patrie du Timur* connu sous le nom de Tamerlan, ce qui est l'équivalent de *patrie de ce Timur* connu sous le nom de Tamerlan. Ceux qui ont lu l'histoire de Tamerlan savent que son nom propre étoit Timur, et par conséquent que Timur est un nom propre d'homme, et non pas un nom propre de pays; d'ailleurs à la page 35, Tome II. se trouve cette phrase, "On le faisoit descendre du fameux Timur, connu sous le nom de Tamerlan." La faute que nous avons corrigée s'étoit glissée dans quatre différentes éditions que nous avons vues.

Présenter à cette Jeunesse une édition plus correcte que les précédentes, c'est, comme dans nos ouvrages, la mettre en garde contre ce qui retarderoit ses progrès, et prouver au Public combien nous avons toujours à cœur de captiver sa bienveillance.

Nous avons soigneusement collationné plusieurs éditions ensemble, afin de nous mettre à même de faire disparaître de la nôtre toutes les fautes dont celles-là fourmillent. Les mots s'y trouveront imprimés d'après le meilleur modèle; c'est celui qu'a tracé l'Académie Françoisse dans son Dictionnaire.

Les bons Grammairiens ne s'étoient pas encore accordés sur certains points, lorsque Voltaire écrivit l'histoire de Charles XII; aussi s'est-il quelquefois exprimé d'une manière qui nous a paru fautive†: mais, dans ces circon-

† On trouvera de temps en temps *tel que* où il faudroit *quel que*; par exemple, *tel qu'il soit* au lieu de *quel qu'il soit*.

On lit p. 19. T. II. "Le Duc de Meckelbourg *voyoit* avec dépit *que* la Suède *possédât*," &c. Au lieu de *possédât*, il faudroit *possédoit*, parce que les affections de l'ame qui, au lieu de s'annoncer par le verbe, ne se présentent qu'au moyen d'expressions adverbiales jointes au verbe, telles que *avec dépit*, ne sauroient d'elles-mêmes gouverner le subjonctif. Le verbe *voir* employé affirmativement, ou d'une manière équivalente, ne peut être suivi que de l'Indicatif: l'expression adverbiale *avec dépit* ne sauroit empêcher le verbe *voir* d'avoir son influence ordinaire. Mais si au lieu de *voyoit avec dépit*

stances, nous n'avons pas jugé à propos de rien changer, parce que d'autres bons écrivains de ce

l'on disoit étoit fâché, il faudroit alors possédât, parceque le verbe être avec un adjectif qui annonce l'affection de l'ame, se regarde comme un verbe qui, annonçant par lui-même cette affection de l'ame, doit être suivi du mode subjonctif, si l'on ne peut employer l'infinitif avec de pour marquer la cause.

P. 108. T. II. "*Steinbock &c. engage un des combats des plus sanglans et des plus acharnés qui se fût encore donné entre ces deux nations rivales.*" Il faudroit *engage un des combats les plus sanglans et les plus acharnés qui se fussent encore donnés &c.* parceque l'adjectif superlatif, placé après son nom, ne doit prendre que l'article *le, la, les* en tête: l'on n'est point obligé alors de faire attention à la préposition qui affecte ce nom; l'on se contente de faire accorder l'article en genre et en nombre avec ce même nom; et le pronom conjonctif ou relatif *qui* ne se rapporte plus à *un* mais au nom pluriel *des combats*, qui est l'équivalent de *de ces combats*.

P. 112, T. II. "*Que les flambeaux qui avoient mis Altena en cendres, étoient les repréfailles des boulets rouges par qui Stade avoit été consumée.*"—Il faudroit *par lesquels*, car l'antécédent est un nom de choses, et *par qui* ne seroit bien qu'avec rapport à un nom de personnes ou de choses personnifiées.

P. 53, T. I. "*Quoi! vous doutez*, dit-il, *qu'avec mes huit mille braves Suédois je ne passe sur le corps à 80 mille Moscovites.*" Si, au lieu de *vous doutez*, Voltaire avoit dit *doutez-vous*, qui, en Grammaire, influe sur un verbe dépendant de même que feroit *vous ne doutez pas*, le *ne* auroit été de mise avec ce verbe dépendant: mais Voltaire, au lieu d'employer la construction interrogative avec le premier verbe, ayant laissé au lecteur le soin de donner le ton interrogatif, ne devoit point employer *ne* ensuite: *vous doutez* ne peut amener que le simple subjonctif; tandis que les bons auteurs s'accordent à employer *ne* avec le subjonctif après *doutez-vous* aussi bien qu'après *vous ne doutez pas*.

temps suivoient la même construction. En un mot, il ne s'agissoit pas de critiquer sur des règles de Grammaire, il s'agissoit seulement de restituer le texte.

N. SALMON.

Auteur de la Grammaire Angloise comparée avec la Grammaire François, du Guide pour la langue Angloise et pour la langue François, espèce de Cours de Thèmes adaptés à la Grammaire, d'un Dictionnaire étymologique intitulé *Stemmata Latinitatis*, &c.

PREFACE

DE

CETTE ÉDITION

DE M. DCC. L.

L'INCREDULITÉ, dit Aristote, est le fondement de toute sagesse. Cette maxime est fort bonne pour qui lit l'Histoire, & sur-tout l'Histoire ancienne.

Que de faits absurdes ! quel amas de fables qui choquent le sens commun ! Eh bien ! n'en croyez rien.

Il y a eu des Rois à Rome, des Consuls, des Décemvirs. Le peuple Romain a détruit Carthage, César a vaincu Pompée ; tout cela est vrai. Mais quand on vous dit que Castor & Pollux ont combattu pour ce peuple ; qu'une Vestale, avec sa ceinture, a mis à flot un vaisseau engravé ; qu'un goufre s'est refermé quand Curtius s'y est jeté, n'en croyez rien. Vous lisez par-tout des prodiges, des prédictions accomplies, des guérisons miraculeuses opérées dans les temples d'Esculape, n'en croyez rien : mais cent témoins ont signé le procès verbal de

ces miracles sur des tables d'airain ; mais les Temples étoient remplis d'*ex voto*, qui attestoient les guérisons. Croyez qu'il y a eu des imbécilles & des fripons qui ont attesté ce qu'ils n'ont point vu. Croyez qu'il y a eu des dévots qui ont fait des présens aux Prêtres d'Esculape, quand leurs enfans ont été guéris d'un rhume ; mais pour les miracles d'Esculape, n'en croyez rien.

Mais les Prêtres Egyptiens étoient tous forciers, & Hérodote admire la science profonde qu'ils avoient de la diablerie ! Ne croyez rien de ce que les Prêtres ont dit à Hérodote.

Je me défierai de tout ce qui est prodige ; mais dois-je porter l'incrédulité jusqu'aux faits qui, étant dans l'ordre ordinaire des choses humaines, manquent pourtant d'une vraisemblance morale ?

Par exemple, Plutarque assure que César tout armé se jeta dans la mer d'Alexandrie, tenant d'une main en l'air des papiers qu'il ne vouloit pas mouiller, & nageant de l'autre main.

Ne croyez pas un mot de ce conte que vous fait Plutarque. Croyez plutôt César, qui n'en dit mot dans ses Commentaires, & soyez bien sûr que, quand on se jette dans la mer, & qu'on tient des papiers à la main, on les mouille.

Vous trouverez dans Quinte-Curce qu'Alexandre & ses Généraux furent tous éton-

nés quand ils virent le flux & le reflux de l'Océan, auquel ils ne s'attendoient pas ; n'en croyez rien.

Il est bien vraisemblable qu'Alexandre étant ivre ait tué Clitus, qu'il ait aimé Ephestion, comme Socrate aimoit Alcibiade ; mais il ne l'est point du tout que le disciple d'Aristote ignorât le flux & le reflux de l'Océan. Il y avoit des Philosophes dans son armée ; c'étoit assez d'avoir été sur l'Euphrate, qui a des marées à son embouchure, pour être instruit de ce phénomène. Alexandre avoit voyagé en Afrique, dont les côtes sont baignées par l'océan. Son Amiral Néarque pouvoit-il être assez ignorant pour ne pas savoir ce que savoient tous les enfans sur le rivage du fleuve Indus ? De pareilles sottises répétées dans tant d'auteurs, décréditent trop les Historiens.

Le Père Maimbourg vous redit, après cent autres, que deux Juifs promirent l'Empire à Léon l'Isaurien, à condition que quand il seroit Empereur il abattroit les images. Quel intérêt, je vous prie, avoient ces deux Juifs à empêcher que les Chrétiens eussent des tableaux ? Comment ces deux misérables pouvoient-ils promettre l'Empire ? N'est-ce pas insulter à son lecteur que de lui présenter de telles fables.

Il faut avouer que Mézerai, dans son style dur, bas, inégal, mêle aux faits mal digérés qu'il rapporte bien des absurdités pareilles :

tantôt c'est Henri V, Roi d'Angleterre, couronné Roi de France à Paris, qui meurt des hémorroïdes pour s'être, dit-il, assis sur le Trône de nos Rois ; tantôt c'est S. Michel qui apparôit à Jeanne d'Arc.

Je ne crois pas même les témoins oculaires, quand ils me disent des choses que le sens commun défavoue. Le Sire de Joinville, ou plutôt celui qui a traduit son Histoire Gauloise en ancien François, a beau m'assurer que les Emirs d'Égypte, après avoir assassiné leur Soudan, offrirent la Couronne à Saint Louis, leur prisonnier ; j'aimerois autant qu'on me dît que nous avons offert la Couronne de France à un Turc. Quelle apparence que des Mahométans aient pensé à faire leur Souverain d'un homme qu'ils ne pouvoient regarder que comme un Chef de Barbares, qu'ils avoient pris dans une bataille, qui ne connoissoit ni leurs lois, ni leur langue, qui étoit l'ennemi capital de leur Religion ?

Je n'ai pas plus de foi au Sire de Joinville, quand il me fait ce conte, que quand il me dit que le Nil se déborde à la S. Remy, au commencement d'Octobre. Je révoquerai aussi hardiment en doute l'histoire du Vieux de la Montagne, qui, sur le bruit de la Croisade de S. Louis, dépêche deux assassins à Paris pour le tuer, &, sur le bruit de sa vertu, fait partir le lendemain deux couriers pour contremander les autres. Ce trait a trop l'air d'un conte Arabe.

Rien n'est assurément plus vraisemblable que les crimes; mais il faut du moins qu'ils soient constatés. Vous voyez chez Mézerai plus de soixante Princes à qui *on a donné le boucon*; mais il le dit sans preuve, & un bruit populaire ne doit se rapporter que comme un bruit.

Je ne croirai pas même Tite-Live, quand il me dit que le Médecin de Pirrhus offrit aux Romains d'empoisonner son Maître moyennant une récompense. A peine les Romains avoient-ils alors de l'argent monnoyé, & Pirrhus avoit de quoi acheter la République, si elle avoit voulu se vendre: la place de premier Médecin de Pirrhus étoit plus lucrative, probablement, que celle de Consul. Je n'ajouterai foi à un tel conte que quand on me prouvera que quelque premier Médecin d'un de nos Rois aura proposé à un Canton Suisse de le payer pour empoisonner son malade.

Désions-nous aussi de tout ce qui paroît exagéré. Une armée innombrable de Perses arrêtée par trois cents Spartiates au passage des Thermopiles ne me revolte point; l'affiette du terrain rend l'aventure croyable. Charles XII, avec huit mille hommes aguerris, défait à Narva environ quatre-vingt mille paysans Moscovites, mal armés: je l'admire & je le crois. Mais quand je lis que Simon de Montfort battit cent mille hommes avec neuf cents soldats en trois corps, je répète

alors, *Je n'en crois rien*. On me dit que c'est un miracle; mais est-il bien vrai que Dieu ait fait ce miracle pour Simon de Montfort?

Je révoquerois en doute le Combat de Charles XII à Bender, s'il ne m'avoit été attesté par plusieurs témoins oculaires, & si le caractère de Charles XII ne rendoit vraisemblable cette héroïque extravagance. Cette défiance qu'il faut avoir sur les faits particuliers, ayons-la encore sur les mœurs des Peuples étrangers: refusons notre créance à tout Historien ancien & moderne, qui nous rapporte des choses contraires à la nature & à la trempe du cœur humain.

Toutes les premières relations de l'Amérique ne parloient que d'Anthropophages; il sembloit, à les entendre, que les Americains mangeassent des hommes aussi communément que nous mangeons des moutons. Le fait mieux éclairci se réduit à un petit nombre de prisonniers qui ont été mangés par leurs vainqueurs, au lieu d'être mangés des vers.

Les Anciens, & leurs innombrables & crédules Compilateurs, nous répètent sans cesse qu'à Babylone, la ville de l'Univers la mieux policée, toutes les femmes & les filles se prostituoient dans le temple de Vénus une fois l'an. Je n'ai pas de peine à penser qu'à Babylone, comme ailleurs, on avoit quelquefois du plaisir pour de l'argent; mais je ne me persuaderai jamais que dans la Ville la mieux policée qui fût alors dans l'Univers,

tous les pères & tous les maris envoyassent leurs filles & leurs femmes à un marché de prostitution publique, & que les Législateurs ordonnassent ce beau trafic. On imprime tous les jours cent sottises semblables sur les coutumes des Orientaux ; & pour un voyageur comme Chardin, que de voyageurs comme Paul Lucas !

Un Moine Grec, un Moine Latin, écrivent que Mahomet II a livré toute la ville de Constantinople au pillage, qu'il a brisé lui-même les images de JESUS-CHRIST, qu'il a changé toutes les Eglises en Mosquées. Ils ajoutent, pour rendre ce Conquérant plus odieux, qu'il a coupé la tête à sa Maîtresse pour plaire à ses Janissaires, qu'il a fait éven-trer 14 de ses Pages pour savoir qui d'eux avoit mangé un melon. Cent Historiens copient ces misérables fables ; les Dictionnaires de l'Europe les répètent. Consultez les véritables Annales Turques, recueillies par le Prince Cantemir, vous verrez combien tous ces mensonges sont ridicules. Vous apprendrez que le grand Mahomet II, ayant pris d'assaut la moitié de la ville de Constantinople, daigna capituler avec l'autre, & conserva toutes les Eglises ; qu'il créa un Patriarche Grec, auquel il rendit plus d'honneur que les Empereurs Grecs n'en avoient jamais rendu aux Prédécesseurs de cet Evêque : consultez le sens commun, vous jugerez combien il est ridicule de supposer qu'un grand Monarque, savant, & même poli, tel

qu'étoit Mahomet II, ait fait éventrer 14 Pages pour un melon ; & pour peu que vous soyez instruits des mœurs des Turcs, vous verrez à quel point il est extravagant d'imaginer que les soldats se mêlent de ce qui se passe entre le Sultan & ses femmes, & qu'un Empereur coupe la tête à sa Favorite pour leur plaire. C'est ainsi pourtant que la plupart des Histoires sont écrites.

Il n'en est pas ainsi de l'Histoire de Charles XII. Je peux assurer que si jamais Histoire a mérité la créance du lecteur, c'est celle-ci ; je la composai d'abord, comme on fait, sur les Mémoires de M. Fabrice, de M M. de Villelongue & de Fierville, & sur le rapport de beaucoup de témoins oculaires. Mais comme les témoins ne voient pas tout, & qu'ils voient quelquefois mal, je tombai dans plus d'une erreur, non sur les faits essentiels, mais sur quelques anecdotes, qui sont assez indifférentes en elles-mêmes, mais sur lesquelles les petits Critiques triomphent.

J'ai depuis réformé cette Histoire sur le Journal militaire de M. Alderfeld, qui est très-exact, & qui a servi à rectifier quelques faits & quelques dates.

J'ai même fait usage de l'Histoire écrite par Norberg, Chapelain & Confesseur de Charles XII. Il est vrai que c'est un ouvrage bien mal digéré & bien mal écrit, dans lequel on trouve trop de petits faits étrangers à son sujet, & où les grands événemens

deviennent petits, tant ils sont mal rapportés. C'est un tissu de rescrits, de déclarations, de publications, qui se font d'ordinaire au nom des Rois, quand ils sont en guerre; elles ne servent jamais à faire connoître le fond des événemens : elles sont inutiles au Militaire, & au Politique, & sont ennuyeuses pour le Lecteur. Un Ecrivain peut seulement les consulter quelquefois dans le besoin pour en tirer quelques lumières, ainsi qu'un Architecte emploie des décombres dans un édifice.

Parmi les pièces publiques dont Norberg a surchargé sa malheureuse Histoire, il s'en trouve même de fausses & d'absurdes, comme la lettre d'Achmet Empereur des Turcs, que cet Historien appelle Sultan-Bassâ, par la grâce de Dieu.

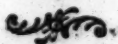
Ce même Norberg fait dire au Roi de Suède, ce que ce Monarque n'a jamais dit ni pu dire au sujet du Roi Stanislas. Il prétend que Charles XII, en répondant aux objections du Primat, lui dit que Stanislas avoit acquis beaucoup d'amis dans son voyage d'Italie. Cependant il est très-certain que jamais Stanislas n'a été en Italie, ainsi que ce Monarque me l'a confirmé lui-même.

Norberg n'avoit ni lumières, ni esprit, ni connoissances des affaires du monde, & c'est peut-être ce qui déterminâ Charles XII à le choisir pour son Confesseur. Je ne fais s'il a fait de ce Prince un bon Chrétien, mais assurément il n'en a pas fait un Héros,

& Charles XII seroit ignoré, s'il n'étoit connu que par Norberg.

Il est bon d'avertir ici que l'on a imprimé, il y a quelques années, une petite brochure intitulée, *Remarques Historiques & Critiques sur l'Histoire de Charles XII, par M. de Voltaire*. Ce petit ouvrage est du Comte de Poniatowsky; ce sont des réponses qu'il avoit faites à de nouvelles questions de ma part, dans son dernier voyage à Paris; mais son Secrétaire en ayant fait une double copie, elle tomba entre les mains d'un Libraire, qui ne manqua pas de l'imprimer; & un Correcteur d'Imprimerie de Hollande intitula *Critique* cette instruction de M. de Poniatowsky, pour la mieux débiter. C'est un des moindres brigandages qui s'exercent dans la Librairie.

La Motraye, domestique de M. Fabrice, avoit aussi imprimé quelques Remarques sur cette Histoire. Parmi les erreurs & les petiteesses dont cette Critique de la Motraye est remplie, il ne laisse pas de se trouver quelque chose de vrai & d'utile; & j'ai eu soin d'en faire usage dans les dernières éditions, & sur-tout dans celle-ci; car en fait d'Histoire, rien n'est à négliger; & il faut consulter, si l'on peut, les Rois & les valets-de-chambre.



D I S C O U R S
SUR
L'HISTOIRE
DE
CHARLES XII.

IL y a bien peu de Souverains dont on dût écrire une Histoire particulière. En vain la malignité ou la flatterie s'est exercée sur presque tous les Princes : il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire se conserve : & ce nombre seroit encore plus petit, si l'on ne se souvenoit que de ceux qui ont été justes.

Les Princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, sont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainsi tant que la France subsistera, on s'y souviendra de la tendresse que Louis XII avoit pour son peuple ; on excusera les grandes fautes de Fran-

xviii *DISCOURS SUR L'HISTOIRE*

çois I, en faveur des arts & des sciences, dont il a été le père : on bénira la mémoire de Henri IV, qui conquiert son héritage à force de vaincre & de pardonner : on louera la magnificence de Louis XIV, qui a protégé les arts que François I. avoit fait naître.

Par une raison contraire, on garde le souvenir des mauvais Princes, comme on se souvient des inondations, des incendies & des pestes.

Entre les Tyrans & les bons Rois, sont les Conquérans ; mais plus approchant des premiers : ceux-ci ont une réputation éclatante ; on est avide de connoître les moindres particularités de leur vie. Telle est la misérable foiblesse des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante, & qu'ils parleront souvent plus volontiers du destructeur d'un Empire, que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres Princes, qui n'ont été illustres, ni en paix, ni en guerre, & qui n'ont été connus, ni par de grands vices, ni par de grandes vertus ; comme leur vie ne fournit aucun exemple, ni à imiter, ni à fuir, elle n'est pas digne qu'on s'en souvienne. De tant d'Empereurs de Rome, de Grèce, d'Allemagne, de Mos-

covie : de tant de Sultans, de Califes, de Papes, de Rois, combien y en a-t-il dont le nom mérite de se trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne sont que pour servir d'époques ?

Il y a un vulgaire parmi les Princes, comme parmi les autres hommes ; cependant la fureur d'écrire est venue au point, qu'à peine un Souverain cesse de vivre que le public est inondé de volumes, sous le nom de Mémoires, d'Histoire de sa vie, d'Anecdotes de sa Cour. Par là les livres se multiplient de telle sorte, qu'un homme qui vivroit cent ans, & qui les emploïroit à lire, n'auroit pas le temps de parcourir ce qui s'est imprimé sur l'histoire seule depuis deux siècles en Europe.

Cette demangeaison de transmettre à la postérité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des siècles à venir sur des événemens communs, vient d'une foiblesse très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque Cour, & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la Cour où ils ont vécu comme la plus belle qui ait jamais été ; le Roi qu'ils ont vu, comme le plus grand Monarque ; les affaires dont ils se sont mêlés, comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la postérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

xx DISCOURS SUR L'HISTOIRE

Qu'un Prince entreprenne une guerre, que sa Cour soit troublée d'intrigues, qu'il achète l'amitié d'un de ses voisins, & qu'il vende la sienne à un autre; qu'il fasse enfin la paix avec ses ennemis, après quelques victoires & quelques défaites, ses sujets, échauffés par la vivacité de ces événemens présens, pensent être nés dans l'époque la plus singulière depuis la création. Qu'arrive-t-il? ce Prince meurt; on prend après lui des mesures toutes différentes, on oublie & les intrigues de sa Cour, & ses Maîtresses, & ses Ministres, & ses Généraux, & ses guerres, & lui même.

Depuis le temps que les Princes Chrétiens tâchent de se tromper les uns les autres, & font des guerres & des alliances, on a signé des milliers de traités, & donné autant de batailles; & les belles ou infâmes actions sont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens & de détails se présente devant la postérité, ils sont presque tous anéantis les uns par les autres: les seuls qui restent sont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque Ecrivain excellent, se sauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obscurs peints par de grands Maîtres.

On se seroit donc bien donné de garde d'ajouter cette Histoire particulière de

Charles XII, Roi de Suède, à la multitude des livres dont le public est accablé, si ce Prince, & son rival Pierre Alexiowits, beaucoup plus grand homme que lui, n'avoient été, du consentement de toute la terre, les personnages les plus singuliers qui eussent paru depuis plus de vingt siècles; mais on n'a pas été déterminé seulement à donner cette vie par la petite satisfaction d'écrire des faits extraordinaires, on a pensé que cette lecture pourroit être utile à quelques Princes, si ce livre leur tombe par hasard entre les mains. Certainement il n'y a point de Souverain qui, en lisant la vie de Charles XII, ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où est le Souverain qui pût dire : J'ai plus de courage & de vertu, une ame plus forte, un corps plus robuste ; j'entends mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que Charles XII? Que si, avec tous ses avantages, & après tant de victoires, ce Roi a été si malheureux ; que devroient espérer les autres Princes qui auroient la même ambition, avec moins de talens & de ressources.

On a composé cette Histoire sur des récits de personnes connues, qui ont passé plusieurs années auprès de Charles XII, & de Pierre le Grand, Empereur de Moscovie, & qui, s'étant retirés dans un Pays libre, long-temps après la mort de ces Princes,

n'avoient aucun intérêt de déguiser la vérité. M. Fabrice, qui a vécu sept années dans la familiarité de Charles XII; M. de Fierville, Envoyé de France; M. de Villelongue, Colonel au service de Suède; M. de Poniatowky même, ont fourni les Mémoires.

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires & irréprochables. C'est pourquoi on trouvera cette Histoire fort différente des gazettes qui ont paru jusqu'ici sous le nom de la *Vie de Charles XII*. Si l'on a omis plusieurs petits combats, donnés entre les Officiers Suédois & Moscovites, c'est qu'on n'a point prétendu écrire l'Histoire de ces Officiers, mais seulement celle du Roi de Suède; même parmi les événemens de sa vie, on n'a choisi que les plus intéressans. On est persuadé que l'Histoire d'un Prince n'est pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.

On est obligé d'avertir que plusieurs choses qui étoient vraies, lorsqu'on écrivit cette Histoire en 1729, cessôient déjà de l'être en 1739. Le commerce commençoit, par exemple, à être moins négligé en Suède; l'infanterie Polonoise étoit mieux disciplinée, & avoit des habits d'ordonnance, qu'elle ne portoit pas alors. Il faut toujours, lors-

qu'on lit une Histoire, songer au temps où l'Auteur a écrit. Un homme qui ne liroit que le Cardinal de Retz, prendroit les François pour des forcenés, qui ne respirent que la guerre civile, la faction & la folie. Celui qui ne liroit que l'Histoire des belles années de Louis XIV diroit : Les François sont nés pour obéir, pour vaincre & pour cultiver les arts. Un autre qui verroit les Mémoires des premières années de Louis XV, ne remarqueroit dans notre nation que de la mollesse, une avidité extrême de s'enrichir & trop d'indifférence pour tout le reste. Les Espagnols d'aujourd'hui ne sont plus les Espagnols de Charles-Quint, & peuvent l'être dans quelques années : Les Anglois ne ressemblent pas plus aux fanatiques de Cromwel, que les moines & les Monsignori, dont Rome est peuplée, ressemblent aux Scipion. Je ne fais si les Suèdois pourroient avoir tout d'un coup des troupes aussi formidables que celles de Charles XII. On dit d'un homme : Il étoit brave un tel jour ; il faudroit dire en parlant d'une Nation, Elle paroissoit telle sous un tel gouvernement & en telle année.

Si quelques Princes & quelques Ministres trouvoient dans cet ouvrage des vérités désagréables, qu'ils se souviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions : que c'est à ce prix

xxiv *DISCOURS SUR L'HISTOIRE, &c.*

qu'ils achètent leur grandeur : que l'Histoire est un témoin, et non un flatteur ; & que le seul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'est d'en faire.



TABLE DES LIVRES.

LIVRE PREMIER.

HISTOIRE abrégée de la Suède jusqu'à Charles XII. Son Education; ses Ennemis. Caractère du Czar Pierre Alexiowits. Particularités très-curieuses sur ce Prince & sur la Nation Russe. La Moscovie, la Pologne & le Danemarck se réunissent contre Charles XII. Page 1

LIVRE SECOND.

Changement prodigieux & subit dans la caractère de Charles XII: A l'âge de 18 ans il soutient la guerre contre le Danemarck, la Pologne & la Moscovie. Il termine la guerre de Danemarck en six semaines: défait quatre-vingt mille Moscovites avec huit mille Suédois, et passe en Pologne. Description de la Pologne & de son gouvernement. Charles gagne plusieurs batailles, et est maître de la Pologne, où il se prépare à nommer un Roi. 37

LIVRE TROISIEME.

Stanislas Leczinski, Roi de Pologne. Mort du Cardinal Primat. Belle retraite du Général Schulembourgh: exploit du Czar; fondation de Pétersbourg. Bataille de Frawenstad. Charles entre en Saxe. Paix d'Altranstad. Auguste abdique la Couronne, & la cède à Stanislas. Le Général Patkul, Plénipotentiaire du Czar, est roué & écartelé. Charles reçoit en Saxe des Ambassadeurs de tous les Princes. Il va seul à Dresde voir Auguste avant de partir.

LIVRE QUATRIEME.

Charles victorieux quitte la Saxe: poursuit le Czar: s'enfonce dans l'Ukraine. Ses pertes. Sa blessure. Bataille de Pultava. Suite de cette bataille. Charles réduit à fuir en Turquie: sa réception en Bessarabie.

155

LIVRE CINQUIEME T. II.

Etat de la Porte Ottomane. Charles séjourne près de Bender: ses occupations: ses intrigues à la Porte: ses Desseins. Auguste remonte sur son trône. Le Roi de Danemarck fait une descente en Suède. Tous les autres états de Charles sont attaqués. Le Czar triomphe dans Moscow. Affaire du Pruth. Histoire de la Czarine, de paysanne devenue Impératrice.

LIVRE SIXIEME.

Intrigues de la Porte Ottomane. Le Kam des Tartares, & le Pacha de Bender, veulent forcer Charles à partir. Il se défend avec quarante domestiques contre une armée: il est pris & traité en prisonnier.

LIVRE SEPTIEME.

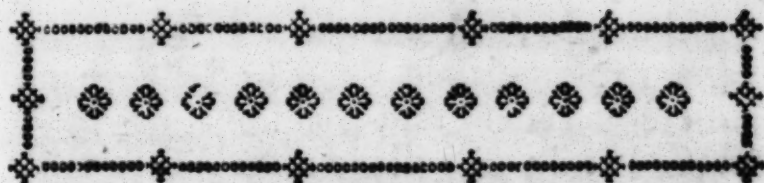
Les Turcs transfèrent Charles à Démirtash. Le Roi Stanislas est pris dans le même tems. Action hardie de M. de Villelongue. Révolutions dans le Serrail. Bataille donnée en Poméranie. Altena brûlé par les Suédois. Charles part enfin pour retourner dans ses Etats. Sa manière étrange de voyager: son arrivée à Stralsund. Disgrace de Charles. Succès de Pierre le Grand. Son Triomphe dans Petersbourg.

91.

LIVRE HUITIEME.

Charles Marie la Princesse sa sœur au Prince de Hesse: il est assiégé dans Stralsund, & se sauve en Suède. Entreprise du Baron de Gortz, son premier Ministre. Projets d'une reconciliation avec le Czar, & d'une descente en Angleterre. Charles assiège Frédérickshall en Norwège, il est tué: son caractère. Gortz est décapité.

135



HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE



LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Histoire abrégée de la Suède jusqu'à Charles XII; son éducation; ses Ennemis. Caractère du Czar Pierre Alexiowits. Particularités très-curieuses sur ce Prince & sur la Nation Russe. La Moscovie, la Pologne & le Danemarck se réunissent contre Charles XII.

LA Suède & la Finlande composent un Royaume un tiers plus grand que la France; mais bien moins fertile, & aujourd'hui moins peuplé. Ce Pays, large de deux cents de nos lieues, & long de trois cents, s'étend du midi au nord; depuis le cinquante-cinquième degré, environ, jusqu'au soixante & dixième, sous un climat rigoureux, qui n'a presque

Tome I.

A

2 HISTOIRE DE CHARLES XII,

ni printemps, ni automne. L'hiver y règne neuf mois de l'année: les chaleurs de l'été succèdent tout-à coup à un froid excessif; & il y gèle dès le mois d'Octobre, sans aucune de ces gradations insensibles qui amènent ailleurs les saisons & en rendent le changement plus doux. La nature, en récompense, a donné à ce climat rude un ciel serein, un air pur. L'été, presque toujours échauffé par le soleil, produit les fleurs & les fruits en peu de temps. Les longues nuits de l'hiver y sont adoucies par des aurores & des crépuscules qui durent à proportion que le soleil s'éloigne plus de la Suède; & la lumière de la lune, qui n'y est obscurcie par aucun nuage, augmentée encore par le reflet de la neige qui couvre la terre, & très-souvent par des feux semblables à la lumière zodiacale, fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour. Les bestiaux y sont plus petits que dans les pays méridionaux de l'Europe, faute de pâturage. Les hommes y sont plus grands. La sérénité du ciel les rend sains; la rigueur du climat les fortifie; ils vivent même plus long-temps que les autres hommes, quand ils ne s'affoiblissent pas par l'usage immodéré des liqueurs fortes & des vins, que les nations septentrionales semblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refusés.

Les Suédois sont bien faits, robustes,

agiles, capables de soutenir les plus grands travaux, la faim & la misère; nés guerriers, pleins de fierté, plus braves qu'industrieux, ayant long-temps négligé & cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui seul pourroit leur donner ce qui manque à leur pays. C'est principalement de la Suède, dont une partie se nomme encore Gothie, que se débordèrent ces multitudes de Goths qui inondèrent l'Europe, & l'arrachèrent à l'Empire Romain, qui en avoit été cinq cents années l'usurpateur, le législateur & le tyran.

Les pays septentrionaux étoient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours, parce que la religion laissoit aux habitans la liberté de donner plus de Citoyens à l'Etat par la pluralité de leurs femmes: que ces femmes elles-mêmes ne connoissoient d'opprobre que la stérilité & l'oisiveté; & qu'aussi laborieuses & aussi robustes que les hommes, elles en étoient plutôt & plus long-tems fécondes.

La Suède fut toujours libre jusqu'au milieu du quatorzième siècle. Dans ce long espace de temps le Gouvernement changea plus d'une fois; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier Magistrat eut le nom de Roi; titre qui, en différents Pays, se donne à des Puissances bien différentes; car en France, en Espagne, il signifie un hom-

4 HISTOIRE DE CHARLES XII,

me absolu ; & en Pologne , en Suède , en Angleterre , l'homme de la république. Ce Roi ne pouvoit rien sans le Sénat ; & le Sénat dépendoit des Etats-Généraux , que l'on convoquoit souvent. Les Représentans de la Nation dans ces grandes assemblées étoient les Gentils hommes , les Evêques , les Députés des Villes : avec le temps on y admit les payfans mêmes , portion du peuple injustement méprisée ailleurs , & esclave dans presque tout le Nord.

Environ l'an 1492 cette Nation , si jalouse de sa liberté , & qui est encore fière aujourd'hui d'avoir subjugué Rome il y a treize siècles , fut mise sous le joug par une femme & par un peuple moins puissant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar , la Sémiramis du Nord , Reine de Danemarck & de Norwège , conquit la Suède par force & par adresse , & fit un seul Royaume de ces trois vastes Etats. Après sa mort , la Suède fut déchirée par des guerres civiles ; elle secoua le joug des Danois ; elle le reprit ; elle eut des Rois ; elle eut des Administrateurs. Deux tyrans l'opprimèrent d'une manière horrible vers l'an 1520. L'un étoit Christiern II , Roi de Danemarck , monstre formé de vices , sans aucune vertu ; l'autre un Archevêque d'Upsal , Primat du Royaume , aussi barbare que Christiern. Tous deux de concert firent saisir un jour

les Consuls, les Magistrats de Stockholm, avec quatre-vingt-quatorze Sénateurs, & les firent massacrer par des bourreaux, sous prétexte qu'ils étoient excommuniés par le Pape, pour avoir défendu les droits de l'Etat contre l'Archevêque. Ensuite ils abandonnèrent Stockholm au pillage, & tout y fut égorgé, sans distinction d'âge ni de sexe.

Tandis que ces deux hommes, ligués pour opprimer, désunis quand il falloit partager les dépouilles, exerçoient ce que le despotisme a de plus tyrannique, & ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du Nord.

Gustave Vaza, jeune homme descendu des anciens Rois du Pays, sorti du fond des forêts de la Dalécarlie, où il étoit caché, vint délivrer la Suède. C'étoit une de ces grandes ames que la nature forme si rarement, avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes : sa taille avantageuse, & son grand air, lui faisoient des partisans dès qu'il se montroit. Son éloquence, à qui sa bonne mine donnoit de la force, étoit d'autant plus persuasive qu'elle étoit sans art : son génie formoit de ces entreprises que le vulgaire croit téméraires, & qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes ; son courage infatigable les faisoit réussir. Il étoit intrépide avec prudence ; d'un naturel doux dans un siècle féroce ; vertueux enfin, à ce que l'on dit,

6 HISTOIRE DE CHARLES XII,

autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Vaza avoit été otage de Chrif-tiern , & retenu prisonnier contre le droit des gens. Echappé de sa prison, il avoit erré, déguisé en payfan , dans les montagnes & dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'étoit vu réduit à la nécessité de travailler aux mines de cuivre pour vivre & pour se cacher. Enseveli dans ces souterrains , il osa songer à détrôner le tyran. Il se découvrit aux payfans ; il leur parut un homme d'une nature supérieure , pour qui les hommes ordinaires croient sentir une soumission naturelle. Il fit en peu de temps de ces sauvages des soldats aguerris. Il attaqua Chrif-tiern & l'Archevêque , les vainquit souvent ; les chassa tous deux de la Suède , & fut élu avec justice, par les Etats, Roi du Pays dont il étoit le libérateur.

A peine affermi sur le trône , il tenta une entreprise plus difficile que des conquêtes. Les véritables tyrans de l'Erat étoient les Evêques , qui , ayant presque toutes les richesses de la Suède , s'en servoient pour opprimer les sujets & pour faire la guerre aux Rois. Cette puissance étoit d'autant plus terrible , que l'ignorance des peuples l'avoit rendue sacrée. Il punit la Religion Catholique des attentats de ses Ministres. En moins de deux ans il rendit la Suède Luthérienne par la supériorité de sa politique, plus encore que par autorité. Ayant

ainsi conquis ce Royaume, comme il le disoit, sur le Danois & sur le Clergé, il régna heureux & absolu jusqu'à l'âge de soixante & dix ans, & mourut plein de gloire, laissant sur le trône sa famille & sa Religion.

L'un de ses descendans fut ce Gustave-Adolphe, qu'on nomme le grand Gustave. Ce Roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Vismar, la Poméranie, sans compter plus de cent places en Allemagne, rendues par la Suède après sa mort. Il ébranla le trône de Ferdinand II. Il protégea les Luthériens en Allemagne, secondé en cela par les intrigues de Rome même; qui craignoit encore plus la puissance de l'Empereur que celle de l'hérésie. Ce fut lui qui par ses victoires contribua alors en effet à l'abaissement de la Maison d'Autriche; entreprise dont on attribue toute la gloire au Cardinal de Richelieu, qui savoit l'art de se faire une réputation, tandis que Gustave se bornoit à faire de grandes choses. Il alloit porter la guerre au-delà du Danube; & peut-être détrôner l'Empereur, lorsqu'il fut tué, à l'âge de trente-sept ans, dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre Valstein, emportant dans le tombeau le nom de *Grand*, les regrets du Nord & l'estime de ses ennemis.

Sa fille Christine, née avec un génie rare, aima mieux converser avec des savans, que de régner sur un peuple qui ne con-

8 HISTOIRE DE CHARLES XII,

noïsoit que les armes. Elle se rendit aussi illustre en quittant le trône, que ses Ancêtres l'étoient pour l'avoir conquis ou affermi. Les Protestans l'ont déchirée, comme si on ne pouvoit pas avoir de grandes vertus sans croire à Luther, & les Papes triomphèrent trop de la conversion d'une femme qui n'étoit que philosophe. Elle se retira à Rome, où elle passa le reste de ses jours dans le centre des Arts qu'elle aimoit, & pour lesquels elle avoit renoncé à un Empire à l'âge de vingt-sept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les Etats de la Suède à élire en sa place son cousin Charles-Gustave X. de ce nom, fils du Comte Palatin, Duc de Deux-Ponts. Ce Roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de Gustave-Adolphe : il porta d'abord ses armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varsovie, qui dura trois jours : il fit long-temps la guerre heureusement contre les Danois, assiégea leur Capitale, réunit la Scanie à la Suède, & fit assurer, du moins pour un temps, la possession de Sleswic au Duc de Holstein. Ensuite ayant éprouvé des revers, & fait la paix avec ses ennemis, il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçut le dessein d'établir en Suède la puissance arbitraire ; mais il mourut à l'âge de trente-sept ans, comme le grand Gustave, avant d'avoir pu achever cet ouvrage du despotisme, que son

fils Charles XI, éleva jusqu'au comble.

Charles XI, guerrier comme tous ses Ancêtres, fut plus absolu qu'eux. Il abolit l'autorité du Sénat, qui fut déclaré le Sénat du Roi, & non du Royaume. Il étoit frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, si son despotisme n'eût réduit les sentimens de ses sujets pour lui à celui de la crainte.

Il épousa en 1680 Ulrique-Eléonore, fille de Frédéric III, Roi de Danemarck, Princesse vertueuse & digne de plus de confiance que son époux ne lui en témoigna. De ce mariage naquit le 27 Juin 1682 le Roi Charles XII, l'homme le plus extraordinaire, peut-être, qui ait jamais été sur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses Aïeux, & qui n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se propose ici d'écrire ce qu'on a appris de certain touchant sa personne & ses actions.

Le premier livre qu'on lui fit lire, fut l'ouvrage de Samuel Puffendorf, afin qu'il fût connoître de bonne heure ses Etats & ceux de ses voisins. Il apprit d'abord l'Allemand, qu'il parla toujours depuis aussi bien que sa langue naturelle. A l'âge de sept ans il savoit manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisoit, & qui découvroient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution

10 HISTOIRE DE CHARLES XII,

vigoureuse , capable de soutenir les fatigues où le portoit son tempérament.

Quoique doux dans son enfance , il avoit une opiniâtreté insurmontable ; le seul moyen de le plier étoit de le piquer d'honneur : avec le mot de gloire on obtenoit tout de lui. Il avoit de l'aversion pour le Latin ; mais dès qu'on lui eut dit que le Roi de Pologne & le Roi de Danemarck l'entendoient , il l'apprit bien vite , & en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le François ; mais il s'obstina , tant qu'il vécut , à ne jamais s'en servir , même avec des Ambassadeurs François , qui ne savoient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connoissance de la langue Latine , on lui fit traduire Quint-Curce : il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspiroit beaucoup plus encore que le style. Celui qui lui expliquoit cet Auteur , lui ayant demandé ce qu'il pensoit d'Alexandre : *je pense* , dit le Prince , *que je voudrois lui ressembler*. Mais , lui dit-on , il n'a vécu que trente-deux ans. *Ab !* reprit-il , *n'est-ce pas assez quand on a conquis des Royaumes ?* On ne manqua pas de rapporter ces réponses au Roi son Père , qui s'écria : *Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi , & qui ira plus loin que le grand Gustave*. Un jour il s'amusoit dans l'appartement du Roi à regarder deux cartes géographiques ; l'une d'une

Ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'Empereur, & l'autre de Riga, capitale de la Livonie, Province conquise par les Suédois depuis un siècle. Au bas de la carte de la Ville Hongroise, il y avoit ces mots tirés du livre de Job: *Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée; le nom du Seigneur soit béni.* Le jeune Prince ayant lu ces paroles, prit sur le champ un crayon, & écrivit au bas de la carte de Riga: *Dieu me l'a donnée, le diable ne me l'ôtera pas (*)*. Ainsi dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomptable laissoit souvent échapper des traits qui marquoient ce qu'il devoit être un jour.

Il avoit onze ans lorsqu'il perdit sa mère. Cette Princesse mourut en 1693, le 5 Août, d'une maladie causée par les chagrins que lui donnoit son mari, & par les efforts qu'elle faisoit pour les dissimuler. Charles XI. avoit dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets, par le moyen d'une espèce de Cour de Justice, nommée *la Chambre des Liquidations*, établie de son autorité seule. Une foule de Citoyens ruinés par cette Chambre, Nobles, Marchands, Fermiers, veuves, orphelins, remplissoient les rues de Stockholm, & venoient tous les jours à la porte du Palais pousser des cris inutiles. La Reine secourut ces malheureux de tout

(*) Deux Ambassadeurs de France en Suède m'ont conté ce fait.

12 HISTOIRE DE CHARLES XII,

ce qu'elle avoit. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits mêmes. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jeta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le Roi lui répondit gravement : *Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis.* Depuis ce temps il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'Avril 1697, dans la quarante-deuxième année de son âge, & dans la trente-septième de son règne, lorsque l'Empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venoient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation; & qu'il avoit déjà entamé l'ouvrage de la paix entre ces Puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un trône affermi & respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux & soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des Ministres habiles.

Charles XII, à son avènement, non-seulement se trouva maître absolu & paisible de la Suède & de la Finlande, mais il régnoit encore sur la Livonie, la Carélie, l'Ingrie; il possédoit Vismar, Vibourg, les Isles de Rugen, d'Oesel, & la plus belle partie de la Poméranie, le duché de Brême & de Verden; toutes conquêtes de

ses Ancêtres , assurées à sa couronne par une longue possession , & par la foi des Traités solennels de Munster & d'Oliva , soutenus de la terreur des armes Suédoises. La paix de Ryswick , commencée sous les auspices du père , fut conclue sous ceux du fils : il fut le médiateur de l'Europe dès qu'il commença à régner.

Les lois suédoises fixent la majorité des Rois à quinze ans. Mais Charles XI , absolu en tout , retarda par son testament celle de son fils jusqu'à dix-huit. Il favorisoit par cette disposition les vues ambitieuses de sa mère Edwige-Eléonore de Holstein , veuve de Charles X. Cette Princesse fut déclarée , par le Roi son fils , tutrice du jeune Roi son petit-fils , & Régente du Royaume , conjointement avec un Conseil de cinq personnes.

La Régente avoit eu part aux affaires sous le règne du Roi son fils. Elle étoit avancée en âge ; mais son ambition , plus grande que ses forces & que son génie , lui faisoit espérer de jouir long-temps des douceurs de l'autorité sous le Roi son petit-fils. Elle l'éloignoit autant qu'elle pouvoit des affaires. Le jeune Prince passoit son temps à la chasse , ou s'occupoit à faire la revue des troupes : il faisoit même quelquefois l'exercice avec elles ; ces amusements ne sembloient que l'effet naturel de la vivacité de son âge. Il ne paroissoit dans sa conduite aucun dégoût qui pût alarmer la Régente ;

14 HISTOIRE DE CHARLES XII ,

& cette Princesse se flattoit que les dissipations de ces exercices le rendroient incapable d'application , & qu'elle en gouverneroit plus long-temps.

Un jour , au mois de Novembre , la même année de la mort de son père , il venoit de faire la revue de plusieurs régimens ; le Conseiller d'Etat Piper étoit auprès de lui : le Roi paroissoit abymé dans une rêverie profonde. Puis-je prendre la liberté , lui dit Piper , de demander à Votre Majesté à quoi elle songe si sérieusement ? *Je songe* , répondit le Prince , *que je me sens digne de commander à ces braves gens ; & je voudrois que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme.* Piper saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune. Il n'avoit pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la régence à la Reine , & d'avancer la majorité du Roi : il proposa cette négociation au Comte Axel Sparre , homme ardent & qui cherchoit à se donner de la considération : il le flatta de la confiance du Roi ; Sparre le crut , se chargea de tout , & ne travailla que pour Piper. Les Conseillers de la Régence furent bien-tôt persuadés. C'étoit à qui précipiteroit l'exécution de ce dessein , pour s'en faire un mérite auprès du Roi.

Ils allèrent en corps en faire la proposition à la Reine , qui ne s'attendoit pas à une pareille déclaration. Les Etats-Géné-

raux étoient assemblés alors. Les Conseillers de la Régence y proposèrent l'affaire ; il n'y eut pas une voix contre : la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvoit arrêter. De sorte que Charles XII. souhaita régner, & en trois jours les Etats lui déférèrent le Gouvernement. Le pouvoir de la Reine & son crédit tombèrent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le Roi fut couronné le 24 Décembre suivant. Il fit son entrée dans Stockholm sur un cheval alezan, ferré d'argent, ayant le sceptre en main & la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple idolâtre de ce qui est nouveau, & concevant toujours de grandes espérances d'un jeune Prince.

L'Archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du sacre & du couronnement : c'est, de tant de droits que ses Prédécesseurs s'étoient arrogés, presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au Prince, il tenoit entre ses mains la couronne pour la lui mettre sur la tête ; Charles l'arracha des mains de l'Archevêque, se couronna lui-même, en regardant fièrement le Prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toujours, applaudit à l'action du Roi. Ceux mêmes qui avoient le plus gémi sous le despotisme du père, se laissèrent

16 HISTOIRE DE CHARLES XII ,
entraîner à louer dans le fils cette fierté qui
étoit l'augure de leur servitude.

Dès que Charles fut maître , il donna sa
confiance & le maniement des affaires au
Conseiller Piper , qui fut bientôt son pre-
mier Ministre , sans en avoir le nom. Peu
de jours après il le fit Comte , ce qui est
une qualité éminente en Suède , & non un
vain titre qu'on puisse prendre sans consé-
quence , comme en France.

Les premiers temps de l'administration
du Roi ne donnèrent point de lui des idées
favorables : il parut qu'il avoit été plus im-
patient que digne de régner. Il n'avoit à la
vérité aucune passion dangereuse ; mais on
ne voyoit dans sa conduite que des empor-
temens de jeunesse & de l'opiniâtreté. Il
paroissoit inappliqué & hautain. Les Am-
bassadeurs qui étoient à sa Cour le prirent
même pour un génie médiocre , & le pei-
gnirent tel à leurs Maîtres (*). La Suède
avoit de lui la même opinion ; personne ne
connoissoit son caractère : il l'ignoroit lui-
même , lorsque des orages , formés tout-à-
coup dans le Nord , donnèrent à ses talens
cachés occasion de se déployer.

Trois puissans Princes voulant se préva-
loir de son extrême jeunesse , conspirèrent
sa ruine presque en même temps. Le pre-
mier fut Frédéric IV , Roi de Danemarck ,
son cousin ; le second Auguste , Electeur

(*) Les Lettres originales en font foi.

ROI DE SUEDE. *Liv. I.* 17

de Saxe , Roi de Pologne : Pierre le Grand , Czar de Moscovie , étoit le troisieme , & le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres , qui ont produit de si grands événemens , & commencer par le Danemarck.

De deux sœurs qu'avoit Charles XII , l'aînée avoit épousé le Duc de Holstein , jeune Prince plein de bravoure & de douceur. Le Duc opprimé par le Roi de Danemark , vint à Stockholm avec son épouse , se jetter entre les bras du Roi , & lui demander du secours , non-seulement comme à son beau-frère , mais comme au Roi d'une Nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne Maison de Holstein , fondue dans celle d'Oldenbourg , étoit montée sur le trône de Danemarck par élection en 1449. Tous les Royaumes du Nord étoient alors électifs. Celui de Danemarck devint bientôt héréditaire. Un de ses Rois , nommé Christiern III , eut pour son frère Adolphe une tendresse ou des ménagemens dont on ne trouve guère d'exemples chez les Princes. Il ne vouloit point le laisser sans souveraineté ; mais il ne pouvoit démembrer ses propres Etats. Il partagea avec lui , par un accord bizarre , les duchés de Holstein-Gottorp & de Sleswic , établissant que les descendans d'Adolphe , gouverneroient désormais le Holstein , con-

18 HISTOIRE DE CHARLES XII,

jointement avec les Rois de Danemarck ; que les deux duchés leur appartiendroient en commun , & que le Roi de Danemarck ne pourroit rien innover dans le Holstein sans le Duc , ni le Duc sans le Roi. Une union si étrange , dont pourtant il y avoit déjà eu un exemple dans la même Maison , pendant quelques années , étoit depuis près de quatre-vingts ans une source de querelles entre la branche de Danemarck & celle de Holstein-Gottorp ; les Rois cherchant toujours à opprimer les Ducs , & les Ducs à être indépendans. Il en avoit coûté la liberté & la souveraineté au dernier Duc. Il avoit recouvré l'une & l'autre aux conférences d'Altena en 1689 , par l'entremise de la Suède , de l'Angleterre & de la Hollande , garans de l'exécution du traité. Mais comme un traité entre les Souverains n'est souvent qu'une soumission à la nécessité , jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus foible , la querelle renaissoit plus envenimée que jamais entre le nouveau Roi de Danemarck & le jeune Duc. Tandis que le Duc étoit à Stockholm , les Danois faisoient déjà des actes d'hostilité dans le pays de Holstein , & se liguoièrent secrètement avec le Roi de Pologne pour accabler le Roi de Suède lui-même.

Frédéric-Auguste , Electeur de Saxe , que ni l'éloquence & les négociations de l'Abbé de Polignac , ni les grandes quali-

tés du Prince de Conti, son concurrent au trône, n'avoient pu empêcher d'être élu depuis deux ans Roi de Pologne, étoit un Prince moins connu encore par sa force de corps incroyable, que par sa bravoure & la galanterie de son esprit. Sa Cour étoit la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Jamais Prince ne fut plus généreux, ne donna plus, & n'accompagna ses dons de tant de grâce. Il avoit acheté la moitié des suffrages de la Noblesse Polonoise, & forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxone. Il crut avoir besoin de ces troupes pour se mieux affermir sur le trône; mais il falloit un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les destina à attaquer le Roi de Suède en Livonie, à l'occasion que l'on va rapporter.

La Livonie, la plus belle & la plus fertile Province du Nord, avoit appartenu autrefois aux Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Les Moscovites, les Polonois & les Suédois s'en étoient disputé la possession. La Suède l'avoit enlevée depuis près de cent années; & elle lui avoit été enfin cédée solennellement par la paix d'Oliva.

Le feu Roi Charles XI, dans ses sévérités pour ses sujets, n'avoit pas épargné les Livoniens; il les avoit dépouillés de leurs privilèges, & d'une partie de leurs patrimoines. Patkul, malheureusement célèbre depuis par sa mort tragique, fut dé-

20 HISTOIRE DE CHARLES XII,

puté de la Noblesse Livonienne pour porter au trône les plaintes de la Province. Il fit à son Maître une harangue respectueuse, mais forte & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse. Mais les Rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques que comme des cérémonies vaines, qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois Charles XI. dissimulé, quand il ne se livroit pas aux emportemens de sa colère, frappa doucement sur l'épaule de Patkul : *vous avez parlé pour votre patrie en brave homme*, lui dit-il ; *je vous en estime, continuez*. Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de lèse-Majesté, & comme tel, condamner à la mort. Patkul, qui s'étoit caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le Roi-Auguste. Charles XI. étoit mort ; mais la Sentence de Patkul & son indignation subsistoient. Il représenta au Monarque Polonois la facilité de la conquête de la Livonie ; des peuples désespérés, prêts à secouer le joug de la Suède ; un Roi enfant, incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un Prince déjà tenté de cette conquête. Auguste, à son couronnement, avoit promis de faire ses efforts pour recouvrer les Provinces que la Pologne avoit perdues. Il crut par son irruption en Livonie plaire à

la République , & affermir son pouvoir ; mais il se trompa dans ces deux idées qui paroissoient si vraisemblables. Tout fut prêt bientôt pour une invasion soudaine , sans même daigner recourir d'abord à la vaine formalité des déclarations de guerre & des manifestes. Le nuage grossissoit en même-temps du côté de la Moscovie. Le Monarque qui la gouvernoit mérite l'attention de la postérité.

Pierre Alexiowits , Czar de Russie , s'étoit déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avoit gagnée sur les Turcs en 1697 , & par la prise d'Azoph , qui lui ouvroit l'empire de la mer Noire. Mais c'étoit par des actions plus étonnantes que des victoires , qu'il cherchoit le nom de *Grand*. La Moscovie ou Russie embrasse le nord de l'Asie & celui de l'Europe , & depuis les frontières de la Chine s'étend l'espace de quinze cents lieues jusqu'aux confins de la Pologne & de la Suède. Mais ce Pays immense étoit à peine connu de l'Europe avant le Czar Pierre. Les Moscovites étoient moins civilisés que les Mexicains quand ils furent découverts par Cortez : nés tous esclaves de Maîtres aussi barbares qu'eux , ils crouissoient dans l'ignorance , dans le besoin de tous les arts , & dans l'insensibilité de ces besoins , qui étouffoit toute industrie. Une ancienne loi sacrée parmi eux leur défendoit , sous peine de mort , de sortir

22 HISTOIRE DE CHARLES XII,

de leur pays sans la permission de leur Patriarche. Cette loi faite pour leur ôter les occasions de connoître leur joug , plaisoit à une nation qui , dans l'abyme de son ignorance & de sa misère , dédaignoit tout commerce avec les nations étrangères.

L'Ere des Moscovites commençoit à la création du monde ; ils comptoient 7207 ans au commencement du siècle passé , sans pouvoir rendre raison de cette date. Le premier jour de leur année revenoit au treize de notre mois de Septembre. Ils alléguoient pour raison de cet établissement qu'il étoit vraisemblable que Dieu avoit créé le monde en automne , dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connoissances qu'ils eussent étoient des erreurs grossières ; personne ne se doutoit parmi eux que l'automne de Moscovie pût être le printems d'un autre pays , dans les climats opposés. Il n'y avoit pas long-temps que le peuple avoit voulu brûler à Moscow le Secrétaire d'un Ambassadeur de Perse qui avoit prédit une éclipse de soleil. Ils ignoroient jusqu'à l'usage des chiffres ; ils se servoient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avoit pas d'autre manière de compter dans tous les bureaux de recettes , & dans le trésor du Czar.

Leur religion étoit & est encore celle des Chrétiens Grecs ; mais mêlée de su-

perstitutions auxquelles ils étoient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étoient plus extravagantes & que le joug en étoit plus gênant. Peu de Moscovites osoient manger du pigeon, parce que le Saint-Esprit est peint en forme de colombe. Ils observoient régulièrement quatre carêmes par an; & dans ces temps d'abstinence ils n'osoient se nourrir ni d'œufs ni de lait. Dieu & S. Nicolas étoient les objets de leur culte, & immédiatement après eux le Czar & le Patriarche. L'autorité de ce dernier étoit sans bornes, comme leur ignorance. Il rendoit des arrêts de mort, & infligeoit les supplices les plus cruels, sans qu'on pût appeler de son tribunal. Il se promenoit à cheval deux fois l'an, suivi de tout son Clergé en cérémonie. Le Czar à pied tenoit la bride du cheval, & le peuple se prosternoit dans les rues, comme les Tartares devant leur Grand-Lama. La confession étoit pratiquée, mais ce n'étoit que dans le cas des plus grands crimes. Alors l'absolution leur paroissoit nécessaire, mais non le repentir. Ils se croyoient purs devant Dieu, avec la bénédiction de leurs Papas. Ainsi ils passoient, sans remords, de la confession au vol & à l'homicide; & ce qui est un frein pour d'autres Chrétiens, étoit chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faisoient scrupule de boire du lait un jour de jeûne; mais les pères de famille, les Prêtres, les

24 HISTOIRE DE CHARLES XII ,

femmes , les filles s'enivroient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On disputoit cependant sur la religion en ce Pays , comme ailleurs ; la plus grande querelle étoit pour savoir si les Laïques devoient faire le signe de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain Jacob Nurluff , sous le précédent règne , avoit excité une sédition dans Astracan au sujet de cette dispute. Il y avoit même des fanatiques , comme parmi ces nations policées , chez qui tout le monde est théologien ; & Pierre , qui poussa toujours la justice jusqu'à la cruauté , fit périr par le feu quelques-uns de ces misérables qu'on nommoit *Vosko-Jésuites*.

Le Czar , dans son vaste Empire , avoit beaucoup d'autres sujets qui n'étoient pas Chrétiens. Les Tartares qui habitent le bord occidental de la mer Caspienne & des Palus méotides , sont Mahométans. Les Sibériens , les Ostiaques , les Samoïdes , qui sont vers la mer Glaciale , étoient des sauvages , dont les uns étoient idolâtres , les autres n'avoient pas même la connoissance d'un Dieu ; & cependant les Suédois envoyés prisonniers parmi eux ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiowits avoit reçu une éducation qui tendoit à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les Etrangers ,
avant

avant qu'il fût à quel point ils pouvoient lui être utiles. Un jeune Genevois nommé *le Fort*, d'une ancienne famille de Genève, fils d'un marchand Droguiste, fut le premier instrument dont il se servit pour changer depuis la face de la Moscovie. Ce jeune homme, envoyé par son père pour être facteur à Copenhague, quitta son commerce, & suivit un Ambassadeur Danois à Moscow, par cette inquiétude d'esprit qu'éprouvent toujours ceux qui se sentent au-dessus de leur état. Il lui prit envie d'apprendre la langue Russe. Les progrès rapides qu'il y fit excitèrent la curiosité du Czar, encore jeune. Il en fut connu : il s'insinua dans sa familiarité, & passa bientôt à son service. Il lui parloit souvent des avantages du commerce & de la navigation ; il lui disoit comment la Hollande, qui n'eût pas été la centième partie des Etats de la Moscovie, faisoit, par le moyen du commerce seul, une aussi grande figure dans l'Europe que les Espagnes, dont elle avoit été autrefois une petite Province inutile & méprisée. Il l'entretenoit de la politique raffinée des Princes de l'Europe, de la discipline de leurs troupes, de la police de leurs Villes, du nombre infini des manufactures, des arts & des sciences qui rendent les Européens puissans & heureux. Ces discours éveillèrent le jeune Empereur, comme d'une profonde léthargie ; son puissant génie, qu'une éducation barbare avoit retenu & n'avoit pu détruire,

26 HISTOIRE DE CHARLES XII,

se développa presque tout à coup. Il résolut d'être homme , de commander à des hommes , & de créer une nation nouvelle. Plusieurs Princes avoient avant lui renoncé à des couronnes , par dégoût pour le poids des affaires ; mais aucun n'avoit cessé d'être Roi pour apprendre mieux à régner : c'est ce que fit Pierre le Grand.

Il quitta la Moscovie en 1698, n'ayant encore régné que deux années, & alla en Hollande , déguisé sous un nom vulgaire , comme s'il avoit été un domestique de ce même M. le Fort, qu'il envoyoit Ambassadeur extraordinaire auprès des Etats-Généraux. Arrivé à Amsterdam , il se fit inscrire dans le rôle des Charpentiers de l'Amirauté des Indes, sous le nom de *Pierre Michailof* ; mais communément on l'appeloit Peter-Bas, ou Maître-Pierre. Il travailloit dans le chantier comme les autres Charpentiers. Dans les intervalles de son travail il apprenoit les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un Prince , les fortifications , la navigation , l'art de lever des plans. Il entroit dans les boutiques des ouvriers, examinoit toutes les manufactures ; rien n'échappoit à ses observations. De-là il passa en Angleterre , où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux ; il repassa en Hollande , vit tout ce qui pouvoit tourner à l'avantage de son pays. Enfin , après deux ans de voyages & de travaux , auxquels nul autre hom-

me que lui n'eût voulu se soumettre, il repartut en Moscovie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artisans de toute espèce l'y suivirent en foule. On vit pour la première fois de grands vaisseaux Moscovites sur la mer Noire, dans la Baltique & dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture régulière & noble furent élevés au milieu des huttes Russiennes. Il établit des collèges, des académies, des imprimeries, des bibliothèques; les Villes furent policées, les habillemens, les coutumes changèrent peu-à-peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la société. Les superstitions mêmes furent abolies; la dignité de Patriarche fut éteinte, le Czar se déclara le chef de la religion: & cette dernière entreprise, qui auroit coûté le trône & la vie à un Prince moins absolu, réussit presque sans contradiction, & lui assura le succès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaissé un Clergé ignorant & barbare, il osa essayer de l'instruire, & par là même il risqua de le rendre redoutable; mais il se croyoit assez puissant pour ne le pas craindre. Il a fait enseigner dans le peu de cloîtres qui restent la philosophie & la théologie. Il est vrai que cette théologie tient encore de ce temps sauvage dont Pierre Alexiowits a retiré l'humanité. Un homme digne de foi m'a assuré qu'il avoit assisté à une thèse publique, où il s'agissoit de savoir si

28 HISTOIRE DE CHARLES XII,

l'usage du tabac à fumer étoit un péché. Le répondant prétendoit qu'il étoit permis de s'enivrer d'eau-de-vie , mais non de fumer , parce que la très-sainte Ecriture dit que ce qui sort de la bouche de l'homme le souille , & que ce qui y entre ne le souille point.

Les Moines ne furent pas contents de la réforme : à peine le Czar eût-il établi des imprimeries , qu'ils s'en servirent pour le décrier ; ils imprimèrent qu'il étoit l'Antechrist ; leurs preuves étoient qu'il ôtoit la barbe aux vivans , & qu'on faisoit dans son académie des dissections de quelques morts. Mais un autre Moine , qui vouloit faire fortune , réfuta ce livre & démontra que Pierre n'étoit point l'Antechrist , parce que le nombre 696 n'étoit pas dans son nom. L'Auteur du libelle fut roué , & celui de la réfutation fut fait Evêque de Rezan.

Le Réformateur de la Moscovie a sur-tout porté une loi sage , qui fait honte à beaucoup d'Etats policés ! c'est qu'il n'est permis à aucun homme au service de l'Etat , ni à un bourgeois établi , ni sur-tout à un mineur , de passer dans un cloître.

Ce Prince comprit combien il importe de ne point consacrer à l'oisiveté des sujets qui peuvent être utiles , & de ne point permettre qu'on dispose à jamais de sa liberté dans un âge où l'on ne peut disposer de la moindre partie de sa fortune. Cependant l'industrie des Moines élude tous les jours cette

loi faite pour le bien de l'humanité , comme si les Moines gagnoient en effet à peupler les cloîtres aux dépens de la patrie.

LeCzar n'a pas assujetti seulement l'Eglise à l'Etat, à l'exemple des Sultans Turcs ; mais plus grand politique , il a détruit une milice semblable à celle des Janissaires ; & ce que les Ottomans ont vainement tenté , il l'a exécuté en peu de temps : il a dissipé les Janissaires Moscovites , nommés *Strelits* , qui tenoient les Czars en tutelle. Cette milice , plus formidable à ses maîtres qu'à ses voisins , étoit composée d'environ trente mille hommes de pied , dont la moitié restoit à Moscow , & l'autre étoit répandue sur les frontières. Un *Strelits* n'avoit que quatre roubles par an de paye ; mais des privilèges , ou des abus , le dédommageoient amplement.

Pierre forma d'abord une compagnie d'étrangers, dans la quelle il s'enrôla lui-même, & ne dédaigna pas de commencer par être tambour , & d'en faire les fonctions ; tant la nation avoit besoin d'exemple. Il fut Officier par degrés. Il fit petit à petit de nouveaux régimens ; & enfin se sentant maître des troupes disciplinées , il cassa les *Strelits* , qui n'osèrent désobéir.

La cavalerie étoit à peu près ce qu'est la cavalerie Polonoise , & ce qu'étoit autrefois la Françoisé , quand le Royaume de France n'étoit qu'un assemblage de fiefs. Les Gentilshommes Russes montoient à cheval à leurs

30 HISTOIRE DE CHARLES XII ,

dépens , & combattoient sans discipline , quelquefois sans autres armes qu'un sabre ou un carquois ; incapables d'être commandés , & par conséquent de vaincre.

Pierre le Grand leur apprit à obéir par son exemple & par les supplices. Car il servoit en qualité de soldat & d'Officier subalterne , & punissoit rigoureusement en Czar les Boyards, c'est-à-dire les Gentilshommes qui prétendoient que le privilège de la Noblesse étoit de ne servir l'Etat qu'à leur volonté. Il établit un corps régulier pour servir l'artillerie, & prit cinq cents cloches aux Eglises pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714. Il a formé aussi des corps de Dragons , milice très-convenable au génie des Moscovites , & à la forme de leurs chevaux qui sont petits. La Moscovie avoit en 1738 trente régimens de Dragons , de mille hommes chacun , bien entretenus.

C'est lui qui a établi les Hussards en Russie ; enfin il a eu jusqu'à une école d'Ingénieurs dans un pays où personne ne savoit avant lui les élémens de la géométrie.

Il étoit un bon Ingénieur lui-même ; mais sur-tout il excelloit dans tous les arts de la marine : bon Capitaine de vaisseau , habile Pilote , bon Matelot , adroit Charpentier , & d'autant plus estimable dans ces arts , qu'il étoit né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvoit dans sa jeunesse passer sur un pont sans frémir : il faisoit fermer alors les

volets de bois de son carrosse : le courage & le génie domptèrent en lui cette foiblesse machinale.

Il fit construire un beau port auprès d'Azoph, à l'embouchure du Tanaïs : il vouloit y entretenir des galères ; & dans la suite, croyant que ces vaisseaux , longs , plats & légers , devoient réussir dans la mer Baltique, il en a fait construire plus de trois cents dans sa ville favorite de Petersbourg : il a montré à ses sujets l'art de les bâtir avec du simple sapin , & celui de les conduire. Il avoit appris jusqu'à la chirurgie : on l'a vu dans un besoin faire la ponction à un hydropique ; il réussissoit dans les mécaniques , & instruisoit les artisans.

Les finances du Czar étoient à la vérité peu de chose, par rapport à l'immensité de ses Etats : il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu, à compter le marc à 50 liv. , comme nous faisons aujourd'hui , & comme nous ne ferons peut-être pas demain : mais c'est être très-riche chez soi que de pouvoir faire de grandes choses. Ce n'est pas la rareté de l'argent , mais celle des hommes & des talens qui rend un Empire foible.

La nation des Russes n'est pas nombreuse, quoique les femmes y soient fécondes & les hommes robustes. Pierre lui-même , en pollissant ses Etats , a malheureusement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres long-temps malheu-

32 HISTOIRE DE CHARLES XII,

reuses , des nations transplantées des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Baltique , consumées dans les travaux , détruites par les maladies ; les trois quarts des enfans mourant en Moscovie de la petite-vérole , plus dangereuse en ces climats qu'ailleurs ; enfin les tristes suites d'un gouvernement long-temps sauvage , & barbare même dans sa police , sont cause que cette grande partie du continent a encore de vastes deserts. On compte à présent en Russie cinq cents mille familles de Gentilshommes , deux cents mille de gens de loi ; un peu plus de cinq millions de bourgeois & de paysans payant une espèce de taille ; six cents mille hommes dans les Provinces conquises sur la Suède : les Cosaques de l'Ukraine & les Tartares , vassaux de la Moscovie , ne montent pas à plus de deux millions ; enfin on a trouvé que ces pays immenses ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes ; c'est-à-dire un peu plus des deux tiers des habitans de la France.

Le Czar Pierre en changeant les mœurs , les lois , la milice , la face de son pays , vouloit aussi être grand par le commerce , qui fait à la fois la richesse d'un Etat & les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Russie le centre du négoce de l'Asie & de l'Europe. Il vouloit joindre , par des canaux dont il dressa le plan , la Duine , le Volga , le Tanaïs , & s'ouvrir des chemins

nouveaux de la mer Baltique au Pont-Euxin & à la mer Caspienne, & de ces deux mers à l'Océan septentrional.

Le port d'Archangel, fermé par les glaces neuf mois de l'année, & dont l'abord exigeoit un circuit long & dangereux, ne lui paroissoit pas assez commode. Il avoit dès l'an 1700 le dessein de bâtir sur la mer Baltique un port qui deviendrait le magasin du nord, & une Ville qui seroit la capitale de son Empire.

Il cherchoit déjà un passage par les mers du nord-est à la Chine, & les manufactures de Paris & de Pékin devoient embellir sa Ville nouvelle.

Un chemin par terre de 754 *verstes* (*), pratiqué à travers des marais qu'il falloit combler, devoit conduire de Moscow à sa nouvelle Ville. La plupart de ses projets ont été exécutés par ses mains; & deux Impératrices qui lui ont succédé l'une après l'autre, ont encore été au-delà de ses vues, quand elles étoient praticables, & n'ont abandonné que l'impossible.

Il a voyagé toujours dans ses Etats; autant que ses guerres l'ont pu permettre; mais il a voyagé en Législateur, & en Physicien, examinant par tout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner; sondant lui-même les profondeurs des fleuves & des mers, ordonnant des écluses,

(*) Un *verste* est de 750 pas.

24 HISTOIRE DE CHARLES XII,

visitant des chantiers , faisant fouiller des mines , éprouvant les métaux , faisant lever des cartes exactes , & y travaillant de sa main.

Il a bâti dans un lieu sauvage la ville impériale de Pétersbourg , qui contient aujourd'hui soixante mille maisons , où s'est formé de nos jours une Cour brillante , & où enfin on connoît les plaisirs délicats. Il a bâti le port de Cronstad sur la Néva ; Saint Croix sur les frontières de la Perse : des forts dans l'Ukraine , dans la Sibérie ; des Amirautés à Archangel , à Petersbourg , à Astracan , à Asoph ; des arsenaux , des hôpitaux. Il faisoit toutes ses maisons petites & de mauvais goût ; mais il prodiguoit pour les maisons publiques la magnificence & la grandeur.

Les sciences , qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de siècles , sont venues par ses soins dans ses Etats toutes perfectionnées. Il a créé une académie sur le modèle des sociétés fameuses de Paris & de Londres. Les de Lisle , les Bulfinger , les Hermand , les Bernouilli , le célèbre Wolf , hommes excellens en tout genre de Philosophie , ont été appelés à grand frais à Pétersbourg : cette académie subsiste encore ; & il se forme enfin des Philosophes Moïcovites.

Il a forcé la jeune Noblesse de ses Etats à voyager , à s'instruire , à rapporter en Russie la politesse étrangère : j'ai vu de jeunes Russes pleins d'esprit & de connoissances. C'est

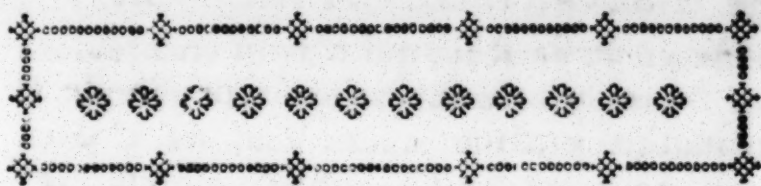
ainsi qu'un seul homme a changé le plus grand Empire du monde. Il est affreux qu'il ait manqué à ce réformateur des hommes la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ses plaisirs, de la férocité dans ses mœurs, de la barbarie dans ses vengeances se mêloient à tant de vertus. Il poliçoit ses peuples & il étoit sauvage : il le sentoit. Il dit à un Magistrat d'Amsterdam : *je réformé mon pays & je ne peux me réformer moi-même.* Il a de ses propres mains été l'exécuteur de ses Sentences sur des criminels ; & dans une débauche de table il a fait voir son adresse à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des Souverains qui versent le sang de leurs sujets de leurs mains ; mais ces Monarques passent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il falloit corriger ou déshériter, rendroit la mémoire de Pierre odieuse, si le bien qu'il a fait à ses sujets ne faisoit presque pardonner sa cruauté envers son propre sang.

Tel étoit le Czar Pierre ; & ses grands desseins n'étoient encore qu'ébauchés lorsqu'il se joignit aux Rois de Pologne & de Danemarck contre un enfant qu'ils méprisoient tous. Le Fondateur de la Russie voulut être Conquérant ; il crut qu'il pourroit le devenir sans peine, qu'une guerre si bien projetée seroit utile à tous ses desseins : l'art de la guerre étoit un art nouveau, qu'il falloit montrer à ses peuples.

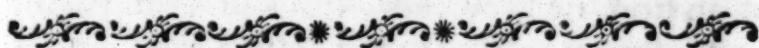
D'ailleurs il avoit besoin d'un port à l'o-

36 HISTOIRE DE CHARLES XII ,
rient de la mer Baltique pour l'exécution
de toutes ses idées. Il avoit besoin de la
province de l'Ingrie , qui est au nord-est
de la Livonie. Les Suédois en étoient maî-
tres , il falloit la leur arracher. Ses ancêtres
avoient eu des droits sur l'Ingrie, l'Estonie ,
la Livonie : le temps sembloit propice pour
faire revivre ces droits perdus depuis cent
ans ; & anéantis par des traités. Il conclut
donc une ligue avec le Roi de Pologne pour
enlever au jeune Charles XII tous ces Pays ,
qui sont entre le Golfe de Finlande , la
mer Baltique , la Pologne & la Moscovie.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE.



LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Changement prodigieux & subit dans le caractère de Charles XII. Al'âge de 18 ans il soutient la guerre contre le Danemarck, la Pologne & la Moscovie : termine la guerre de Danemarck en six semaines : défait quatre-vingt milles Moscovites avec huit mille Suédois, & passe en Pologne. Description de la Pologne & de son Gouvernement, Charles gagne plusieurs batailles, & est maître de la Pologne, où il se prépare à nommer un Roi.

TROIS puissans Rois menaçoient ainsi l'enfance de Charles XII. Les bruits de ces préparatifs consternoient la Suède, & alarmoient le Conseil. Les grands Généraux étoient morts; on avoit raison de tout craindre

38 HISTOIRE DE CHARLES XII ,
sous un jeune Roi , qui n'avoit encore donné de lui que de mauvaises impressions. Il n'assistoit presque jamais dans le Conseil que pour croiser les jambes sur la table : distrait , indifférent , il n'avoit paru prendre part à rien.

Le Conseil délibéra en sa présence sur le danger où l'on étoit : quelques Conseillers propoisoient de détourner la tempête par des négociations ; tout d'un coup le jeune Prince se lève avec l'air de gravité & d'assurance d'un homme supérieur , qui a pris son parti : „ Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne jamais „ faire une guerre injuste ; mais de n'en finir „ une légitime que par la perte de mes ennemis. Ma résolution est prise : j'irai attaquer le premier qui se déclarera ; & „ quand je l'aurai vaincu , j'espère faire „ quelque peur aux autres.” Ces paroles étonnèrent tous ces vieux Conseillers : ils se regardèrent sans oser répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel Roi , & honteux d'espérer moins que lui , ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusemens les plus innocens de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle , dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'Alexandre & de César , il se proposa d'imiter tout de ces deux conquérans , hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnifi-

cence , ni jeux , ni délassemens : il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avoit aimé le faste dans les habits , il ne fut vêtu depuis que comme un simple soldat. On l'avoit soupçonné d'avoir eu une passion pour une femme de sa Cour ; soit que cette intrigue fût vraie ou non , il est certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais , non - seulement de peur d'en être gouverné , mais pour donner l'exemple à ses soldats , qu'il vouloit contenir dans la discipline la plus rigoureuse ; peut-être encore par la vanité d'être le seul de tous les Rois qui domptât un penchant si difficile à surmonter. Il résolut de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie. Les uns m'ont dit qu'il n'avoit pris ce parti que pour dompter en tout la nature , & pour ajouter une nouvelle vertu à son heroïsme ; mais le plus grand nombre m'a assuré qu'il voulut par-là se punir d'un excès qu'il avoit commis , & d'un affront qu'il avoit fait à table à une femme , en présence même de la Reine sa mère. Si cela est ainsi , cette condamnation de soi-même , & cette privation qu'il s'imposa toute sa vie , font une espèce d'heroïsme non moins admirable.

Il commença par assurer des secours au Duc de Holstein son beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie , Province voisine de Holstein pour fortifier le Duc contre les attaques des Da-

40 HISTOIRE DE CHARLES XII,

nois. Le Duc en avoit besoin. Ses états étoient déjà ravagés, son château de Gortorp pris, sa ville de Tonningue pressée par un siège opiniâtre, où le Roi de Danemarck étoit venu en personne, pour jouir d'une conquête qu'il croyoit sure. Cette étincelle commençoit à embraser l'Empire. D'un côté les Troupes Saxones du Roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Wolfenbuttel, de Hesse Cassel marchaient pour se joindre aux Danois; de l'autre, les huit mille hommes du Roi de Suède, les troupes de Hanover & de Zell, & trois régimens de Hollande venoient secourir le Duc. Tandis que le petit pays de Holstein étoit ainsi le théâtre de la guerre, deux escadres, l'une d'Angleterre, & l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique : ces deux Etats étoient garans du traité d'Altena, violé par les Danois. L'Angleterre & les Etats-Généraux s'empressoient alors à secourir le Duc de Holstein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'opposoit à l'agrandissement du Roi de Danemarck. Ils savoient que le Danois étant maître du passage du Sund imposeroit des lois onéreuses aux Nations commerçantes, quand il seroit assez fort pour en usuer ainsi impunément. Cet intérêt a long-tems engagé les Anglois & les Hollandois à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre les

Princes du Nord : ils se joignirent au jeune Roi de Suède , qui sembloit devoir être accablé par tant d'ennemis réunis , & le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquoit , parce qu'on ne le croyoit pas capable de se défendre. Il étoit à la chasse aux ours quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie : il faisoit cette chasse d'une manière aussi nouvelle que dangereuse ; on n'avoit d'autre armes que des bâtons fourchus derrière un filet tendu à des arbres ; un ours d'une grandeur démesurée vint droit au Roi , qui le terrassa, après une longue lutte , à l'aide du filet & de son bâton. Cet excès de courage fit voir à ceux qui l'environnoient quelle valeur il déploïroit contre ses ennemis.

Il partit pour sa première campagne le 8 Mai, nouveau style, de l'année 1700. Il quitta Stockholm où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au Port de Carlescroon , en faisant des vœux pour lui , en versant des larmes , & en l'admirant. Avant de sortir de Suède il établit à Stockholm un Conseil de défense , composé de plusieurs Sénateurs. Cette Commission devoit prendre soin de tout ce qui regardoit la flotte , les troupes & les fortifications du pays. Le corps du Sénat devoit régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du Royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses Etats, son esprit, libre de tout autre

42 HISTOIRE DE CHARLES XII,

soin , ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte étoit composée de quarante-trois vaisseaux : celui qu'il monta, nommé *le Roi Charles* , le plus grand qu'on ait jamais vu , étoit de cent vingt pièces de canon. Le Comte Piper , son premier Ministre , le Général Renschild , & le Comte de Guiscard , Ambassadeur de France en Suède , s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les escadres des Alliés. La flotte Danoise évita le combat , & laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher assez près de Copenhague pour y jeter quelques bombes.

Il est certain que ce fut le Roi lui-même qui proposa alors au Général Renschild de faire une descente & d'assiéger Copenhague par terre , tandis qu'elle seroit bloquée par mer. Renschild fut étonné d'une proposition qui marquoit autant d'habileté que de courage dans un jeune Prince sans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la descente ; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes , qui étoient sur les côtes de Suède , & qui furent joints aux troupes qu'on avoit à bord. Le Roi quitta son grand vaisseau & monta une frégate plus légère : on commença par faire partir trois cents Grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes , de petits bateaux plats portoient des fascines , des chevaux de frise , & les instrumens des pionniers. Cinq cents hommes d'élite suivoient dans d'autres chalou-

pes. Après venoient les vaisseaux de guerre du Roi, avec deux frégates Angloises & deux Hollandoises, qui devoient favoriser la descente à coups de canon.

Copenhague, capitale du Danemarck, est située dans l'isle de Zéeland, au milieu d'une belle plaine, ayant au nord-ouest le fund, & à l'orient la mer Baltique, où étoit alors le Roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçoient d'une descente, les habitans consternés par l'inaction de leur flotte, & par le mouvement des vaisseaux Suédois, regardoient avec crainte en quel endroit fondroit l'orage : la flotte de Charles s'arrêta vis-à-vis Humblebek, à sept milles de Copenhague. Aussitôt les Danois rassemblèrent en cet endroit leur cavalerie. Des Milices furent placées derrière d'épais retranchemens, & l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois.

Le Roi quitta alors sa frégate, pour s'aller mettre dans la première chaloupe, à la tête de ses Gardes : l'Ambassadeur de France étoit toujours auprès de lui. *Monsieur l'Ambassadeur*, lui dit-il en latin (car il ne vouloit jamais parler François,) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plaît.* Sire, lui répondit le Comte de Guiscard en François, *le Roi mon maître m'a ordonné de résider auprès de Votre Majesté; je me flatte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui*

44 HISTOIRE DE CHARLES XII ,

de votre Cour , qui n'a jamais été si brillante. En disant ces paroles il donna la main au Roi, qui sauta dans la chaloupe, où le Comte Piper & l'Ambassadeur entrèrent. On s'avançoit sous les coups de canon des vaisseaux , qui favorisoient la descente. Les bateaux de débarquement n'étoient encore qu'à trois cents pas du rivage. Charles XII impatient de ne pas aborder assez près, ni assez tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer , l'épée à la main , ayant de l'eau par delà la ceinture. Ses Ministres, l'Ambassadeur de France, les Officiers , les Soldats , suivent aussi-tôt son exemple , & marchent au rivage , malgré une grêle de mousquetades. Le Roi qui n'avoit jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balle , demanda au Major Général Stuard , qui se trouva auprès de lui , ce que c'étoit que ce petit sifflement qu'il entendoit à ses oreilles. C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire , lui dit le Major. *Bon* , dit le Roi , *ce sera là dorénavant ma musique.* Dans le même moment le Major, qui expliquoit le bruit des mousquetades , en reçut une dans l'épaule , & un Lieutenant tomba mort à l'autre côté du Roi. Il est ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues , parce que ceux qui attaquent ont toujours une impétuosité que ne peuvent avoir ceux qui se défendent , & qu'attendre les ennemis dans ses lignes , c'est souvent un aveu de sa foi-

blessé & de leur supériorité. La cavalerie Danoise & les milices s'enfuirent après une faible résistance. Le Roi, maître de leurs retranchemens, se jeta à genoux pour remercier Dieu du premier succès de ses armes. Il fit sur le champ élever des redoutes vers la Ville, & marqua lui-même un campement : en même-tems il renvoya ses vaisseaux en Scanie, partie de la Suède voisine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conspirait à servir la vivacité de Charles. Les neuf mille hommes étoient sur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'étoit fait à la vue de la flotte Danoise, qui n'avoit osé branler. Copenhague intimidée envoya aussi-tôt des Députés au Roi pour le supplier de ne point bombarder la Ville. Il les reçut à cheval à la tête de son Régiment des Gardes ; les Députés se mirent à genoux devant lui : il fit payer à la Ville quatre cents mille rixdales, avec ordre de faire voiturer au camp de toutes sortes de provisions, qu'il promit de faire payer fidèlement. On lui apporta des vivres, parce qu'il falloit obéir ; mais on ne s'attendoit guère que des vainqueurs daignassent payer : ceux qui les apportèrent furent bien étonnés d'être payés généreusement & sans délai par les moindres soldats de l'armée. Il régnoit depuis long-temps dans les troupes Suédoises une

46 HISTOIRE DE CHARLES XII,

discipline qui n'avoit pas peu contribué à leurs victoires : le jeune Roi en augmenta encore la sévérité. Un soldat n'eût pas osé refuser le paiement de ce qu'il achetoit, encore moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus que dans une victoire les troupes ne dépouillaient les morts qu'après en avoir eu la permission, & il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisoit toujours dans son camp la prière deux fois par jour, à sept heures du matin & à quatre heures du soir. Il ne manqua jamais d'y assister & de donner à ses soldats l'exemple de la piété, comme de la valeur. Son camp, bien mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance ; les paysans aimoient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les payoient pas si bien. Les bourgeois de la Ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du Roi de Suède des provisions qui manquoient dans leurs marchés.

Le Roi de Danemarck étoit alors dans le Holstein, où il sembloit ne s'être rendu que pour lever le siège de Tonningue. Il voyoit la mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis, un jeune Conquérant déjà maître du Zéeland & prêt à s'emparer de sa Capitale. Il fit publier dans ses Etats que ceux qui prendroient les armes contre les Suédois auroient leur liberté. Cette dé

clARATION étoit d'un grand poids dans un
 pays, autrefois libre, où tous les payfans,
 & même beaucoup de bourgeois, sont es-
 claves aujourd'hui. Charles fit dire au Roi
 de Danemarck qu'il ne faisoit la guerre
 que pour l'obliger à faire la paix; qu'il n'a-
 voit qu'à se résoudre à rendre justice au
 Duc de Holstein, ou à voir Copenhague
 détruite, & son Royaume mis à feu & à
 sang. Le Danois étoit trop heureux d'avoir
 affaire à un vainqueur qui se piquoit de jus-
 tice. On assembla un congrès dans la Ville
 de Travendal, sur les frontières du Hol-
 stein. Le Roi de Suède ne souffrit pas que
 l'art des Ministres traînât les négociations
 en longueur: il voulut que le traité s'ache-
 vât aussi rapidement qu'il étoit descendu en
 Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq
 d'Août à l'avantage du Duc de Holstein,
 qui fut indemnisé de tous les frais de la guer-
 re & délivré d'oppression. Le Roi de Suède
 ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'a-
 voir secouru son Allié, & humilié son Enne-
 mi. Ainsi Charles XII, à dix huit ans,
 commença & finit cette guerre en moins de
 six semaines.

Précisément dans le même temps le Roi
 de Pologne investissoit la ville de Riga, ca-
 pitale de la Livonie, & le Czar s'avançoit
 du côté de l'orient, à la tête de près de
 cent mille hommes. Riga étoit défendue
 par le vieux Comte d'Alberg, Général
 Suédois, qui, à l'âge de quatre-vingts ans,

48 HISTOIRE DE CHARLES XII,

joignoit le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Le Comte Flemming, depuis Ministre de Pologne, grand homme de guerre & de cabinet, & le sieur Patkul, pressoient tous deux le siège sous les yeux du Roi; mais, malgré plusieurs avantages que les assiégeans avoient remportés, l'expérience du vieux Comte d'Alberg rendoit inutiles leurs efforts, & le Roi de Pologne désespéroit de prendre la Ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siège. Riga étoit pleine de marchandises appartenantes aux Hollandois: les Etats-Généraux ordonnèrent à leur Ambassadeur auprès du Roi Auguste de lui faire sur cela des représentations. Le Roi de Pologne ne se fit pas prier. Il consentit à lever le siège, plutôt que de causer le moindre dommage à ses Alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance, dont ils furent la véritable cause.

Il ne restoit donc plus à Charles XII, pour achever sa première campagne, que de marcher contre son rival de gloire Pierre Alexiowits. Il étoit d'autant plus animé contre lui, qu'il y avoit encore à Stockholm trois Ambassadeurs Moscovites qui venoient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvoit comprendre, lui qui se piquoit d'une probité sévère, qu'un Législateur, comme le Czar, se fît un jeu de ce qui doit être si sacré. Le jeune Prince, plein d'honneur, ne pensoit pas

pas qu'il y eût une morale différente pour les Rois & pour les particuliers. L'Empereur de Moscovie venoit de faire paroître un manifeste qu'il eût mieux fait de supprimer. Il alléguoit pour raison de la guerre, qu'on ne lui avoit pas rendu assez d'honneurs lorsqu'il avoit passé *incognito* à Riga, & qu'on avoit vendu les vivres trop cher à ses Ambassadeurs. C'étoient-là les griefs pour lesquels il ravageoit l'Ingrie avec quatre-vingt mille hommes.

Il parut devant Narva, à la tête de cette grande armée, le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce climat que ne l'est le mois de Janvier à Paris. Le Czar, qui, dans de pareilles saisons, faisoit quelquefois quatre cents lieues en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnoit pas plus ses troupes que lui-même. Il savoit d'ailleurs que les Suédois, depuis le temps de Gustave-Adolphe, faisoient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été: il voulut accoutumer aussi ses Moscovites à ne point connoître de saisons, & les rendre un jour pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi dans un temps où les glaces & les neiges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à suspendre la guerre, le Czar Pierre assiégeoit Narva à trente degrés du pôle, & Charles XII s'avançoit pour la secourir. Le Czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en

pratique ce qu'il venoit d'apprendre dans ses voyages. Il traça son camp , le fit fortifier de tous côtés , éleva des redoutes de distance en distance , & ouvrit lui-même la tranchée. Il avoit donné le commandement de son armée au Duc de Croi , Allemand , Général habile , mais peu secondé alors par les Officiers Moscovites. Pour lui , il n'avoit dans ses propres troupes que le rang de simple Lieutenant. Il avoit donné l'exemple de l'obéissance militaire à sa Noblesse , jusque-là indisciplinable , laquelle étoit en possession de conduire , sans expérience & en tumulte , des esclaves mal armés. Il n'étoit pas étonnant que celui qui s'étoit fait Charpentier à Amsterdam pour avoir des flottes , fût Lieutenant à Narva pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Moscovites sont robustes , infatigables , peut-être aussi courageux que les Suédois ; mais c'est au temps à aguerrir les troupes , & à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls régimens dont on pût espérer quelque chose étoient commandés par des Officiers Allemands ; mais ils étoient en petit nombre. Le reste étoit des barbares arrachés à leurs forêts , couverts de peaux de bêtes sauvages ; les uns armés de flèches , les autres de massues : peu avoient des fusils : aucun n'avoit vu un siège régulier : il n'y avoit pas un bon Canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons , qui auroient dû réduire la

petite ville de Narva en cendres , y avoient à peine fait brèche , tandis que l'artillerie de la Ville renversoit à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva étoit presque sans fortifications : le Baron de Hourn , qui y commandoit , n'avoit pas mille hommes de troupes réglées ; cependant cette armée innombrable n'avoit pu la réduire en dix semaines.

On étoit déjà au quinze Novembre quand le Czar apprit que le Roi de Suède , ayant traversé la mer avec deux cents vaisseaux de transport , marchoit pour secourir Narva. Les Suédois n'étoient que vingt mille. Le Czar n'avoit que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi , il employa tout ce qu'il avoit d'art pour l'accabler. Non-content de quatre-vingt mille hommes , il se prépara à lui opposer encore une autre armée & à l'arrêter à chaque pas. Il avoit déjà mandé près de trente mille hommes qui s'avançoient de Plescow à grandes journées. Il fit alors une démarche qui l'eût rendu méprisable , si un Législateur qui a fait de si grandes choses , pouvoit l'être. Il quitta son camp , où sa présence étoit nécessaire , pour aller chercher ce nouveau corps de troupes , qui pouvoit très-bien arriver sans lui , & sembla par cette démarche craindre de combattre , dans un camp retranché , un jeune Prince sans expérience , qui pouvoit venir l'attaquer.

52 HISTOIRE DE CHARLES XII,

Quoi qu'il en soit , il vouloit enfermer Charles XII entre deux armées. Ce n'étoit pas tout : trente mille hommes , détachés du camp devant Narva , étoient postés à une lieue de cette Ville , sur le chemin du Roi de Suède : vingt mille Strélits étoient plus loin sur le même chemin ; cinq mille autres faisoient une garde avancée. Il falloit passer sur le ventre à toutes ces troupes avant que d'arriver devant le camp, qui étoit muni d'un rempart & d'un double fossé. Le Roi de Suède avoit débarqué à Pernaw , dans le Golfe de Riga , avec environ seize mille hommes d'infanterie & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avoit précipité sa marche jusqu'à Revel , suivi de toute sa cavalerie , & seulement de quatre mille fantassins. Il marchoit toujours en avant , sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bientôt , avec ces huit mille hommes seulement , devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous , les uns après les autres , sans leur donner le temps d'apprendre à quel petit nombre ils avoient affaire. Les Moscovites voyant arriver les Suédois à eux , crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée , de cinq mille hommes , qui gardoit , entre des rochers , un poste où cent hommes résolus pouvoient arrêter une armée entière , s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes qui

étoient derrière , voyant fuir leurs compa-
 gnons , prirent l'épouvante & allèrent porter
 le désordre dans le camp. Tous les postes
 furent emportés en deux jours , & ce qui ,
 en d'autres occasions , eût été compté pour
 trois victoires , ne retarda pas d'une heure
 la marche du Roi. Il parut donc enfin avec
 ses huit mille hommes , fatigués d'une si
 longue marche , devant un camp de 80 mil-
 le Moscovites , bordé de cent cinquante ca-
 nons de bronze. A peine ses troupes eurent-
 elles pris quelque repos , que , sans délibé-
 rer , il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal étoit deux fusées , & le mot en
 Allemand , *avec l'aide de Dieu*. Un Officier
 Général lui ayant représenté la grandeur du
 péril : *Quoi ! vous doutez* , dit-il , *qu'avec mes*
huit mille braves Suédois je ne passe sur le corps
à 80 mille Moscovites ? Un moment après ,
 craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaron-
 nade dans ces paroles , il courut lui-même
 après cet Officier : *n'êtes vous donc pas de*
mon avis , lui-dit-il ? *n'ai-je pas deux avan-*
tages sur les ennemis ; l'un que leur cavalerie
ne pourra leur servir ; & l'autre , que le lieu
étant resserré , leur grand nombre ne fera que
les incommoder ; & ainsi je serai réellement
plus fort qu'eux. L'Officier n'eut garde d'être
 d'un autre avis , & on marcha aux Mos-
 covites à midi le 30 Novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche
 aux retranchemens , ils s'avancèrent la

54 HISTOIRE DE CHARLES XII,

baïonnette au bout du fusil , ayant au dos une neige furieuse qui donnoit au visage des ennemis. Les Moscovites se firent tuer pendant une demi-heure , sans quitter le revers des fossés. Le Roi attaquoit à la droite du camp, où étoit le quartier du Czar ; il espéroit le rencontrer, ne sachant pas que l'Empereur lui même avoit été chercher ces quarante mille hommes qui devoient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie , le Roi reçut une balle dans la gorge ; mais c'étoit une balle morte , qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire , & qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. M. de Spart m'a dit , que le Roi sauta légèrement sur un autre cheval, en disant : *ces gens-ci me font faire mes exercices* , & continua de combattre & de donner ses ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat, les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le Roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la rivière de Narva, avec son aile gauche, si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivoient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards ; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres désespérés retournèrent à leur camp , sans savoir où ils alloient. Il trouvèrent quelques baraques , derrière lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvoient

pas se sauver ; mais enfin leurs Généraux Dolgorouky , Golloskim , Federowits , vinrent se rendre au Roi , & mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les présentait , arriva le Duc de Croi , Général de l'armée , qui venoit se rendre lui-même avec trente Officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée & un air aussi humain que s'il leur eût fait dans sa Cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les Généraux. Tous les Officiers subalternes & les soldats furent conduits défarmés jusqu'à la rivière de Narva : on leur fournit des bateaux pour la repasser , & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchoit , la droite des Moscovites se battoit encore ; les Suédois n'avoient pas perdu quinze cents hommes , dix-huit mille Moscovites avoient été tués dans leurs retranchemens : un grand nombre étoit noyé ; beaucoup avoient passé la rivière : il en restoit encore assez dans le camp pour exterminer jusqu'aux derniers Suédois. Mais ce n'est pas le nombre des morts , c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le Roi profita du peu de jour qui restoit pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp & la Ville : là il dormit quelques heures sur la terre enveloppé dans son manteau , en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aile

56 HISTOIRE DE CHARLES XII ,

gauche des ennemis, qui n'avoit point encore été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin le Général Vede , qui commandoit cette gauche , ayant su le gracieux accueil que le Roi avoit fait aux autres Généraux, & comment il avoit renvoyé tous les Officiers subalternes & les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grâce. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avoit qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce Général parut bien-tôt après avec ses Moscovites, qui étoient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, soldats & Officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats, en passant devant le Roi, jetoient à terre leurs fusils & leurs épées; & les Officiers portoient à ses pieds les enseignes & les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avoit gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du Duc de Croi, & des autres Officiers-Généraux Moscovites : il leur fit rendre à tous leurs épées; & sachant qu'ils manquoient d'argent, & que les Marchands de Narva ne vouloient point leur en prêter, il envoya mille ducats au Duc de Croi, & cinq cents à chacun des Officiers Moscovites, qui ne pouvoient se lasser d'admirer ce trai-

tement, dont ils n'avoient pas même d'idée. On dressa aussi-tôt à Narva une relation de la victoire, pour l'envoyer à Stockholm & aux Alliés de la Suède; mais le Roi retrancha de sa main tout ce qui étoit trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le Czar. Sa modestie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm plusieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entr'autres on en frappa une qui le représentoit d'un côté sur un piédestal, où paroissoient enchaînés un Moscovite, un Danois, un Polonois; de l'autre étoit un Hercule, armé de sa massue, tenant sous ses pieds un Cerbère avec cette légende: *Tres uno contudit istu.*

Parmi les prisonniers faits à la journée de Narva, on en vit un qui étoit un grand exemple des révolutions de la fortune: il étoit fils aîné & héritier du Roi de Géorgie; on le nommoit Czarasis Artschelou: ce titre de Czarasis signifie Prince, ou fils du Czar, chez tous les Tartares, comme en Moscovie; car le mot de Czar vouloit dire Roi chez les anciens Scythes, dont tous ces peuples sont descendus, & ne vient point des Césars de Rome, si long-temps inconnus à ces barbares. Son père Mitelleski, Czar & maître de la plus belle partie des pays qui sont entre les montagnes d'Atarat & les extrémités orientales de la mer Noire, avoit été chassé de son Royaume par ses propres sujets en mil six cent quatre-vingt-huit, & avoit mieux

58 HISTOIRE DE CHARLES XII,

aimé se jeter entre les bras de l'Empereur de Moscovie que de recourir à celui de Turcs. Le fils de ce Roi, âgé de dix-neuf ans, voulut suivre Pierre le Grand dans son expédition contre les Suédois, & fut pris en combattant par quelques soldats Finlandois, qui l'avoient déjà dépouillé & qui alloient le massacrer. Le Comte Renschild l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le présenta à son Maître; Charles l'envoya à Stockholm, où ce Prince malheureux mourut quelques années après. Le Roi ne put s'empêcher, en le voyant partir, de faire tout haut devant ses Officiers une réflexion naturelle sur l'étrange destinée d'un Prince Asiatique, né au pied du mont Caucase, qui alloit vivre captif parmi les glaces de la Suède. *C'est comme si j'étois un jour prisonnier, dit-il, chez les Tartares de Crimée.* Ces paroles ne firent alors aucune impression; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop, lorsque l'événement en eut fait une prédiction.

Le Czar s'avançoit à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes, comptant envelopper son ennemi de tous côtés. Il apprit à moitié chemin la bataille de Narva, & la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses quarante mille hommes, sans expérience & sans discipline, un vainqueur qui venoit d'en détruire 80 mille dans un camp retranché, il retourna sur ses pas, pour sui-

vant toujours le dessein de discipliner ses troupes , pendant qu'il civilisoit ses sujets. *Je fais bien* , dit-il , *que les Suédois nous battront long temps ; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre.* Moscow , sa capitale , fut dans l'épouvante & dans la désolation à la nouvelle de cette défaite. Tel étoit la fierté & l'ignorance de ces peuples , qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain , & que les Suédois étoient de vrais magiciens. Cette opinion fut si générale , que l'on ordonna à ce sujet des prières publiques à S. Nicolas , Patron de la Moscovie. Cette prière est trop singulière pour n'être pas rapportée. La voici.

„ O toi , qui es notre consolateur perpé-
 „ tuel dans routes nos adversités , grand S.
 „ Nicolas , infiniment puissant , par quel
 „ péché t'avons-nous offensé dans nos sacri-
 „ fices , génuflexions , révérences & actions
 „ de grâces , que tu nous aies ainsi aban-
 „ donnés ? Nous avons imploré ton assistan-
 „ ce contre ces terribles , insolens , enragés ,
 „ épouvantables , indomptables destruc-
 „ teurs , lorsque , comme des lions & des
 „ ours qui ont perdu leurs petits , ils nous
 „ ont attaqués , effrayés , blessés , tués par
 „ milliers , nous qui sommes ton peuple.
 „ Comme il est impossible que cela soit
 „ arrivé sans sortilège & enchantement ,
 „ nous te supplions ; ô grand Saint Nicolas !
 „ d'être notre champion & notre porte-

60 HISTOIRE DE CHARLES XII,

„ étendard , de nous délivrer de cette fou-
„ le de forciers , de les chasser bien loin de
„ nos frontières , avec la récompense qui
„ leur est due. ”

Tandis que les Moscovites se plaignoient à S. Nicolas de leur défaite , Charles XII , faisoit rendre grâces à Dieu , & se préparoit à de nouvelles victoires.

Le Roi de Pologne s'attendit bien que son ennemi , vainqueur des Danois & des Moscovites , viendrait bientôt fondre sur lui. Il se ligua plus étroitement que jamais avec le Czar : ces deux Princes convinrent d'une entrevue pour prendre leurs mesures de concert. Ils se virent à Birzen, petite Ville de Lithuanie , sans aucune de ces formalités qui ne servent qu'à retarder les affaires , & qui ne convenoient ni à leur situation ni à leur humeur. Les Princes du nord se voient avec une familiarité qui n'est point encore établie dans le midi de l'Europe. Pierre & Auguste passèrent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allèrent jusqu'à l'excès , car le Czar , qui vouloit réformer sa nation , ne put jamais corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la débauche.

Le Roi de Pologne s'engagea à fournir au Czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes , qu'on devoit acheter de divers Princes , & que le Czar devoit solder. Celui-ci de son côté devoit envoyer cinquante mille Moscovites en Pologne , pour y

apprendre l'art de la guerre ; & promettoit de payer au Roi Auguste trois millions de rixdales en deux ans. Ce traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au Roi de Suède : c'étoit un moyen prompt & sûr d'aguerrir les Moscovites ; c'étoit peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII se mit en devoir d'empêcher le Roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'hiver auprès de Narva, il parut en Livonie, auprès de cette même ville de Riga que le Roi Auguste avoit assiégée inutilement. Des troupes Saxones étoient postées le long de la rivière de Duna, qui est fort large en cet endroit ; il falloit disputer le passage à Charles, qui étoit à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étoient pas commandés par leur Prince, alors malade ; mais ils avoient à leur tête le Maréchal de Steinau, qui faisoit les fonctions de Général ; sous lui commandoient le Prince Ferdinand Duc de Courlande, & ce même Patkul, qui défendoit sa patrie contre Charles XII l'épée à la main, après en avoir soutenu les droits par la plume, au péril de sa vie, contre Charles XI. Le Roi de Suède avoit fait construire de grands bateaux d'une invention nouvelle, dont les bords, beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire, pouvoient se lever & se baisser comme des ponts-levis. En se levant ils couvroient les

62 HISTOIRE DE CHARLES XII,

troupes qu'ils portoient : en se baissant ils servoient de pont pour le débarquement. Il mit encore en usage un autre artifice : ayant remarqué que le vent souffloit du nord , où il étoit , au sud , où étoient campés les ennemis , il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée , dont la fumée épaisse se répandant sur la rivière , déroboit aux Saxons la vue de ses troupes & de ce qu'il alloit faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante ; de sorte que le nuage grossissant toujours , & chassé par le vent dans les yeux des ennemis , les mettoit dans l'impossibilité de savoir si le Roi passoit ou non. Cependant il conduisoit seul l'exécution de son stratagème. Etant déjà au milieu de la rivière : *eh bien*, dit-il au Général Renschild, *la Duna ne sera pas plus méchante que la mer de Copenhague : croyez-moi , Général , nous les battons*. Il arriva en un quart-d'heure à l'autre bord , & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussitôt débarquer son canon & forme sa bataille , sans que les ennemis , offusqués de la fumée , puissent s'y opposer , que par quelques coups tirés au hazard. Le vent ayant dissipé ce brouillard , les Saxons virent le Roi de Suède marchant déjà à eux.

Le Maréchal Steinau ne perdit pas un moment ; à peine aperçut-il les Suédois ,

qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie
 de sa cavalerie. Le choc violent de cette
 troupe tombant sur les Suédois dans l'instant
 qu'ils formoient leurs bataillons, les mit en
 désordre. Ils s'ouvrirent; ils furent rompus,
 & poursuivis jusque dans la rivière. Le Roi
 de Suède les rallia, le moment d'après, au
 milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait
 une revue. Alors ses soldats marchant plus
 ferrés qu'auparavant, repoussèrent le Ma-
 réchal Steinau, & s'avancèrent dans la
 plaine. Steinau sentit que ses troupes étoient
 étonnées: il les fit retirer en habile homme
 dans un lieu sec, flanqué d'un marais &
 d'un bois, où étoit son artillerie. L'avantage
 du terrain, & le temps qu'il avoit donné aux
 Saxons de revenir de leur première surpri-
 se, leur rendit tout leur courage. Charles
 ne balança pas à les attaquer: il avoit avec
 lui quinze mille hommes; Steinau & le Duc
 de Courlande environ douze mille, n'ayant
 pour toute artillerie qu'un canon de fer, sans
 affût. La bataille fut rude & sanglante: le
 Duc eut deux chevaux tués sous lui: il pé-
 nétra trois fois au milieu de la garde du
 Roi: mais enfin, ayant été renversé de son
 cheval d'un coup de crosse de mousquet, le
 désordre se mit dans son armée, qui ne dis-
 puta plus la victoire. Ses Cuirassiers le reti-
 rèrent avec peine, tout froissé & demi-mort,
 du milieu de la mêlée, & de dessous les
 chevaux, qui le fouloient aux pieds.

64 HISTOIRE DE CHARLES XII,

Le Roi de Suède, après sa victoire, court à Mittau, capitale de la Courlande. Toutes les Villes de ce Duché se rendent à lui à discrétion : c'étoit un voyage plutôt, qu'une conquête. Il passa, sans s'arrêter, en Lithuanie, soumettant tout sur son passage. Il sentit une satisfaction flatteuse, & il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le Roi de Pologne & le Czar avoient conspiré sa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le dessein de détrôner le Roi de Pologne, par les mains des Polonois mêmes. Là, étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise & observant sa sobriété extrême, dans un silence profond, paroissant comme enseveli dans ses grandes idées, un Colonel Allemand, qui assistoit à son dîner, dit assez haut pour être entendu, „ que les repas „ que le Czar & le Roi de Pologne avoient „ faits au même endroit étoient un peu différents de ceux de Sa Majesté. ” *Oui*, dit le Roi en se levant, *& j'en ai troublé plus aisément leur digestion.* En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditoit.

La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, est un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle; mais plus que la Suède. Ses peuples ne sont Chrétiens que depuis

environ sept cents cinquante ans. C'est une chose singulière que la Langue des Romains qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne se parle aujourd'hui communément qu'en Pologne : tout y parle Latin, jusqu'aux Domestiques. Ce grand Pays est très-fertile ; mais les Peuples n'en font que moins industrieux. Les Ouvriers & les Marchands qu'on voit en Pologne sont des Ecoffois, des François, des Juifs, qui achètent à vil prix les b'ës, les bestiaux, les denrées du pays, les trafiquent à Dantzick & en Allemagne, & vendent chèrement aux Nobles de quoi satisfaire l'espèce de luxe qu'ils connoissent & qu'ils aiment. Ainsi ce pays, arrosé des plus belles rivières, riche en pâturages & mines de sel, & couvert de moissons, reste pauvre, malgré son abondance, parce que le Peuple est esclave, & que la Noblesse est fière & oisive.

Son Gouvernement est la plus fidelle image de l'ancien Gouvernement Celte & Gothique, corrigé ou altéré par-tout ailleurs. C'est le seul Etat qui ait conservé le nom de République avec la dignité royale.

Chaque Gentilhomme a le droit de donner sa voix dans l'élection d'un Roi, & de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits est joint au plus grand des abus : le trône est presque toujours à l'enchère ; & comme un Polonois est rarement assez riche pour l'acheter, il a été vendu souvent

66 HISTOIRE DE CHARLES XII,

aux étrangers. La Noblesse & le Clergé défendent leur liberté contre leur Roi, & l'ôtent au reste de la Nation. Tout le peuple y est esclave, tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit par-tout, de façon ou d'autre, subjugué par le plus petit. Là le paysan ne sème point pour lui, mais pour des Seigneurs, à qui, lui, son champ & le travail de ses mains appartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le bétail de la terre : tout ce qui est Gentilhomme ne dépend que de soi. Il faut, pour le juger dans une affaire criminelle, une assemblée entière de la nation : il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné ; ainsi il n'est presque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres : ceux-là se mettent au service des plus puissans, en reçoivent un salaire, font les fonctions les plus basses. Ils aiment mieux servir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce ; & en pansant les chevaux de leurs maîtres, ils se donnent le titre d'Electeurs des Rois, & de destructeurs des tyrans.

Qui verroit un Roi de Pologne dans la pompe de la Majesté royale, le croiroit le Prince le plus absolu de l'Europe ; c'est cependant celui qui l'est le moins. Les Polonois font réellement avec lui ce contrat qu'on suppose chez d'autres nations, entre le Souverain & le sujet. Le Roi de Pologne à son sacre même, & en jurant les *Pacta conventa*, dispense ses sujets du serment d'obéis-

sance , en cas qu'il viole les lois de la République.

Il nomme à toutes les charges & confère tous les honneurs. Rien n'est héréditaire en Pologne que les terres & le rang de Noble. Le fils d'un Palatin & celui d'un Roi n'ont nul droit aux dignités de leurs pères ; mais il y a cette grande différence entre le Roi & la République , qu'il ne peut ôter aucune charge , après l'avoir donnée , & que la République a le droit de lui ôter la Couronne , s'il transgresse les lois de l'Etat.

La Noblesse , jalouse de sa liberté , vend souvent ses suffrages , & rarement ses affections. A peine ont-ils élu un Roi , qu'ils craignent son ambition & lui opposent leurs cabales. Les Grands qu'il a faits , & qu'il ne peut défaire , deviennent souvent ses ennemis , au-lieu de rester ses créatures. Ceux qui sont attachés à la Cour sont l'objet de la haine du reste de la Noblesse , ce qui forme toujours deux partis , division inévitable & même nécessaire dans les pays où l'on veut avoir des Rois & conserver sa liberté.

Ce qui concerne la nation est réglé dans les Etats-Généraux , qu'on appelle Diètes. Ces Etats sont composés du corps du Sénat , & de plusieurs Gentilshommes. Les Sénateurs sont les Palatins & les Evêques : le second Ordre est composé des Députés des Diètes particulières de chaque palatinat. A ces grandes assemblées préside l'Arche-

68 HISTOIRE DE CHARLES XII,

vêque de Gnesne , Primat de Pologne , Vicaire du Royaume dans les interrègnes , & la première personne de l'Etat après le Roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre Cardinal que lui , parce que la Pourpre Romaine ne donnant aucune préséance dans le Sénat , un Evêque qui seroit Cardinal seroit obligé ou de s'affleoir à son rang de Sénateur , ou de renoncer aux droits solides de la dignité qu'il a dans sa patrie , pour soutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces Diètes se doivent tenir , par les lois du Royaume , alternativement en Pologne & en Lithuanie. Les Députés y décident souvent leurs affaires le sabre à la main , comme les anciens Sarmates dont ils sont descendus , & quelquefois même au milieu de l'ivresse , vice que les Sarmates ignoroient. Chaque Gentilhomme député à ces Etats-Généraux jouit du droit qu'avoient à Rome les Tribuns du Peuple , de s'opposer aux Lois du Sénat. Un seul Gentilhomme qui dit , *je proteste* , arrête par ce mot seul les résolutions unanimes de tout le reste , & s'il part de l'endroit où se tient la Diète , il faut alors qu'elle se sépare.

On apporte aux désordres qui naissent de cette loi un remède plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les Diètes étant alors impossible , chaque parti forme des confédérations , dans lesquelles on décide à la pluralité des voix , sans avoir égard aux protestations

du plus petit nombre. Ces assemblées illégitimes, selon les lois, mais autorisées par l'usage, se font au nom du Roi, quoique souvent contre son consentement & contre ses intérêts : à peu près comme la Ligue se servoit en France du nom de Henri III pour l'accabler, & comme en Angleterre le Parlement qui fit mourir Charles I. sur un échafaud, commença par mettre le nom de ce Prince à la tête de toutes les résolutions qu'il prenoit pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis, alors c'est aux Diètes générales à confirmer ou à casser les actes de ces confédérations. Une Diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raison que dans les Etats monarchiques un Roi peut abolir les lois de son Prédecesseur & les siennes propres.

La Noblesse, qui fait les lois de la République, en fait aussi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occasions, & peut composer un corps de plus de cent mille hommes. Cette grande armée, est nommée *Pospolite*, se meut difficilement, se gouverne mal : la difficulté des vivres & des fourrages la met dans l'impuissance de subsister long-temps assemblée, la discipline, la subordination, l'expérience lui manquent ; mais l'amour de la liberté qui l'anime la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper, ou la tenir même pour un temps dans l'esclavage ;

mais elle secoue bien-tôt le joug : ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre , & qui se relèvent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison qu'ils n'ont point de places de guerre : ils veulent être les seuls remparts de leur République ; ils ne souffrent jamais que leur Roi bâtisse des forteresses , de peur qu'il ne s'en serve ; moins pour les défendre , que pour les opprimer. Leur pays est tout ouvert , à la réserve de deux ou trois places frontières. Que si dans leurs guerres , ou civiles , ou étrangères , ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siège , il faut faire à la hâte des fortifications de terre , réparer de vieilles murailles à demi-ruinées , élargir des fossés presque comblés ; & la Ville est prise avant que les retranchemens soient achevés.

La *Pospolite* n'est pas toujours à cheval pour garder le Pays ; elle n'y monte que par l'ordre des Diètes , ou même quelquefois sur le simple ordre du Roi , dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la République. Elle est composée de deux corps indépendans l'un de l'autre , sous deux grands Généraux différens. Le premier corps est celui de la Pologne , & doit être de trente-six mille hommes : le second , au nombre de douze mille , est celui de Lithuanie. Les deux Grands-Généraux sont indépendans l'un de

l'autre. Quoique nommés par le Roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la République, & ont une autorité suprême sur leurs troupes. Les Colonels sont les maîtres absolus de leurs Régimens; c'est à eux à les faire subsister comme ils peuvent, & à leur payer leur solde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils désolent le pays, & ruinent les laboureurs, pour satisfaire leur avidité & celle de leurs soldats. Les Seigneurs Polonois paroissent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les Villages : leurs tentes sont plus belles que leurs maisons. La cavalerie, qui fait les deux tiers de l'armée, est presque toute composée de Gentilshommes : elle est remarquable par la beauté des chevaux, & par la richesse des habillemens & des harnois.

Les Gendarmes sur-tout, que l'on distingue en Houffards & Pancernes, ne marchent qu'accompagnés de plusieurs valets qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques & clous d'argent, de selles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, & quelquefois d'argent massif, avec de grandes houffes traînantes, à la manière des Turcs, dont les Polonois imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie est parée & superbe, autant l'infanterie étoit alors délabrée, mal vêtue, mal armée, sans habits d'ordonnance, ni rien d'uniforme. C'est ainsi

72 HISTOIRE DE CHARLES XII ,
du moins qu'elle fut jusque vers 1710. Ces
fantassins , qui ressembtent à des Tartares
vagabonds , supportent avec une fermeté
étonnante la faim , le froid , la fatigue , &
tout le poids de la guerre.

On voit encore dans les soldats Polonois le
caractère des anciens Sarmates leurs ancê-
tres ; aussi peu de discipline , la même fu-
reur à attaquer , la même promptitude à
fuir & à revenir au combat , le même
acharnement dans le carnage , quand ils sont
vainqueurs.

Le Roi de Pologne s'étoit flatté d'abord
que , dans le besoin , ces deux armées com-
battroient en sa faveur : que la *Polite* Po-
lonoise s'armeroit à ses ordres ; & que tou-
tes ces forces jointes aux Saxons ses Sujets ,
& aux Moscovites ses Alliés , composeroient
une multitude devant qui le petit nombre
de Suédois n'oseroit paroître. Il se vit pres-
que tout à coup privé de ces secours , par
les soins mêmes qu'il avoit pris pour les
avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ses pays héréditaires
au pouvoir absolu , on crut trop peut-être
qu'il pourroit gouverner la Pologne com-
me la Saxe ; le commencement de son
règne fit des mécontents ; ses premières
démarches irritèrent le parti qui s'étoit
opposé à son élection , & aliénèrent pres-
que tout le reste. La Pologne murmura
de voir ses Villes remplies de garnisons
Saxones ,

Saxones, & ses frontières de troupes. Cette Nation, bien plus jalouse de maintenir sa liberté, qu'empresée à attaquer ses voisins, ne regarda point la guerre du Roi Auguste contre la Suède, & l'irruption en Livonie, comme une entreprise avantageuse à la République. On trompe difficilement une Nation libre sur ses vrais intérêts. Les Polonois sentoient que si cette guerre, entreprise sans leur consentement, étoit malheureuse, leur pays ouvert de tous côtés seroit en proie au Roi de Suède; que si elle étoit heureuse ils seroient subjugués par leur Roi même, qui, maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaveroit la Pologne entre ces deux Pays. Dans cette alternative, ou d'être esclaves du Roi qu'ils avoient élu, ou d'être ravagés par Charles XII, justement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre, qu'ils crurent déclarée à eux mêmes plus qu'à la Suède. Ils regardèrent les Saxons & les Moscovites comme les instrumens de leurs chaînes. Bientôt voyant que le Roi de Suède avoit renversé tout ce qui étoit sur son passage, & s'avançoit avec une armée victorieuse au cœur de la Lithuanie, ils éclatèrent contre leur Souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il étoit malheureux.

Deux partis divisoient alors la Lithuanie, celui des Princes Sapieha & celui d'Oginsky. Ces deux factions avoient commencé par des querelles particulières, dégénérées

74 HISTOIRE DE CHARLES XII ,

en guerre civile. Le Roi de Suède s'attacha les Princes Sapieha ; & Oginsky , mal secouru par les Saxons , vit son parti presque anéanti. L'armée Lithuanienne , que ces troubles & le défaut d'argent réduisoient à un petit nombre , étoit en partie dispersée par le vainqueur. Le peu qui tenoit pour le Roi de Pologne étoit séparé en petits corps de troupes fugitives , qui erroient dans la campagne , & subsistoient de rapines. Auguste ne voyoit en Lithuanie que de l'impuissance dans son parti , de la haine dans ses sujets , & une armée ennemie conduite par un jeune Roi outragé , victorieux & implacable.

Il y avoit à la vérité en Pologne une armée ; mais au lieu d'être de trente six mille hommes , nombre prescrit par les Lois , elle n'étoit pas de dix huit mille. Non-seulement elle étoit mal payée & mal armée , mais ses Généraux ne savoient encore quel parti prendre.

La ressource du Roi étoit d'ordonner à la Noblesse de le suivre ; mais il n'osoit s'exposer à un refus qui eût trop découvert & par conséquent augmenté sa foiblesse.

Dans cet état de trouble & d'incertitude , tous les palatinats du Royaume demandoient au Roi une Diète , de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles tous les Corps de l'Etat présentent des adresses au Roi pour le prier de convoquer un Parlement. Auguste avoit plus besoin d'une armée que

d'une Diète, où les actions des Rois sont pe-
fées. Il fallut bien cependant qu'il la convo-
quât, pour ne point aigrir la Nation sans re-
tour. Elle fut donc indiquée à Varsovie pour
le 2 de Decembre 1701. Il s'aperçut bientôt
que Charles XII avoit pour le moins autant
de pouvoir que lui dans cette assemblée.
Ceux qui tenoient pour les Sapieha, les Lu-
bomirsky & leurs amis, le Palatin Leczinky,
Trésorier de la Couronne, & sur-tout les
Partisans des Princes Sobiesky, étoient tous
secrètement attachés au Roi de Suède.

Le plus considérable de ces Partisans, & le
plus dangereux ennemi qu'eût le Roi de Po-
logne, étoit le Cardinal de Radziejowsky,
Archevêque de Gnesne, Primat du Royau-
me, & Président de la Diète. C'étoit un
homme plein d'artifice & d'obscurités dans
sa conduite, entièrement gouverné par une
femme ambitieuse, que les Suédois appe-
loient madame la Cardinale, laquelle ne ces-
soit de le pousser à l'intrigue & à la faction.
L'habileté du Primat consistoit, dit-on, à pro-
fiter des conjonctures, sans chercher à les
faire naître; il paroissoit souvent irrésolu; car
qui ne l'est pas dans une guerre civile? Le
Roi Jean Sobiesky, prédécesseur d'Auguste,
l'avoit d'abord fait Evêque de Warmie, &
Vice-Chancelier du Royaume. Radziejows-
ky n'étant encore qu'Evêque, obtint le car-
dinalat par la faveur du même Roi. Cette di-
gnité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de

76 HISTOIRE DE CHARLES XII,

Primat ; ainsi réunissant dans sa personne tout ce qui impose aux hommes , il étoit en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il essaya son crédit après la mort de Jean , pour mettre le Prince Jacques Sobiesky sur le Trône ; mais le torrent de la haine qu'on portoit au père , tout grand homme qu'il étoit , en écarta le fils. Le Cardinal-Primat se joignit alors à l'Abbé de Polignac , Ambassadeur de France , pour donner la Couronne au Prince de Conti , qui en effet fut élu. Mais l'argent & les troupes de Saxe triomphèrent de ses négociations. Il se laissa enfin entraîner au parti qui couronna l'Electeur de Saxe , & attendit avec patience l'occasion de mettre la division entre la Nation & ce nouveau Roi.

Les victoires de Charles XII , Protecteur du Prince Jacques Sobiesky , la guerre civile de Lithuanie , le soulèvement général de tous les esprits contre le Roi Auguste , firent croire au Cardinal-Primat que le temps étoit arrivé où il pourroit renvoyer Auguste en Saxe , & rouvrir au fils du Roi Jean le chemin du Trône. Ce Prince , autrefois l'objet innocent de la haine des Polonois , commençoit à devenir leurs délices depuis que le Roi Auguste étoit haï ; mais il n'osoit concevoir alors l'idée d'une si grande révolution , & cependant le Cardinal en jetoit insensiblement les fondemens.

D'abord il sembla vouloir réconcilier le

Roi avec la République. Il envoya des lettres circulaires, dictées en apparence par l'esprit de concorde & par la charité ; pièges usés & connus, mais où les hommes sont toujours pris. Il écrivit au Roi de Suède une lettre touchante, le conjurant, au nom de celui que tous les Chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à son Roi. Charles XII répondit aux intentions du Cardinal plus qu'à ses paroles. Cependant il restoit dans le grand-duché de Lithuanie avec son armée victorieuse, déclarant qu'il ne vouloit point troubler la Diète ; qu'il faisoit la guerre à Auguste & aux Saxons, non aux Polonois ; & que loin d'attaquer la République, il venoit la tirer d'oppression. Ces lettres & ces réponses étoient pour le Public. Des émissaires qui alloient & venoient continuellement de la part du Cardinal au Comte Piper, & des assemblées secrètes chez ce Prélat, étoient les ressorts qui faisoient mouvoir la Diète : elle proposa d'envoyer un Ambassadeur à Charles XII, & demanda unanimement au Roi qu'il n'appelât plus les Moscovites sur les frontières, & qu'il renvoyât ses troupes Saxones.

La mauvaise fortune d'Auguste avoit déjà fait ce que la Diète exigeoit de lui. La ligue, conclue secrètement à Birzen avec le Moscovite, étoit devenue aussi inutile qu'elle avoit paru d'abord formidable. Il étoit bien éloigné de pouvoir envoyer au Czar les cin-

78 HISTOIRE DE CHARLES XII,

quante mille Allemands qu'il avoit promis de faire lever dans l'Empire. Le Czar même, dangereux voisin de la Pologne, ne se pressoit pas de secourir alors de toutes ses forces un Royaume divisé, dont il espéroit recueillir quelques dépouilles. Il se contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moscovites, qui y firent plus de mal que les Suédois; fuyant par-tout devant le vainqueur, & ravageant les terres des Polonois, jusqu'à ce que poursuivis par les Généraux Suédois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'Armée Saxonne battue à Riga, le Roi Auguste les envoya hiverner & se recruter en Saxe, afin que ce sacrifice, tout forcé qu'il étoit, pût ramener à lui la Nation Polonoise irritée.

Alors la guerre se changea en intrigues. La Diète étoit partagée en presque autant de factions qu'il y avoit de Palatins. Un jour les intérêts du Roi Auguste y dominoient, le lendemain ils y étoient proscrits. Tout le monde crioit pour la liberté & la justice; mais on ne savoit point ce que c'étoit que d'être libre & juste. Le temps se perdoit à cabaler en secret & à haranguer en public. La Diète ne savoit ni ce qu'elle vouloit, ni ce qu'elle devoit faire. Les grandes Compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civils, parce que les hommes hardis y sont factieux, & que les

gens de bien y font timides pour l'ordinaire. La Diète se sépara en tumulte le 17 Fevrier de l'année 1702 , après trois mois de cabales & d'irrésolutions. Les Sénateurs , qui font les Palatins & les Evêques , restèrent dans Varsovie. Le Sénat de Pologne a le droit de faire provisionnellement des lois , que rarement les Diètes infirment ; ce corps moins nombreux , accoutumé aux affaires , fut bien moins tumultueux , & décida plus vite.

Ils arrêtèrent qu'on enverroit au Roi de Suède l'ambassade proposée dans la Diète , que la *Pospolite* monteroit à cheval , & se tiendrait prête à tout événement : ils firent plusieurs réglemens pour appaiser les troubles de Lithuanie , & plus encore pour diminuer l'autorité de leur Roi , quoique moins à craindre que celle de Charles.

Auguste aima mieux alors recevoir des Lois dures de son vainqueur que de ses sujets. Il se détermina à demander la paix au Roi de Suède , & voulut entamer avec lui un traité secret. Il falloit cacher cette démarche au Sénat , qu'il regardoit comme un ennemi encore plus intraitable. L'affaire étoit délicate ; il s'en reposa sur la comtesse de Königsmark , Suédoise d'une grande naissance , à laquelle il étoit alors attaché. Cette femme célèbre dans le monde par son esprit & par sa beauté , étoit plus capable qu'aucun Ministre de faire réussir une négociation. De plus,

80 HISTOIRE DE CHARLES XII,

comme elle avoit du bien dans les états de Charles XII, & qu'elle avoit été long-temps à sa Cour, elle avoit un prétexte plausible d'aller trouver ce Prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, & s'adressa d'abord au Comte Piper, qui lui promit trop légèrement une audience de son Maître. La comtesse, parmi les perfections qui la rendoient une des plus aimables personnes de l'Europe, avoit le talent singulier de parler les langues de plusieurs pays qu'elle n'avoit jamais vus, avec autant de délicatesse que si elle y étoit née; elle s'amusoit même quelquefois à faire des vers François, qu'on eût pris pour être d'une personne née à Versailles. Elle en composa pour Charles XII, que l'histoire ne doit point omettre. Elle introduisoit les Dieux de la Fable, qui tous louoient les différentes vertus de Charles. La pièce finissoit ainsi.

Enfin chacun des Dieux discourant à sa gloire,
Le plaçoit par avance au Temple de Mémoire;
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'esprit & d'agrément étoient perdus auprès d'un homme tel que le Roi de Suède. Il refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin, dans les fréquentes promenades qu'il faisoit à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit :

elle descendit de carrosse dès qu'elle l'aperçut. Le Roi la salua, sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, & s'en retourna dans l'instant: de sorte que la Comtesse de Königsmarck ne remporta de son voyage que la satisfaction de pouvoir croire que le Roi de Suède ne redoutoit qu'elle.

Il fallut encore que le Roi de Pologne se jetât dans les bras du Sénat. Il lui fit faire deux propositions par le Palatin de Mariembourg; l'une, qu'on lui laissât la disposition de l'armée de la République, à laquelle il payeroit de ses propres deniers deux quartiers d'avance; l'autre, qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le Cardinal-Primat fit une réponse aussi dure qu'étoit le refus du Roi de Suède. Il dit au Palatin de Mariembourg, au nom de l'assemblée: „ qu'on avoit résolu d'envoyer à Charles, les XII une ambassade, & qu'il ne lui convenoit pas de faire venir les Saxons. ”

Le Roi, dans cette extrémité, voulut au moins conserver les apparences de l'autorité royale. Un de ses Chambellans alla de sa part trouver Charles, pour savoir de lui, où & comment Sa Majesté Suédoise voudroit recevoir l'Ambassade du Roi son maître & de la République. On avoit oublié malheureusement de demander un passe-port aux Suédois pour ce Chambellan. Le Roi de Suède le fit mettre en prison, au lieu de lui donner audience, en disant qu'il comptoit

82 HISTOIRE DE CHARLES XII,

recevoir une ambassade de la République, & rien du Roi Auguste.

Alors Charles ayant laissé derrière lui des garnisons dans quelques Villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, Ville connue en Europe par les Diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtie & plus mal fortifiée.

A quelques milles par de-là Grodno ; il rencontra l'ambassade de la République ; elle étoit composée de cinq Sénateurs : ils voulurent d'abord faire régler un cérémonial que le Roi ne connoissoit guère ; ils demandèrent qu'on traitât la république de *Sérénissime*, qu'on envoyât au-devant d'eux les carrosses du Roi & des Sénateurs. On leur répondit que la République seroit appelée *Illustre*, & non *Sérénissime* ; que le Roi ne se servoit jamais de carrosse ; qu'il avoit auprès de lui beaucoup d'Officiers & point de Sénateurs ; qu'on leur enverroit un Lieutenant-Général, & qu'ils arriveroient sur leurs propres chevaux.

Charles XII les reçut dans sa tente, avec quelque appareil d'une pompe militaire ; leurs discours furent pleins de ménagemens & d'obscurités. On remarquoit qu'ils craignoient Charles XII, qu'ils n'aimoient pas Auguste ; mais qu'ils étoient honteux d'ôter, par l'ordre d'un Etranger, la Couronne au Roi qu'ils avoient élu. Rien ne se conclut, & Charles XII leur fit comprendre enfin qu'il concluroit dans Varsovie.

Sa marche fut précédée par un manifeste, dont le Cardinal & son parti inondèrent la Pologne en huit jours. Charles par cet écrit invitoit tous les Polonois à joindre leur vengeance à la sienne, & prétendoit leur faire voir que leurs intérêts & les siens étoient les mêmes. Ils étoient cependant bien différens; mais le manifeste, soutenu par un grand parti, par le trouble du Sénat, & par l'approche du Conquérant, fit de très fortes impressions. Il fallut reconnoître Charles pour protecteur, puisqu'il vouloit l'être, & qu'on étoit encore trop heureux qu'il se contentât de ce titre.

Les Sénateurs, contraires à Auguste, publièrent hautement l'écrit sous ses yeux mêmes. Le peu qui lui étoient attachés demeurèrent dans le silence. Enfin, quand on apprit que Charles avançoit à grandes journées, tous se préparèrent en confusion à partir: le Cardinal quitta Varsovie des premiers: la plupart précipitèrent leur fuite, les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire, les autres pour aller soulever leurs amis. Il ne demeura auprès du Roi que l'Ambassadeur de l'Empereur, celui du Czar, le Nonce du Pape, & quelques Evêques & Palatins liés à sa fortune. Il falloit fuir, & on n'avoit encore rien décidé en sa faveur. Il se hâta, avant de partir, de tenir un Conseil avec ce petit nombre de Séna-

84 HISTOIRE DE CHARLES XII,

teurs , qui repésentoient encore le Sénat. Quelque zélés qu'ils fussent pour son service , ils étoient Polonois : ils avoient tous conçu une si grande aversion pour les troupes Saxones , qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de six mille pour sa défense ; encore votèrent-ils que ces six mille hommes seroient commandés par le Grand-Général de la Pologne , & renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la République , ils lui en laissèrent la disposition.

Après ce résultat le Roi quitta Varsovie , trop foible contre ses ennemis , & peu satisfait de son parti même. Il fit aussitôt publier ses Universaux , pour assembler la *Pospolite* & les Armées , qui n'étoient guère que de vains noms : il n'y avoit rien à espérer en Lithuanie , où étoient les Suédois. L'armée de Pologne , réduite à peu de troupes , manquoit d'armes , de provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la Noblesse , intimidée , irrésolue , ou mal disposée , demeura dans ses terres. En vain le Roi , autorisé par les lois de l'Etat , ordonne , sur peine de la vie , à tous les Gentilshommes de monter à cheval & de le suivre ; il commençoit à devenir problématique si on devoit lui obéir. Sa grande ressource étoit dans les troupes de son électorat , où la forme du Gouvernement , entièrement absolue , ne lui

laissoit pas craindre une désobéissance. Il avoit déjà mandé secrètement douze mille Saxons, qui s'avançoient avec précipitation. Il en faisoit encore revenir huit mille qu'il avoit promis à l'Empereur dans la guerre de l'Empire avec la France, & qu'il fut obligé de rappeler par la nécessité où il étoit réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'étoit révolter contre lui tous les esprits, & violer la loi faite par son parti même, qui ne lui en permettoit que six mille; mais il savoit bien que s'il étoit vainqueur on n'oseroit pas se plaindre, & que s'il étoit vaincu on ne lui pardonneroit pas même d'avoir amené les six mille hommes. Pendant que ses soldats arrivoient par troupes, & qu'il alloit de palatinat en palatinat rassembler la Noblesse qui lui étoit attachée, le Roi de Suède arriva enfin devant Varsovie le 5 Mai 1702. A la première sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garnison Polonoise, congédia la garde bourgeoise, établit des corps-de-gardes par-tout, & ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes; mais content de les défarmer, & ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le Roi Auguste assembloit alors ses forces à Cracovie: il fut bien surpris d'y voir arriver le Cardinal-Primat. Cet homme prétendoit peut-être garder jusqu'au bout la dé-

cence de son caractère ; & chasser son Roi avec les dehors respectueux d'un bon sujet ; il lui fit entendre que le Roi de Suède paroïssoit disposé à un accommodement raisonnable, & demanda humblement la permission d'aller le trouver. Le Roi Auguste accorda ce qu'il ne pouvoit refuser ; c'est-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le Cardinal-Primat courut incontinent voir le Roi de Suède, auquel il n'avoit point encore osé se présenter. Il vit ce Prince à Praag, près de Varsovie, mais sans les cérémonies dont on avoit usé avec les Ambassadeurs de la République. Il trouva ce Conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gants de buffle, qui lui venoient jusqu'au coude, dans une chambre sans tapisserie, où étoient le Duc de Holstein son beau-frère, le Comte Piper son Premier Ministre, & plusieurs Officiers-Généraux. Le Roi avança quelques pas au-devant du Cardinal : ils eurent ensemble debout une conférence d'un quart-d'heure que Charles finit en disant tout haut : *je ne donnerai point la paix aux Polonois qu'ils n'aient élu un autre Roi.* Le Cardinal, qui s'attendoit à cette déclaration, la fit savoir aussitôt à tous les palatinats, les assurant de l'extrême déplaisir qu'il disoit en avoir, & en même tems de la nécessité où l'on étoit de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle le Roi de Pologne vit bien qu'il falloit perdre ou conserver son Trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes Saxones étoient arrivées des frontières de Saxe; la Noblesse du palatinat de Cracovie, où il étoit encore, venoit en foule lui offrir ses services. Il encourageoit lui-même chacun de ces Gentilshommes à se souvenir de leurs sermens : ils lui promirent de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Fortifié de leur secours & des troupes qui portoient le nom de *l'Armée de la Couronne*, il alla pour la première fois chercher en personne le Roi de Suède. Il le trouva bientôt qui s'avançoit lui-même vers Cracovie.

Les deux Rois parurent en présence le 13 Juillet de cette année 1702, dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie & Cracovie. Auguste avoit près de vingt-quatre mille hommes. Charles XII n'en avoit que douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée, qui fut tirée par le Saxons, le Duc de Holstein, qui commandoit la cavalerie Suédoise, jeune Prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le Roi demanda s'il étoit mort, on lui dit que oui; il ne répondit rien : quelques larmes tombèrent de ses yeux : il se cacha un

88 HISTOIRE DE CHARLES XII,

moment le visage avec les mains : puis tout à coup poussant son cheval à toute bride , il s'élança au milieu des ennemis à la tête de ses Gardes.

Le Roi de Pologne fit tout ce qu'on devoit attendre d'un Prince qui combattoit pour sa Couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge ; mais il ne combattoit qu'avec ses Saxons ; les Polonois , qui formoient son aile droite , s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille ; les uns par terreur , les autres par mauvaise volonté. L'ascendant de Charles XII l'emporta. Il gagna une victoire complète. Le camp ennemi , les drapeaux , l'artillerie , la caisse militaire d'Auguste lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille , & marcha droit à Cracovie , poursuivant le Roi de Pologne qui fuyoit devant lui.

Les Bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre : la garnison n'osa tirer un seul coup ; on la chassa à coups de fouet & de canne jusque dans le château , où le Roi entra avec elle. Un seul Officier d'artillerie osant se préparer à mettre le feu à un canon , Charles court à lui & lui arrache la mèche ; le Commandant se jette aux genoux du Roi. Trois régimens Suédois furent logés à discrétion chez les ci-

toyens , & la Ville taxée à une contribution de cent mille rîsdals. Le Comte de Steinbock fait Gouverneur de la Ville , ayant ouï dire qu'on avoit caché des trésors dans les tombeaux des Rois de Pologne , qui sont à Cracovie dans l'Eglise S. Nicolas, les fit ouvrir, on n'y trouva que des ornemens d'or & d'argent qui appartennoient aux Eglises ; on en prit une partie, Charles XII envoya même un calice d'or à une Eglise de Suède, ce qui auroit soulevé contre lui les Polonois Catholiques, si quelque chose avoit pu prévaloir contre la terreur de ses armes.

Il sortoit de Cracovie, bien résolu de poursuivre le Roi Auguste sans relâche. A quelques milles de la Ville son cheval s'abattit , & lui fracassa la cuisse. Il fallut le reporter à Cracovie , où il demeura au lit six semaines entre les mains des Chirurgiens. Cet accident donna à Auguste le loisir de respirer. Il fit aussitôt répandre dans la Pologne & dans l'Empire , que Charles XII étoit mort de sa chute. Cette fausse nouvelle , crue quelque temps, jeta tous les esprits dans l'étonnement & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il assemble à Mariembourg , puis à Lublin , tous les Ordres du Royaume, déjà convoqués à Sendomir. La foule y fut grande : peu de palatinats refusèrent d'y envoyer. Il regagna presque tous les esprits , par des largeesses , par des promesses , & par cette affabilité nécessaire aux Rois absolus pour se faire aimer,

90 HISTOIRE DE CHARLES XII,

& aux Rois électifs pour se maintenir. La Diète fut bientôt détrompée de la fausse nouvelle de la mort du Roi de Suède ; mais le mouvement étoit déjà donné à ce grand Corps : il se laissa emporter à l'impulsion qu'il avoit reçue : tous ses Membres jurèrent de demeurer fidèles à leur Souverain , tant les Compagnies sont sujettes aux variations. Le Cardinal-Primat lui-même , affectant encore d'être attaché au Roi Auguste , vint à la Diète de Lublin : il y baisa la main du Roi , & ne refusa point de prêter le serment comme les autres. Le serment consistoit à jurer que l'on n'avoit rien entrepris & qu'on n'entreprendroit rien contre Auguste. Le Roi dispensa le Cardinal de la première partie du serment , & le Prélat jura le reste en rougissant. Le résultat de cette Diète fut que la République de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ses dépens pour le service de son Souverain ; qu'on donneroit six semaines aux Suédois pour déclarer s'ils vouloient la paix ou la guerre , & pareil terme aux Princes de Sapieha , les premiers auteurs des troubles de Lithuanie , pour venir demander pardon au Roi de Pologne.

Mais durant ces délibérations , Charles XII , guéri de sa blessure , renversoit tout devant lui. Toujours ferme dans le dessein de forcer les Polonois à détrôner eux-mêmes leur Roi , il fit convoquer , par les intrigues du Cardinal-Primat , une nouvelle assemblée

à Varsovie, pour l'opposer à celle de Lublin. Ses Généraux lui représentoient que cette affaire pourroit encore avoir des longueurs & s'évanouir dans les délais; que pendant ce temps les Moscovites s'aguerrissoient tous les jours contre les troupes qu'il avoit laissées en Livonie & en Ingrie; que les combats qui se donnoient souvent dans ces provinces entre les Suédois & les Russes n'étoient pas toujours à l'avantage des premiers; & qu'enfin sa présence y seroit peut-être bientôt nécessaire. Charles, aussi inébranlable dans ses projets, que vif dans ses actions, leur répondit. „ Quand je devrois rester ici cinquante ans, je n'en sortirai point que je n'aie détrôné le Roi de Pologne. ”

Il laissa l'assemblée de Varsovie combattre par des discours & par des écrits celle de Lublin, & chercher de quoi justifier ses procédés dans les Lois du Royaume: Lois toujours équivoques, que chaque parti interprète à son gré, & que le succès seul rend incontestables. Pour lui, ayant augmenté ses troupes victorieuses, de six mille hommes de cavalerie, & de huit mille d'infanterie, qu'il reçut de Suède, il marcha contre les restes de l'armée Saxone, qu'il avoit battue à Clissau, & qui avoit eu le temps de se rallier & de se grossir pendant que la chute de cheval l'avoit retenu au lit. Cette armée évitoit ses approches, & se retiroit vers la Prusse, au nord-ouest de Varsovie. La rivière

92 HISTOIRE DE CHARLES XII,

de Bug étoit entre lui & les ennemis. Charles passa à la nage à la tête de sa cavalerie : l'infanterie alla chercher un gué au-dessus. On arriva aux Saxons le premier Mai 1709, dans un lieu nommé Pultesk. Le Général Steinau les commandoit au nombre d'environ dix mille. Le Roi de Suède, dans sa marche précipitée, n'en avoit pas amené davantage, fût qu'un moindre nombre lui suffisoit. La terreur de ses armes étoit si grande que la moitié de l'armée Saxone s'enfuit à son approche, sans attendre le combat. Le Général Steinau fit ferme un moment avec deux régimens : le moment d'après il fut lui même entraîné dans la fuite générale de son armée, qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille prisonniers, & ne tuèrent pas six cents hommes, ayant plus de peine à les poursuivre qu'à les défaire.

Auguste, à qui il ne restoit plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn, vieille Ville de la Prusse royale sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonois. Charles se disposa aussitôt à l'assiéger. Le Roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en sureté, se retira & courut dans tous les endroits de la Pologne où il pouvoit rassembler encore quelques soldats, & où les courses des Suédois n'avoient point pénétré. Cependant Charles, dans tant de marches si vives, traversant la rivière à la nage, & courant

avec son infanterie , montée en croupe derrière ses cavaliers , n'avoit pu amener de canon devant Thorn. Il lui fallut attendre qu'il lui en vînt de Suède par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la Ville : il s'avançoit souvent trop près des remparts pour la reconnoître. L'habit simple qu'il portoit toujours lui étoit , dans ces dangereuses promenades , d'une utilité à laquelle il n'avoit jamais pensé : il l'empêchoit d'être remarqué & d'être choisi par les ennemis , qui eussent tiré à sa personne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ses Généraux nommé Lieven , qui étoit vêtu d'un habit (*) bleu , galonné d'or ; il craignit que ce Général ne fût trop aperçu , il lui ordonna de se mettre derrière lui , par un mouvement de cette magnanimité qui lui étoit si naturelle , que même il ne faisoit pas réflexion qu'il exposoit sa vie à un danger manifeste pour sauver celle de son sujet. Lieven connoissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable , qui exposoit aussi ceux qui étoient auprès de lui & craignant également pour le Roi , en quelque place qu'il fût , hésitoit s'il devoit obéir : dans le moment que duroit cette contestation , le Roi

(*) On avoit dans les premières éditions donné un habit d'écarlate à cet Officier ; mais le Chapelain Norberg a si bien démontré que l'habit étoit bleu , qu'on a corrigé cette faute.

le prend par le bras, se met devant lui & le couvre; au même instant une volée de canon, qui venoit en flanc, renverse le Général mort sur la place même que le Roi quittoit à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, & parce qu'il l'avoit voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue, & lui fit croire que sa destinée, qui le conservoit si singulièrement, le réservoir à l'exécution des plus grandes choses.

Tout lui réussissoit, & ses négociations & ses armes étoient également heureuses. Il étoit comme présent dans toute la Pologne; car son Grand-Maréchal Renschild étoit au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suédois, sous divers Généraux, répandus au nord & à l'orient sur les frontières de la Moscovie, arrêtoient les efforts de tout l'Empire des Russes; & Charles étoit à l'occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de ses troupes.

Le Roi de Danemarck, lié par le traité de Travendal, que son impuissance empêchoit de rompre, demouroit dans le silence. Ce Monarque, plein de prudence, n'osoit faire éclater son dépit de voir le Roi de Suède si près de ses Etats. Plus loin, en tirant vers le sud-ouest, entre les fleuves de l'Elbe & du Weser, le duché de Brême, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suède, rempli de

fortes garnisons , ouvroit encore à ce Conquérant les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainsi depuis l'océan Germanique jusqu'assez près de l'embouchure du Boristhène , ce qui fait la largeur de l'Europe , & jusqu'aux portes de Moscow , tout étoit dans la consternation & dans l'attente d'une révolution entière. Ses vaisseaux , maîtres de la mer Baltique , étoient employés à transporter dans son pays les prisonniers faits en Pologne. La Suède tranquille , au milieu de ces grands mouvemens , goûtoit une paix profonde , & jouissoit de la gloire de son Roi , sans en porter le poids , puisque ses troupes victorieuses étoient payées & entretenues aux dépens des vaincus.

Dans ce silence général du nord durant les armes de Charles XII , la ville de Dantzick osa lui déplaire. Quatorze frégates & quarante vaisseaux de transport amenoient au Roi un renfort de six mille hommes , avec du canon & des munitions , pour achever le siège de Thorn. Il falloit que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzick , Ville riche & libre , qui jouit avec Thorn & Elbing des mêmes privilèges en Pologne , que les Villes Impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour-à-tour par les Danois , la Suède & quelques Princes Allemands , & elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces Puissances les unes des autres. Le Com-

96 HISTOIRE DE CHARLES XII,

te de Steinbock , un des Généraux Suédois , affembla les Magistrats de la part du Roi , demanda le passage pour les troupes & quelques munitions. Le Magistrat , par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux , n'osa ni le refuser , ni lui accorder nettement ses demandes. Le Général Steinbock se fit donner de force plus qu'il n'avoit demandé : on exigea même de la Ville une contribution de cent mille écus , par laquelle elle paya son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort , le canon & les munitions étant arrivés devant Thorn , on commença le siège le 22 Septembre.

Robel, Gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce temps il fut forcé de se rendre à discrétion. La garnison fut faite prisonnière de guerre & envoyée en Suède. Robel fut présenté désarmé au Roi. Ce Prince , qui ne perdoit jamais l'occasion d'honorer le mérite dans ses ennemis , lui donna une épée de sa main , lui fit un présent considérable en argent , & le renvoya sur sa parole. L'honneur qu'avoit la ville de Thorn d'avoir produit autrefois Copernic , le fondateur du vrai système du monde , ne lui servit de rien auprès d'un vainqueur trop peu instruit de ces matières , & qui ne savoit encore récompenser que la valeur. La Ville
le

le , petite & pauvre , fut condamnée à payer 40000 écus ; contribution excessive pour elle.

Elbing , bâtie sur un bras de la Vistule , fondée par les Chevaliers Teutons , & annexée aussi à la Pologne , ne profita pas de la faute des Dantzickois ; elle balança trop à donner passage aux troupes Suédoises. Elle en fut plus sévèrement punie que Dantzick. Charles y entra le 13 de Décembre , à la tête de quatre mille hommes , la baïonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantés , se jetèrent à genoux dans les rues , & lui demandèrent miséricorde. Il les fit tous désarmer , & logea ses soldats chez les bourgeois : ensuite ayant mandé le Magistrat , il exigea , le jour même , une contribution de deux cents soixante mille écus. Il y avoit dans la Ville deux cents pièces de canon & quatre cents milliers de poudre , qu'il saisit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages.

Tous ces succès étoient les avant-coureurs du détronement du Roi-Auguste.

A peine le Cardinal avoit juré à son Roi de ne rien entreprendre contre lui , qu'il s'étoit rendu à l'assemblée de Varsovie , toujours sous le prétexte de la paix. Il arriva , ne parlant que de concorde & d'obéissance , mais accompagné de soldats levés dans ses terres. Enfin il leva le masque le 14 Février 1704 ; il déclara , au nom de l'Assemblée , *Auguste , Electeur de Saxe , inhabile à porter*

98 HISTOIRE DE CHARLES XII ,

la couronne de Pologne. On y prononça d'une commune voix que le trône étoit vacant. La volonté du Roi de Suède , & par conséquent celle de cette Diète , étoit de donner au Prince Jacques Sobiesky le trône du Roi Jean son père. Jacques Sobiesky étoit alors à Breslaw en Silésie , attendant avec impatience la couronne qu'avoit portée son père. Il en recevoit les complimens , & quelques flatteurs lui avoient même déjà donné le titre de Majesté en lui parlant. Il étoit un jour à la chasse , à quelques lieues de Breslaw , avec le Prince Constantin , l'un de ses frères ; trente Cavaliers Saxons , envoyés secrètement par le Roi Auguste , sortent tout à coup d'un bois voisin , entourent les deux Princes , & les enlèvent sans résistance. On avoit préparé des chevaux de relais , sur lesquels ils furent sur le champ conduits à Leipfick , où on les enferma étroitement. Ce coup déranger les mesures de Charles , du Cardinal & de l'Assemblée de Varsovie.

La fortune , qui se joue des Têtes couronnées , mit presque dans le même temps le Roi Auguste sur le point d'être pris lui-même. Il étoit à table , à trois lieues de Cracovie , se reposant sur une garde avancée , & postée à quelque distance , lorsque le Général Renschild parut subitement , après avoir enlevé cette garde. Le Roi de Pologne n'eut que le temps de monter à cheval , lui onzième. Le Général Renschild le poursuivit pendant

quatre jours, près de le saisir à tout moment. Le Roi fut jusqu'à Sendomir : le Général Suédois l'y suivit encore, & ce ne fut que par un bonheur singulier que ce Prince échappa.

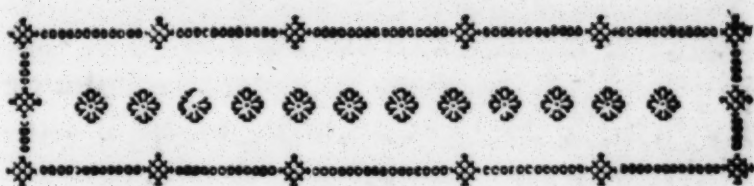
Pendant tout ce temps le parti du Roi Auguste traitoit celui du Cardinal, & en étoit traité réciproquement, de traître à la patrie. L'armée de la Couronne étoit partagée entre les deux factions. Auguste, forcé enfin d'accepter le secours des Moscovites, se repentit de n'y pas avoir eu recours aussitôt. Il couroit, tantôt en Saxe, où ses ressources étoient épuisées, tantôt il retournoit en Pologne, où l'on n'osoit le servir. D'un autre côté le Roi de Suède, victorieux & tranquille, régnoit en Pologne plus absolument que n'avoit jamais fait Auguste.

Le Comte Piper, qui avoit dans l'esprit autant de politique que son Maître avoit de grandeur dans le sien, proposa alors à Charles XII de prendre pour lui-même la Couronne de Pologne. Il lui représentoit combien l'exécution en étoit facile avec une armée victorieuse, & un parti puissant dans le cœur d'un Royaume qui lui étoit déjà soumis. Il le tentoit par le titre de *Défenseur de la Religion évangélique*, nom qui flattoit l'ambition de Charles. Il étoit aisé, disoit-il, de faire en Pologne ce que Gustave-Vasa avoit fait en Suède, d'y établir le Luthéranisme, & de rompre les chaînes du peuple, esclave de la Noblesse & du Clergé. Char-

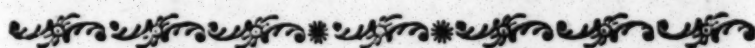
les fut tenté un moment , mais la gloire étoit son idole. Il lui sacrifia son intérêt, & le plaisir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au Pape. Il dit au Comte Piper qu'il étoit plus flatté de donner que de gagner des Royaumes; il ajouta en souriant: *vous étiez fait pour être le Ministre d'un Prince Italien.*

Charles étoit encore auprès de Thorn , dans cette partie de la Prusse royale qui appartient à la Pologne : il portoit de-là sa vue sur ce qui se passoit à Varsovie ; & tenoit en respect les Puissances voisines. Le Prince Alexandre , frère des deux Sobiesky enlevés en Silésie , vint lui demander vengeance. Charles la lui promit d'autant plus qu'il la croyoit aisée , & qu'il se vengeoit lui-même. Mais impatient de donner un Roi à la Pologne , il proposa au Prince Alexandre de monter sur le trône , dont la fortune s'opiniâtroit à écarter son frère. Il ne s'attendoit pas à un refus. Le Prince Alexandre lui déclara que rien ne pourroit jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le Roi de Suède , le Comte Piper , tous ses amis , & sur-tout le jeune Palatin de Posnanie , Stanislas Leczinski , le pressèrent d'accepter la Couronne. Il fut inébranlable: les Princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inoui , & ne savoient qui ils devoient admirer davantage, ou un Roi de Suède , qui , à l'âge de 23 ans , donnoit la Couronne de Pologne; ou le Prince Alexandre qui la refusoit.

Fin du second Livre.



HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE.



LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

Stanislas Leczinski élu Roi de Pologne. Mort du Cardinal-Frimat. Belle retraite du Général Schulembourg. Exploit du Czar. Fondation de Pétersbourg. Bataille de Frawenstad. Charles entre en Saxe. Paix d'Altranstad. Auguste abdique la couronne, & la cède à Stanislas. Le Général Patkul, Plénipotentiaire du Czar, est roué & écartelé. Charles reçoit en Saxe des Ambassadeurs de tous les Princes. Il va seul à Dresde voir Auguste avant de partir.

LE jeune Stanislas Leczinski étoit alors député de l'Assemblée de Varsovie, pour aller rendre compte au Roi de Suède de plusieurs différens survenus dans le temps de

l'enlèvement du Prince Jacques. Stanislas avoit une physionomie heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de probité & de franchise, qui, de tous les avantages extérieurs, est sans doute le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du Roi Auguste, de l'assemblée, du Cardinal-Primat, & des intérêts différens qui divisoient la Pologne, frappa Charles. Le Roi Stanislas m'a fait l'honneur de me raconter qu'il dit en latin au Roi de Suède : *comment pourrons-nous faire une élection, si les deux Princes Jacques & Constantin Sobiesky sont captifs ?* & que Charles lui répondit : *comment délivrera-t-on la République, si on ne fait pas une élection ?* Cette conversation fut l'unique brigue qui mit Stanislas sur le trône. Charles prolongea exprès la conférence, pour mieux sonder le génie du jeune Député. Après l'audience, il dit tout haut qu'il *n'avoit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis*. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du Palatin Leczinski. Il fut qu'il étoit plein de bravoure, endurci à la fatigue : qu'il couchoit toujours sur une espèce de paille, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne : qu'il étoit d'une tempérance peu commune dans ce climat ; libéral avec économie, adoré de ses vassaux, & le seul Seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un temps où l'on ne connoissoit

de liaisons que celles de l'intérêt & de la faction. Ce caractère, qui avoit, en beaucoup de choses, du rapport avec le sien, le détermina entièrement. Il dit tout haut, après la conférence: *voilà un homme qui sera toujours mon ami*; & on s'aperçut bientôt que ces mots signifioient: *voilà un homme qui sera Roi*.

Charles, qui s'étoit déterminé en un moment, n'eût jamais pu trouver en Pologne un homme plus capable de concilier tous les Partis que celui qu'il choisissoit; le fond de son caractère étoit l'humanité & la bienfaisance. Quand Stanislas fut depuis retiré dans le duché de Deux-Ponts, des partisans qui voulurent l'enlever, furent pris en sa présence: *que vous ai-je fait*, leur dit-il, *pour vouloir me livrer à mes ennemis? De quel pays êtes-vous?* Trois de ces aventuriers répondirent qu'ils étoient François: *eh bien*, dit-il! *ressemblez à vos compatriotes, que j'estime, & soyez incapables d'une mauvaise action*. En disant ces mots, il leur donna tout ce qu'il avoit sur lui, son argent, sa montre, sa boîte d'or, & ils partirent en pleurant & en l'admirant: voilà ce que je fais de deux témoins oculaires.

Je puis dire avec la même certitude, qu'un jour, comme il régloit l'état de sa maison, il mit sur la liste un Officier François qui lui étoit attaché. En quelle qualité Votre Majesté veut-elle qu'il soit sur la liste, lui dit le

Trésorier ? *En qualité de mon ami*, répondit le Prince. J'ai vu un long ouvrage qu'il avoit composé, pour réformer, s'il se pouvoit, les lois & les mœurs de son pays; il sacrifie dans cet écrit les prérogatives de la Royauté qu'on lui avoit donnée, au bien public & aux besoins du peuple : sacrifice qui vaut des batailles gagnées.

Quand le Primat de Pologne fut que Charles XII avoit nommé le Palatin Leczinsky précisément comme Alexandre avoit nommé Abdolomine, il accourut auprès du Roi de Suède pour tâcher de faire changer cette résolution; il vouloit faire tomber la couronne à un Lubomirsky. *Mais qu'avez-vous à alléguer contre Stanislas Leczinsky*, dit le Conquérant ? *Sire*, dit le Primat, *il est trop jeune*. Le Roi répliqua sèchement, *il est à peu près de mon âge*, tourna le dos au Prélat, & aussitôt envoya le Comte de Hoorn signifier à l'Assemblée de Varsovie qu'il falloit élire un Roi dans cinq jours, & qu'il falloit élire Stanislas Leczinsky. Le Comte de Hoorn arriva le sept de Juillet; il fixa le jour de l'élection au douze, comme il auroit ordonné le décampement d'un bataillon. Le Cardinal Primat, frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'Assemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection où il n'avoit point de part. Mais le Roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varsovie; alors il fallut se taire. Tout ce

que put faire le Primat, fut de ne point se trouver à l'élection; il se réduisit à une neutralité inutile, ne pouvant s'opposer au vainqueur, & ne voulant pas le seconder.

Le Samedi douze Juillet, jour fixé pour l'élection, étant venu, on s'assembla à trois heures après-midi au Colo, champ destiné pour cette cérémonie: l'Evêque de Posnanie vint présider à l'assemblée à la place du Cardinal-Primat. Il arriva, suivi des Gentilshommes du parti. Le Comte de Hoorn, & deux autres Officiers-Généraux, assistoient publiquement à cette solennité, comme Ambassadeurs extraordinaires de Charles auprès de la République. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir: l'Evêque de Posnanie la finit, en déclarant, au nom de la Diète, *Stanislas*, élu *Roi de Pologne*; tous les bonnets sautèrent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa les cris des opposans.

Il ne servit de rien au Cardinal-Primat, & à ceux qui avoient voulu demeurer neutres, de s'être absentés de l'élection: il fallut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre hommage au nouveau Roi; il les reçut comme s'il eût été content d'eux. La plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligés de le suivre au quartier du Roi de Suède. Ce Prince rendit au Souverain qu'il venoit de faire tous les honneurs dûs à un Roi de Pologne, & pour donner plus

106 HISTOIRE DE CHARLES XII ,
de poids à sa nouvelle dignité , on lui assigna
de l'argent & des troupes.

Charles XII partit aussitôt de Varsovie
pour aller achever la conquête de la Polo-
gne. Il avoit donné rendez-vous à son ar-
mée devant Léopold , capitale du grand Pa-
latinat de Russie , place importante par elle-
même ; & plus encore par les richesses dont
elle est remplie. On croyoit qu'elle tiendrait
quinze jours , à cause des fortifications que
le Roi Auguste y avoit faites. Le Conqué-
rant l'investit le 5 Septembre, & le lendemain
la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut
passé au fil de l'épée. Les troupes victorieu-
ses, & maîtresses de la Ville, ne se débandè-
rent point pour courir au pillage , malgré
le bruit des trésors qui étoient dans Léo-
pold. Elles se rangèrent en bataille dans la
grande place. Là , ce qui restoit de la gar-
nison vint se rendre prisonnière de guerre.
Le Roi fit publier à son de trompe que tous
ceux des habitans qui auroient des effets ap-
partenans au Roi Auguste , ou à ses adhé-
rens , les apportassent eux-mêmes avant la
fin du jour , sur peine de la vie. Les mesu-
res furent si bien prises que peu osèrent dé-
sobéir ; on apporta au Roi quatre cents caisses
remplies d'or & d'argent monnoyé , de vais-
selle & de choses précieuses.

Ce commencement du règne de Stanislas
fut marqué presque le même jour par un évé-
nement bien différent. Quelques affaires qui

demandoient absolument sa présence l'avoient obligé de demeurer dans Varsovie. Il avoit avec lui sa mère, sa femme & ses deux filles. Il crut dans ce désordre avoir perdu sa seconde fille, âgée d'un an. Elle fut égarée par sa nourrice. Il la retrouva dans une auge d'écurie, où elle avoit été abandonnée dans un village voisin. C'est ce que je lui ai entendu conter. Ce fut ce même enfant que la destinée, après de plus grandes vicissitudes, fit depuis Reine de France. Le Cardinal-Primat, l'Evêque de Posnanie, & quelques Grands de Pologne, composoient sa nouvelle Cour. Elle étoit gardée par six mille Polonois de l'armée de la Couronne, depuis peu passés à son service, mais dont la fidélité n'avoit point encore été éprouvée. Le Général Hoorn, Gouverneur de la Ville, n'avoit d'ailleurs avec lui que quinze cents Suédois. On étoit à Varsovie dans une tranquillité profonde, & Stanislas comptoit en partir dans peu de jours pour aller à la conquête de Léopold. Tout à coup il apprend qu'une armée nombreuse approche de la Ville. C'étoit le Roi Auguste, qui, par un nouvel effort, & par une des plus belles marches que jamais Général ait faites, ayant donné le change au Roi de Suède, venoit avec vingt mille hommes fondre dans Varsovie & enlever son rival.

Varsovie étoit très-mal fortifiée, et les troupes Polonoises qui la défendoient, peu

fures. Auguste avoit des intelligences dans la Ville : si Stanislas demouroit il étoit perdu. Il envoya sa famille en Posnanie , sous la garde des troupes Polonoises auxquelles il se fioit le plus. Le Cardinal-Primat s'enfuit des premiers sur les frontières de Prusse. Plusieurs Gentilshommes prirent des chemins différens : le nouveau Roi partit lui-même pour aller trouver Charles XII, apprenant de bonne heure à souffrir des disgraces, & forcé de quitter sa Capitale six semaines après y avoir été élu Souverain. L'Evêque de Posnanie fut le seul qui ne put fuir : une maladie dangereuse le retint dans Varsovie. Une partie des six mille Polonois suivit Stanislas, une autre escortoît sa famille. On envoya en Posnanie ceux dont on ne vouloit point exposer la fidélité à la tentation de rentrer au service du Roi Auguste. Pour le Général Hoorn, qui étoit Gouverneur de Varsovie au nom du Roi de Suède , il demeura avec ses quinze cents Suédois dans le château.

Auguste entra dans la Capitale en Souverain irrité & victorieux. Les habitans, déjà rançonnés par le Roi de Suède , le furent encore davantage par Auguste. Le palais du Cardinal , & toutes les maisons des Seigneurs confédérés , tous leurs biens , à la Ville & à la campagne , furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette révolution passagère, c'est qu'un Nonce du Pape,

qui étoit venu avec le Roi Auguste, demanda, au nom de son Maître, qu'on lui livrât l'Evêque de Posnanie, comme justiciable de la Cour de Rome, en qualité d'Evêque & de fauteur d'un Prince mis sur le trône par les armes d'un Luthérien.

La Cour de Rome, qui a toujours songé à augmenter son pouvoir temporel à la faveur du spirituel, avoit depuis très-long-temps établi en Pologne une espèce de Jurisdiction, à la tête de laquelle est le Nonce du Pape. Ses Ministres n'avoient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables pour étendre leur pouvoir, révére par la multitude, mais toujours contesté par les plus sages. Ils s'étoient attribué le droit de juger toutes les causes des Ecclésiastiques, & avoient, sur-tout dans les temps de troubles, usurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusque vers l'année 1728, où l'on a retranché ces abus, qui ne sont jamais réformés que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait intolérables.

Le Roi Auguste, bien aise de punir l'Evêque de Posnanie avec bienséance, & de plaire à la Cour de Rome, contre laquelle il se feroit élevé en tout autre temps, remit le Prélat Polonois entre les mains du Nonce. L'Evêque, après avoir vu piller sa maison, fut porté par des soldats chez le Ministre Italien, & envoyé en Saxe, où il mourut. Le Comte de Hoorn effuya dans le château où

il étoit renfermé, le feu continuel des ennemis ; enfin la place n'étant pas tenable, il se rendit prisonnier de guerre avec ses quinze cents Suédois. Ce fut-là le premier avantage qu'eut le Roi Auguste, dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Ce dernier effort étoit l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes rassemblées à la hâte, étoient des Polonois prêts à l'abandonner à la première disgrâce ; des recrues de Saxons qui n'avoient point encore vu de guerre ; des Cosaques vagabonds, plus propres à dépouiller des vaincus, qu'à vaincre : tous trembloient au seul nom du Roi de Suède.

Ce Conquérant, accompagné du Roi Stanislas, alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée Saxonne fuyoit par-tout devant lui. Les Villes lui envoyoient leurs clefs de trente milles à la ronde : il n'y avoit point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenoient trop familiers à Charles. Il disoit *que c'étoit aller à la chasse, plutôt que faire la guerre*, & se plaignoit de ne point acheter la victoire.

Auguste confia pour quelque temps le commandement de son armée au Comte de Schullembourg, Général très-habile, & qui avoit besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son Maître, qu'à vaincre : il faisoit la guerre avec adresse, & les deux Rois

avec vivacité. Il leur déroba des marches , occupa des passages avantageux , sacrifia quelque cavalerie pour donner le temps à son infanterie de se retirer en sûreté.

Après bien des ruses & des contre-marches, il se trouva près de Punits, dans le palatinat de Posnanie, croyant que le Roi de Suède & le Roi Stanislas étoient à cinquante lieues de lui. Il apprend en arrivant que les deux Rois avoient fait ces cinquante lieues en neuf jours, & venoient l'attaquer avec dix à douze mille chevaux. Schulembourg n'avoit pas plus de mille cavaliers, & huit mille fantassins : il falloit se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du Roi de Suède, & contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiroient aux Saxons. Il avoit toujours prétendu, malgré l'avis des Généraux Allemands, que l'infanterie pouvoit résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie : il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux Rois, & par l'élite des Généraux Suédois. Il se posta si avantageusement, qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit un genou en terre, il étoit armé de piques & de fusils : les soldats, extrêmement serrés, présentoient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissé de piques & de baïonnettes ; le second rang, un peu courbé sur les épaules du premier, tiroit par dessus ; & le troisième, de-

bout, faisoit feu en même temps derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler. Les coups de fusil, de pique & de baïonnette effarouchèrent les chevaux, qui se cabroient, au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en désordre, & les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Si Charles avoit fait mettre pied à terre à sa cavalerie, l'armée de Schulembourg étoit détruite sans ressource. Ce Général ne craignoit rien tant : il s'attendoit à tout moment que les ennemis alloient prendre ce parti ; mais ni le Roi de Suède, qui avoit si souvent mis en pratique toutes les ruses de la guerre, ni aucun de ses Généraux n'eurent cette idée. Ce combat inégal d'un corps de cavalerie contre des fantassins, interrompu & recommencé à plusieurs reprises, dura trois heures. Les Suédois perdirent plus de chevaux que d'hommes. Schulembourg céda enfin ; mais ses troupes ne furent pas rompues. Il en fit un bataillon quarré long ; & quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre, en cette forme, au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieues du champ de bataille. A peine commençoit-il à respirer dans cet endroit, que les deux Rois paroissent tout-à-coup derrière lui.

Au-delà de Gurau, en tirant vers le fleuve
de

de l'Oder, étoit un bois épais, à travers duquel le Général Saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suédois, sans se rebuter, le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie Suédoise. Au sortir de ce bois coule la rivière de Parts, au pied d'un village nommé Rutsen; Schulembourg avoit envoyé en diligence rassembler des bateaux: il fait passer la rivière à sa troupe, qui étoit déjà diminuée de moitié. Charles arrive dans le temps que Schulembourg étoit à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avoit poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de Schulembourg dépendoit d'échapper au Roi de Suède: le Roi de son côté, croyoit sa gloire intéressée à prendre Schulembourg & le reste de son armée: il ne perd point de temps, il fait passer sa cavalerie à la nage. Les Saxons se trouvoient enfermés entre cette rivière de Parts & le grand fleuve de l'Oder, qui prend sa source dans la Silésie, & qui est déjà profond & rapide en cet endroit.

La perte de Schulembourg paroissoit inévitable: il essaya encore de se retirer de cette extrémité, par un de ces coups de l'art qui valent des victoires, & qui sont d'autant plus glorieux que la fortune n'y a point de part. Il ne lui restoit plus que quatre mille hommes; un moulin, qu'il remplit de grenadiers, étoit

à sa droite , un marais à sa gauche : il avoit un fossé devant lui , & son arrière-garde étoit sur le bord de l'Oder. Il n'avoit point de pontons pour traverser ce fleuve ; mais dès la veille il avoit commandé des radeaux. Charles arrive , attaque aussi-tôt le moulin , persuadé qu'après l'avoir pris il faudra que les Saxons périssent , ou dans le fleuve , ou les armes à la main , ou que du moins ils se rendent à discrétion , avec leur Général. Cependant les radeaux étoient prêts , les Saxons traversoient l'Oder à la faveur de la nuit ; & quand Charles eut forcé le moulin , il ne trouva plus d'armée ennemie. Les deux Rois honorèrent par leurs éloges cette retraite , dont on parle encore avec admiration dans l'Empire ; & Charles ne put s'empêcher de dire : *aujourd'hui Schulembourg nous a vaincus.*

Mais ce qui faisoit la gloire de Schulembourg n'étoit guère utile au Roi Auguste. Ce Prince abandonna encore une fois la Pologne à ses ennemis ; il se retira en Saxe , & fit réparer avec précipitation les fortifications de Dresde , craignant déjà , non sans raison , pour la Capitale de ses Etats héréditaires.

Charles XII voyoit la Pologne soumise ; ses Généraux , à son exemple , venoient de battre en Courlande plusieurs petits corps Moscovites , qui , depuis la grande bataille de Narva , ne se montroient plus que par pelotons , & qui dans ces quartiers ne faisoient la guerre que comme des Tartares

vagabonds , qui pillent , qui fuient , & qui reparoissent pour fuir encore.

Par-tout où se trouvoient les Suédois , ils se croyoient sûrs de la victoire , quand ils étoient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures Stanislas prépara son couronnement. La fortune , qui l'avoit fait élire à Varsovie & qui l'en avoit chassé , l'y rappela encore, aux acclamations d'une foule de Noblesse que le sort des armes lui attachoit. Une Diète y fut convoquée ; tous les obstacles y furent aplanis ; il n'y eut que la Cour de Rome seule qui le traversa.

Il étoit naturel qu'elle se déclarât pour le Roi Auguste , qui de Protestant s'étoit fait Catholique pour monter sur le Trône , & contre Stanislas , placé sur le même Trône par le grand ennemi de la Religion Catholique. Clément XI , alors Pape , envoya des Brefs à tous les Prélats de Pologne , & surtout au Cardinal Primat , par lesquels il les menaçoit de l'excommunication, s'ils osoient assister au sacre de Stanislas , & attenter en rien contre les droits du Roi Auguste.

Si ces Brefs parvenoient aux Evêques qui étoient à Varsovie , il étoit à craindre que quelques-uns n'obéissent par foiblesse , & que la plupart ne s'en prévalussent pour se rendre plus difficiles à mesure qu'ils seroient plus nécessaires. On avoit donc pris toutes les précautions pour empêcher que les Lettres du Pape ne fussent reçues dans Varsovie. Un

Franciscain reçut secrètement les Brefs pour les délivrer en main propre aux Prélats. Il en donna d'abord un au Suffragant de Chelm: ce Prélat, très-attaché, à Stanislas, le porta au Roi tout cacheté. Le Roi fit venir le Religieux, & lui demanda *comment il avoit osé se charger d'une telle pièce.* Le Franciscain répondit que c'étoit par l'ordre de son Général. Stanislas lui ordonna d'écouter désormais les ordres de son Roi préférablement à ceux du Général des Franciscains, & le fit sortir dans le moment de la Ville.

Le même jour on publia un placard du Roi de Suède, par lequel il étoit défendu à tous Ecclésiastiques, Séculars & Réguliers, dans Varsovie, sous des peines très-grièves, de se mêler des affaires d'Etat. Pour plus de fureté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les Prélats, & défendit qu'aucun étranger entrât dans la Ville. Il prenoit sur lui ces petites sévérités, afin que Stanislas ne fût point brouillé avec le Clergé à son avènement. Il disoit qu'il se délassoit de ses fatigues militaires en arrêtant les intrigues de la Cour Romaine, & qu'on se battoit contre elle avec du papier, au-lieu qu'il falloit attaquer les autres Souverains avec des armes véritables.

Le Cardinal-Primat étoit sollicité par Charles & par Stanislas de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour sacrer un Roi qu'il

n'avoit point voulu élire; mais comme sa politique étoit de ne jamais rien faire sans prétexte, il voulut préparer une excuse légitime à son refus. Il fit afficher pendant la nuit le Bref du Pape à la porte de sa propre maison. Le Magistrat de Dantzick indigné, fit chercher les coupables, qu'on ne trouva point. Le Primat feignoit d'être irrité, & étoit fort content: il avoit une raison pour ne point sacrer le nouveau Roi; & il se ménageoit en même temps avec Charles XII, Auguste, Stanislas & le Pape. Il mourut peu de jours après, laissant son pays dans une confusion affreuse, & n'ayant réussi par toutes ses intrigues qu'à se brouiller à la fois avec les trois Rois, Charles, Auguste & Stanislas, avec la République, & avec le Pape, qui lui avoit ordonné de venir à Rome rendre compte de sa conduite; mais comme les politiques mêmes ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au Roi Auguste en mourant pour lui demander pardon.

Le sacre se fit tranquillement, & avec pompe, le 4 Octobre 1705, dans la ville de Varsovie, malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les Rois à Cracovie. Stanislas Leczinsky, & sa femme Charlotte Opalinska, furent sacrés Roi & Reine de Pologne par les mains de l'Archevêque de Léopold, assisté de beaucoup d'autres Prélats. Charles XII vit cette cérémonie *incognito*: unique fruit qu'il retiroit de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnoit un Roi à la Pologne soumise, que le Danemarck n'osoit le troubler, que le Roi de Prusse recherchoit son amitié, & que le Roi Auguste se retiroit dans ses Etats héréditaires, le Czar devenoit de jour en jour redoutable. Il avoit faiblement secouru Auguste en Pologne; mais il avoit fait de puissantes diversions en Ingrie.

Pour lui, non-seulement il commençoit à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ses Moscovites; la discipline s'établissoit dans ses troupes: il avoit de bons Ingénieurs, une artillerie bien servie, beaucoup de bons Officiers; il savoit le grand art de faire subsister des armées. Quelques-uns de ses Généraux avoient appris, & à bien combattre, &, selon le besoin, à ne combattre pas: bien plus, il avoit formé une Marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer Baltique.

Fort de tous ces avantages, dûs à son seul génie, & à l'absence du Roi de Suède, il prit Narva d'assaut le 21 Août de l'année 1704, après un siège régulier, & après avoir empêché qu'elle ne fût secourue par mer & par terre. Les soldats maîtres de la Ville coururent au pillage: ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le Czar couroit de tous côtés pour arrêter le désordre & le massacre; il arracha lui-même des femmes des mains des soldats, qui les alloient égorger, après les avoir violées. Il fut même

obligé de tuer de sa main quelques Moscovites qui n'écoutoient point ses ordres. On montre encore à Narva, dans l'Hôtel-de-Ville, la table sur laquelle il posa son épée en entrant, & on s'y ressouvient encore des paroles qu'il adressa aux citoyens qui s'y rassemblèrent : “ Ce n'est point du
,, sang des habitans que cette épée est
,, teinte, mais de celui des Moscovites,
,, que j'ai répandu pour sauver vos vies.”

Si le Czar avoit toujours eu cette humanité, c'étoit le premier des hommes. Il aspirait à plus qu'à détruire les Villes : il en fonde une alors peu loin de Narva même, au milieu de ses nouvelles conquêtes. C'étoit la ville de Pétersbourg, dont il fit depuis sa résidence & le centre de son commerce. Elle est située entre la Finlande & l'Ingrie, dans une île marécageuse, autour de laquelle le Néva se divise en plusieurs bras, avant de tomber dans le golfe de Finlande ; lui-même traça le plan de la Ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, & des forts qui défendent l'entrée. Cette île inculte & déserte, qui n'étoit qu'un amas de boue pendant le court été de ces climats, & dans l'hiver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvoit aborder par terre qu'à travers des forêts sans route & des marais profonds, & qui n'avoit été jusqu'alors que le repaire des loups & des ours, fut remplie en 1703 de plus de trois cents mille hommes que le

Czar avoit rassemblés de ses Etats. Les pay-
sans du Royaume d'Astracan , & ceux qui
habitent les frontières de la Chine , furent
transportés à Pétersbourg. Il fallut percer
des forêts , faire des chemins , sécher des
marais , élever des digues , avant de jeter
les fondemens de la Ville. La nature fut for-
cée par-tout. Le Czar s'obstina à peupler un
pays qui sembloit n'être pas destiné pour
des hommes ; ni les inondations qui ruinè-
rent ses ouvrages , ni la stérilité du terrain ,
ni l'ignorance des ouvriers , ni la mortalité
même , qui fit périr deux cents mille hom-
mes dans ces commencemens , ne lui fi-
rent point changer de résolution. La Ville
fut fondée parmi les obstacles que la nature ,
le génie des peuples , & une guerre mal-
heureuse y apportoit. Pétersbourg étoit
déjà une Ville en 1705 , & son port étoit rem-
pli de vaisseaux. L'Empereur y attiroit les
Etrangers par des bienfaits , distribuant des
terres aux uns , donnant des maisons aux
autres , & encourageant tous les arts qui
venoient adoucir ce climat sauvage. Sur-
tout il avoit rendu Pétersbourg inaccessible
aux efforts des ennemis : les Généraux
Suédois , qui battoient souvent ses troupes
par-tout ailleurs , n'avoient pu endommager
cette colonie naissante. Elle étoit tranquille
au milieu de la guerre qui l'environnoit.

LeCzar en se créant ainsi de nouveaux Etats
tendoit toujours la main au Roi Auguste , qui

perdoit les siens ; il lui persuada par le Général Patkul, passé depuis peu au service de Moscovie, & alors Ambassadeur du Czar en Saxe, de venir à Grodno conférer encore une fois avec lui sur l'état malheureux de ses affaires. Le Roi Auguste y vint avec quelques troupes, accompagné du Général Schulembourg, que son passage de l'Oder avoit rendu illustre dans le nord, & en qui il mettoit sa dernière espérance. Le Czar y arriva, faisant marcher après lui une armée de 70 mille hommes. Les deux Monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le Roi Auguste détrôné ne craignoit plus d'irriter les Polonois en abandonnant leurs pays aux troupes Moscovites. Il fut résolu que l'armée du Czar se diviseroit en plusieurs corps pour arrêter le Roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le temps de cette entrevue que le Roi Auguste renouvela l'Ordre de l'Aigle-Blanc ; foible ressource pour attacher à lui quelques Seigneurs Polonois, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un Prince qui n'est Roi que de nom. La conférence des deux Rois finit d'une manière extraordinaire. Le Czar partit soudainement & laissa ses troupes à son Allié, pour courir éteindre lui-même une rébellion dont il étoit menacé à Astracan. A peine étoit-il parti que le Roi Auguste ordonna que Patkul fût arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osât,

contre le droit des gens , & en apparence contre ses intérêts , mettre en prison l'Ambassadeur du seul Prince qui le protégeoit.

Voici le nœud secret de cet événement , selon ce qu'un fils du Roi Auguste m'a fait l'honneur de me dire. Patkul proscrit en Suède pour avoir soutenu les privilèges de la Livonie, sa patrie, avoit été Général du Roi Auguste ; mais son esprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du Général Flemming , favori du Roi , plus impérieux & plus vif que lui, il avoit passé au service du Czar, dont il étoit alors Général & Ambassadeur auprès d'Auguste. C'étoit un esprit pénétrant ; il avoit démêlé que les vues de Flemming & du Chancelier de Saxe étoient de proposer la paix au Roi de Suède à quelque prix que ce fût : il forma aussitôt le dessein de les prévenir , & de ménager un accommodement entre le Czar & la Suède. Le Chancelier éventa son projet , & obtint qu'on se fassât de sa personne. Le Roi Auguste dit au Czar *que Patkul étoit un perfide qui les trahissoit tous deux.* Il n'étoit pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau Maître ; mais un service rendu mal à propos est souvent puni comme une trahison.

Cependant , d'un côté , les 70 mille Moscovites , divisés en plusieurs petits corps , brûloient & ravageoient les terres des partisans de Stanislas ; de l'autre , Schulembourg s'avançoit avec ses nouvelles troupes. La

fortune des Suédois dissipa ces deux armées en moins de deux mois. Charles XII & Stanislas attaquèrent les corps séparés des Moscovites l'un après l'autre ; mais si vivement qu'un Général Moscovite étoit battu avant qu'il fût la défaite de son compagnon.

Nul obstacle n'arrêtoit le vainqueur : s'il se trouvoit une rivière entre les ennemis & lui , Charles XII & ses Suédois la passoient à la nage. Un parti Suédois prit le bagage d'Auguste, où il y avoit deux cents mille écus d'argent monnoyé : Stanislas saisit huit cents mille ducats appartenans au Prince Menzikoff, Général Moscovite. Charles, à la tête de sa cavalerie , fit trente lieues en vingt-quatre heures , chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le sien seroit rendu. Les Moscovites épouvantés & réduits à un petit nombre , fuyoient en désordre au-delà du Boristhène.

Tandis que Charles chassoit devant lui les Moscovites jusqu'au fond de la Lithuanie , Schulembourg repassa enfin l'Oder & vint à la tête de vingt mille hommes présenter la bataille au Grand-Maréchal Renschild , qui passoit pour le meilleur Général de Charles XII, & que l'on appeloit *le Parménion de l'Alexandre du nord*. Ces deux illustres Généraux, qui sembloient participer à la destinée de leurs maîtres , se rencontrèrent assez près de Punits, dans un lieu nommé l'rawentstad , territoire déjà fatal aux troupes d'Au-

guste. Renschild n'avoit que treize bataillons & vingt-deux escadrons , qui faisoient en tout près de dix mille hommes. Schulembourg en avoit une fois autant. Il est à remarquer qu'il y avoit dans son armée un corps de six à sept mille Moscovites que l'on avoit long-temps disciplinés en Saxe , sur lesquels on comptoit comme sur des soldats aguerris, qui joignoient la férocité Russe à la discipline Allemande. Cette bataille de Frawenstad se donna le 12 Fevrier 1706 ; mais ce même Général Schulembourg , qui avec quatre mille hommes avoit en quelque façon trompé la fortune du Roi de Suède , succomba sous celle du Général Renschild. Le combat ne dura pas un quart-d'heure ; les Saxons ne résistèrent pas un moment : les Moscovites jetèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois ; l'épouvante fut si subite & le désordre si grand , que les vainqueurs trouvèrent sur le champ de bataille sept mille fusils tous chargés qu'on avoit jetés à terre sans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte , plus complète & plus honteuse ; & cependant jamais Général n'avoit fait une si belle disposition que Schulembourg, de l'aveu de tous les Officiers Saxons & Suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine est peu maîtresse des événemens.

Parmi les prisonniers il se trouva un régiment entier de François : ces infortunés avoient été pris par les troupes de Saxe l'an

1704, à cette fameuse bataille de Hochsted, si funeste à la grandeur de Louis XIV. Ils avoient passé depuis au service du Roi Auguste, qui en avoit fait un régiment de Dragons, & en avoit donné le commandement à un François de la Maison de Joyeuse. Le Colonel fut tué à la première, ou plutôt à la seule charge des Suédois : le régiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dès le jour même ces François demandèrent à servir Charles XII, & ils furent reçus à son service, par une destinée singulière qui les réservoir à changer encore de vainqueur & de Maître.

A l'égard des Moscovites, ils demandèrent la vie à genoux ; mais on les massacra inhumainement plus de six heures après le combat, pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes, & pour se débarrasser de ces prisonniers, dont on n'eût su que faire.

Le Roi, en revenant de Lithuanie, apprit cette nouvelle victoire ; mais la satisfaction qu'il en reçut fut troublée par un peu de jalousie ; il ne put s'empêcher de dire : *Renschild ne voudra plus faire comparaison avec moi.*

Auguste se vit alors sans ressources : il ne lui restoit plus que Cracovie, où il s'étoit enfermé avec deux régimens Moscovites, deux de Saxons, & quelques troupes de l'armée de la Couronne, par lesquelles même il craignoit d'être livré au vainqueur ;

mais son malheur fut au comble quand il fut que Charles XII étoit enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

Il avoit traversé la Silésie, sans daigner seulement en faire avertir la Cour de Vienne. L'Allemagne étoit consternée; la Diète de Ratisbonne, qui représente l'Empire, mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solennelles, déclara le Roi de Suède ennemi de l'Empire, s'il passoit au-delà de l'Oder avec son armée: cela même le détermina à venir plutôt en Allemagne.

A son approche, les villages furent déserts, les habitans fuyoient de tous côtés. Charles en usa alors comme à Coppenhague: il fit afficher par-tout qu'il n'étoit venu que pour donner la paix; que tous ceux qui reviendroient chez eux, & qui payeroient les contributions qu'il ordonneroit, seroient traités comme ses propres sujets, & les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un Prince qu'on savoit n'avoir jamais manqué à sa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avoit écartés. Il choisit son camp à Altranstad, près de la campagne de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de Gustave-Adolphe. Il alla voir la place où ce grand homme avoit été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu: „j'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui: Dieu m'accordera peut-être un jour une mort aussi glorieuse.”

De ce camp, il ordonna aux Etats de Saxe de rassembler & de lui envoyer sans delay les registres des finances de l'Electorat. Dès qu'il les eut en son pouvoir, & qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvoit fournir, il la taxa à six cents vingt-cinq mille risdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque soldat Suédois deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bière, & quatre sous par jour, avec du fourrage pour la Cavalerie. Les contributions ainsi réglées, le Roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des insultes de ses soldats; il ordonna dans toutes les Villes où il mit garnison, que chaque hôte chez qui les soldats logeroient donneroient des certificats de leur conduite, faute de quoi le soldat n'auroit point sa paye. De plus des Inspecteurs alloient tous les quinze jours, de maison en maison, s'informer si les Suédois n'avoient point commis de dégâts. Ils avoient soin de dédommager les hôtes, & de punir les coupables.

On fait sous quelle discipline sévère vivoient les troupes de Charles XII; qu'elles ne pilloient pas les Villes prises d'assaut, avant d'en avoir reçu la permission; qu'elles alloient même au pillage avec ordre, & le quittoient au premier signal. Les Suédois se vantent encore aujourd'hui de la discipline qu'ils observèrent en Saxe; & cependant les Saxons

se plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent ; contradictions qui seroient impossibles à concilier , si l'on ne savoit combien les hommes voient différemment les mêmes objets. Il étoit bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits , & que les vaincus ne prissent les plus légères lésions pour des brigandages barbares. Un jour le Roi se promenant à cheval près de Leiplick , un payfan Saxon vint se jeter à ses pieds , pour lui demander justice d'un grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit destiné pour le dîner de sa famille. Le Roi fit venir le soldat : „ Est-il vrai, dit-
 „ il d'un visage sévère , que vous avez volé
 „ cet homme ? ” Sire, dit le soldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal que Votre Majesté en a fait à son Maître ; vous lui avez ôté un Royaume, & je n'ai pris à ce manant qu'un dindon.* Le Roi donna dix ducats de sa main au payfan , & pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot , en lui disant : *souviens-toi, mon ami , que si j'ai ôté un Royaume au Roi Auguste , je n'en ai rien pris pour moi.*

La grande foire de Leiplick se tint comme à l'ordinaire : les Marchands y vinrent avec une sureté entière ; on ne vit pas un soldat Suédois dans la foire ; on eût dit que l'armée du Roi de Suède n'étoit en Saxe que pour veiller à la conservation du pays. Il commandoit dans tout l'Electorat avec un pouvoir aussi absolu & une tranquillité aussi profonde que dans Stockholm.

Le Roi Auguste errant dans la Pologne, privé à la fois de son Royaume & de son Electorat, écrivit enfin une lettre de sa main à Charles XII pour lui demander la paix. Il chargea en secret le Baron d'Imhof d'aller porter la lettre, conjointement avec M. Fingstein, Référéndaire du Conseil Privé; il leur donna à tous deux ses pleins pouvoirs & son blanc-signé. *Allez, leur dit-il en propres mots, tâchez de m'obtenir des conditions raisonnables & chrétiennes.* Il étoit réduit à la nécessité de cacher ses démarches pour la paix, & de ne recourir à la médiation d'aucun Prince; car étant alors en Pologne, à la merci des Moscovites; il craignoit avec raison que le dangereux Allié qu'il abandonnoit ne se vengeât sur lui de sa soumission au vainqueur. Ses deux Plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de Charles XII; ils eurent une audience secrète. Le Roi lut la lettre. „ Messieurs, dit-il, aux Plénipoten-
„ tiaires, vous aurez dans un moment ma
„ réponse.” Il se retira aussitôt dans son cabinet & écrivit ce qui suit :

Je consens de donner la paix aux conditions suivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. *Que le Roi Auguste renonce pour jamais à la couronne de Pologne; qu'il reconnoisse Stanislas pour légitime Roi, & qu'il promette*

130 HISTOIRE DE CHARLES XII,

de ne jamais songer à remonter sur le Trône , même après la mort de Stanislas.

2. *Qu'il renonce à tous autres traités , & particulièrement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.*

3. *Qu'il renvoie avec honneur , en mon camp, les Princes Sobiesky , & tous les prisonniers qu'il a pu faire.*

4. *Qu'il me livre tous les déserteurs qui ont passé à son service , & nommément Jean Patkul , & qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.*

Il donna ce papier au Comte Piper , le chargeant de négocier le reste avec les Plénipotentiaires du Roi Auguste. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propositions : ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir , pour tâcher de fléchir la rigueur du Roi de Suède. Ils eurent plusieurs conférences avec le Comte Piper. Ce Ministre ne répondit autre chose à toutes leurs insinuations, sinon : *telle est la volonté du Roi mon maître ; il ne change jamais ses résolutions.*

Tandis que cette paix se négocioit sourdement en Saxe , la fortune sembla mettre le Roi Auguste en état d'en obtenir une plus honorable , & de traiter avec son vainqueur sur un pied plus égal.

Le Prince Menzikoff , Généralissime des

Armées Moscovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, dans le temps que non-seulement il ne souhaitoit plus ces secours, mais que même il les craignoit; il avoit avec lui quelques troupes Polonoises & Saxones, qui faisoient en tout six mille hommes. Environné, avec ce petit corps, de l'armée du Prince Menzikoff, il avoit tout à redouter en cas qu'on découvrit sa négociation. Il se voyoit en même temps détrôné par son ennemi, & en danger d'être arrêté prisonnier par son Allié. Dans cette circonstance délicate l'Armée se trouva en présence d'un des Généraux Suédois, nomme Meyerfeld, qui étoit à la tête de dix mille hommes à Calish, près du Palatinat de Posnanie. Le Prince Menzikoff pressa le Roi Auguste de donner bataille. Le Roi, très-embarrassé, différa sous divers prétextes; car quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avoit quatre mille Suédois dans l'armée de Meyerfeld; & c'en étoit assez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations & la perdre, c'étoit creuser l'abyme où il étoit; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au Général ennemi, pour lui donner part du secret de la paix, & l'avertir de se retirer; mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendoit. Le Général Meyerfeld crut qu'on lui tendoit un

piège pour l'intimider ; sur cela seul il se résolut à risquer le combat.

Les Moscovites vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire , que le Roi Auguste remporta presque malgré lui , fut complète : il entra triomphant , au milieu de sa mauvaise fortune , dans Varsovie , autrefois sa Capitale ; ville alors démantelée & ruinée , prête à recevoir le vainqueur , quel qu'il fût , & à reconnoître le plus fort pour son Roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité , & d'aller attaquer en Saxe le Roi de Suède avec l'armée Moscovite. Mais ayant réfléchi que Charles XII étoit à la tête d'une armée Suédoise , jusqu'alors invincible ; que les Moscovites l'abandonneroient au premier bruit de son traité commencé ; que la Saxe , son pays héréditaire , déjà épuisée d'argent & d'hommes , seroit ravagée également par les Suédois & par les Moscovites ; que l'Empire , occupé de la guerre contre la France , ne pouvoit le secourir ; qu'il demeureroit sans Etats , sans argent , sans amis , il conçut qu'il falloit fléchir sous la loi qu'imposoit le Roi de Suède. Cette loi ne devint que plus dure quand Charles eut appris que le Roi Auguste avoit attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colère & le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui venoit de le vaincre , le rendirent plus inflexible sur tous les articles du

traité. Ainsi la victoire du Roi Auguste ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse ; ce qui peut-être n'étoit jamais arrivé qu'à lui.

Il venoit de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie , lorsque Fingstein , l'un de ses Plénipotentiaires , arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtoit la couronne. Auguste hésita ; mais il signa , & partit pour la Saxe , dans la vaine espérance que sa présence pourroit fléchir le Roi de Suède , & que son ennemi se souviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs Maisons , & du sang qui les unissoit.

Ces deux Princes se virent pour la première fois dans un lieu nommé *Gutersdorf* , au quartier du Comte Piper , sans aucune cérémonie. Charles XII étoit en grosses bottes , ayant pour cravate un taffetas noir qui lui ferroit le col ; son habit étoit , comme à l'ordinaire , d'un gros drap bleu , avec des boutons de cuivre doré. Il portoit au côté une longue épée , qui lui avoit servi à la bataille de Narva , & sur le pommeau de laquelle il s'appuyoit souvent. La conversation ne roula que sur ses grosses bottes. Charles XII dit au Roi Auguste *qu'il ne les avoit quittées depuis six ans que pour se coucher*. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux Rois , dont l'un ôtoit une couronne à l'autre. Auguste sur-tout parloit avec un air de complaisance & de satisfaction , que les

Princes & les hommes accoutumés aux grandes affaires savent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux Rois dînèrent deux fois ensemble, Charles XII affecta toujours de donner la droite au Roi Auguste; mais loin de rien relâcher de ses demandes, il en fit encore de plus dures. C'étoit déjà beaucoup qu'un Souverain fût forcé à livrer un Général d'armée, un Ministre public : c'étoit un grand abaissement d'être obligé d'envoyer à son successeur Stanislas les pierreries & les archives de la Couronne; mais ce fut le comble à cet abaissement d'être réduit à féliciter, de son avènement au trône, celui qui alloit s'y asseoir à sa place : Charles exigea une lettre d'Auguste à Stanislas. Le Roi détrôné se le fit dire plus d'une fois; mais Charles vouloit cette lettre, & il falloit l'écrire. La voici telle que je l'ai vue depuis peu copiée fidèlement sur l'original que le Roi Stanislas garde encore.

MONSIEUR ET FRERE.

Nous avions jugé qu'il n'étoit pas nécessaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec votre Majesté; cependant pour faire plaisir à Sa Majesté Suédoise, & afin qu'on ne nous impute pas que nous faisons difficulté de satisfaire à son désir, nous vous félicitons par celle-ci de votre avènement à la couronne, & nous souhaitons que vous trouviez dans votre patrie

des sujets plus fidelles que ceux que nous y avons laissés. Tout le monde nous fera la justice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, & que la plupart de nos sujets ne se sont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous souhaitons que vous ne soyez pas exposé à de pareils malheurs, vous remettant à la protection de Dieu.

Votre frère & voisin AUGUSTE, Roi.
A Dresde le 8 Avril 1707.

Il fallut qu'Auguste ordonnât lui-même à tous ses Officiers de Magistrature de ne plus le qualifier de Roi Pologne, & qu'il fit effacer des prières publiques ce titre, auquel il renonçoit. Il eut moins de peine à élargir les Sobiesky: ces Princes, au sortir de leur prison, refusèrent de le voir; mais le sacrifice de Patkul fut ce qui dut lui coûter davantage. D'un côté, le Czar le redemandoit hautement comme son Ambassadeur; de l'autre, le Roi de Suède exigeoit en menaçant qu'on le lui livrât. Patkul étoit alors enfermé dans le château de Koenigstein en Saxe. Le Roi Auguste crut pouvoir satisfaire Charles XII, & son honneur en même temps. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes Suédoises; mais auparavant il envoya au Gouverneur de Koenigstein un ordre secret de laisser échapper son prisonnier. La mauvaise fortune de Patkul l'emporta sur le soin qu'on prenoit de le sauver. Le Gouver-

136 HISTOIRE DE CHARLES XII,

neur, sachant que Patkul étoit très-riche ; voulut lui faire acheter sa liberté. Le prisonnier, comptant encore sur le droit des gens, & informé des intentions du Roi Auguste, refusa de payer ce qu'il pensoit devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour saisir le prisonnier arrivèrent, & le livrèrent immédiatement à quatre Capitaines Suédois, qui l'emmenèrent d'abord au quartier-général d'Altranstادت, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une grosse chaîne de fer. De-là il fut conduit à Casimir.

Charles XII, oubliant que Patkul étoit Ambassadeur du Czar, & se souvenant seulement qu'il étoit né son sujet, ordonna au Conseil de guerre de le juger avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, & à être mis en quartiers. Un Chapelain vint lui annoncer qu'il falloit mourir, sans lui apprendre le genre du supplice. Alors cet homme, qui avoit bravé la mort dans tant de batailles, se trouvant seul avec un Prêtre, & son courage n'étant plus soutenu par la gloire, ni par la colère, sources de l'intrépidité des hommes, répandit amèrement des larmes dans le sein du Chapelain. Il étoit fiancé avec une Dame Saxone, nommée madame d'Einsiedel, qui avoit de la naissance, du mérite & de la beauté, qu'il avoit compté d'épouser à peu près dans le temps même qu'on le livra au supplice. Il recom-

manda au Chapelain d'aller la trouver pour la consoler, & de l'affurer qu'il mourroit plein de tendresse pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du supplice, & qu'il vit les roues & les pieux dressés, il tomba dans des convulsions de frayeur, & se rejeta dans les bras du Ministre, qui l'embrassa en le couvrant de son manteau & en pleurant. Alors un Officier Suédois lut à haute voix un papier dans lequel étoient ces paroles :

„ On fait savoir que l'ordre très-express
„ de Sa Majesté, notre Seigneur très-clé-
„ ment, est que cet homme, qui est traître
„ à la patrie, soit roué & écartelé, pour
„ réparation de ses crimes, & pour l'ex-
„ emple des autres. Que chacun se donne
„ de garde de la trahison, & serve son Roi
„ fidèlement.” A ces mots de *Prince très-clément* : quelle clémence, dit Patkul ! & à ceux de *traître à la patrie* : hélas ! dit-il, je l'ai trop bien servie. Il reçut seize coups, & souffrit le supplice le plus long & le plus affreux qu'on puisse imaginer. Ainsi périt l'infortuné Jean-Reinold Patkul, Ambassadeur & Général de l'Empereur de Moscovie.

Ceux qui ne voyoient en lui qu'un sujet révolté contre son Roi, disoient qu'il avoit mérité la mort ; ceux qui le regardoient comme un Livonien, né dans une province, laquelle avoit des privilèges à défendre, & qui se souvenoient qu'il n'étoit sorti de la Li-

138 HISTOIRE DE CHARLES XII ,

vonie que pour en avoir soutenu les droits , l'appeloient le martyr de la liberté de son pays. Tous convenoient d'ailleurs que le titre d'Ambassadeur du Czar devoit rendre sa personne sacrée. Le seul Roi de Suède , élevé dans les principes du despotisme , crut n'avoir fait qu'un acte de justice , tandis que toute l'Europe condamnoit sa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers restèrent exposés sur des poteaux jusqu'en 1713, qu'Auguste étant remonté sur son trône , fit rassembler ces témoignages de la nécessité où il avoit été réduit à Altranstad : on les lui apporta à Varsovie dans une cassette , en présence de Buzeval , Envoyé de France. Le Roi de Pologne montrant la cassette à ce Ministre : *voilà* , lui dit-il simplement , *les membres de Patkul* , sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire , & sans que personne de ceux qui étoient présens osât parler sur un sujet si délicat & si triste.

Environ ce temps-là , un Livonien nommé Paikel , Officier dans les troupes Saxones fait prisonnier les armes à la main , venoit d'être jugé à mort à Stockholm par Arrêt du Sénat : mais il n'avoit été condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de supplice dans le même cas faisoit trop voir que Charles , en faisant périr Patkul d'une mort si cruelle , avoit plus songé à se venger qu'à punir. Quoiqu'il en soit , Paikel ,

après sa condamnation , fit proposer au Sénat de donner au Roi le secret de faire de l'or , si on vouloit lui pardonner ; il fit faire l'expérience de son secret dans la prison , en présence du Colonel Hamilton & des Magistrats de la Ville ; & soit qu'il eût en effet découvert quelque art utile , soit qu'il n'eût que celui de tromper habilement , ce qui est beaucoup plus vraisemblable , on porta à la Monnoie de Stockholm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience , & on en fit au Sénat un rapport si juridique , & qui parut si important que la Reine , aïeule de Charles , ordonna de suspendre l'exécution jusqu'à ce que le Roi , informé de cette singularité , envoyât ses ordres à Stockholm.

Le Roi répondit qu'il avoit refusé à ses amis la grâce du criminel , & qu'il n'accorderoit jamais à l'intérêt ce qu'il n'avoit pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité, eut quelque chose d'héroïque dans un Prince qui d'ailleurs croyoit le secret possible. Le Roi Auguste , qui en fut informé dit : *je ne m'étonne pas que le Roi de Suède ait tant d'indifférence pour la pierre philosophale ; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le Czar eut appris l'étrange paix que le Roi Auguste , malgré leurs traités , avoit conclue à Altranstad , & que Patkul , son Ambassadeur Plénipotentiaire , avoit été livré au Roi de Suède , au mépris des lois des nations , il fit éclater ses plaintes dans

toutes les Cours de l'Europe : il écrivit à l'Empereur d'Allemagne, à la Reine d'Angleterre, aux Etats-Généraux des Provinces-Unies : il appeloit lâcheté & perfidie la nécessité douloureuse sous laquelle Auguste avoit succombé : il conjura toutes ces Puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son Ambassadeur, & pour prévenir l'affront qu'on alloit faire en sa personne à toutes les Têtes couronnées ; il les pressa, par le motif de leur honneur, de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la paix d'Altranstad une garantie que Charles XII leur arrachoit en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du Roi de Suède. L'Empereur, l'Angleterre & la Hollande avoient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse : ils ne jugèrent pas à propos d'irriter Charles XII par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux Patkul, il n'y eut pas une Puissance qui interposât ses bons offices en sa faveur, & qui ne fît voir combien peu un sujet doit compter sur des Rois.

On proposa dans le Conseil du Czar d'user de représailles envers les Officiers Suédois prisonniers à Moscov : le Czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes : il y avoit plus de Moscovites prisonniers en Suède, que de Suédois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi étoit en Saxe sans agir. Lewenhaupt, Général du Roi de Suède, qui étoit resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvoit garder les passages dans un pays sans forteresses & plein de factions: Stanislas étoit au camp de Charles XII. L'empereur Moscovite saisit cette conjoncture & rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes: il les sépare en plusieurs corps, et marche avec un camp-volant jusqu'à Léopold, où il n'y avoit point de garnison Suédoise. Toutes les Villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avoit détrôné Auguste à Varsovie.

La Pologne avoit alors deux Primats, aussi bien que deux Rois: l'un de la nomination d'Auguste, l'autre de celle de Stanislas. Le Primate nommé par Auguste, convoqua l'assemblée de Léopold, où se rendirent tous ceux que ce Prince avoit abandonnés par la paix d'Altranstad, & ceux que l'argent du Czar avoit gagnés. On y proposa d'élire un nouveau Souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois Rois, sans qu'on eût pu dire quel eût été le véritable.

Pendant les conférences de Léopold, le Czar, lié d'intérêt avec l'Empereur d'Allema-

gne , par la crainte commune où ils étoient du Roi de Suède , obtint secrètement qu'on lui envoyât beaucoup d'Officiers Allemands. Ceux-ci venoient de jour en jour augmenter considérablement ses forces , en apportant avec eux la discipline & l'expérience. Il les engageoit à son service par des libéralités ; & pour mieux encourager ses propres troupes , il donna son portrait enrichi de diamans aux Officiers Généraux & aux Colonels qui avoient combattu à la bataille de Calish : les Officiers subalternes eurent des médailles d'or ; les simples soldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frappés dans sa nouvelle ville de Pétersbourg , où les arts fleurissoient à mesure qu'il apprenoit à ses troupes à connoître l'émulation & la gloire.

La confusion , la multiplicité des fonctions , les ravages continuels en Pologne , empêchèrent la Diète de Léopold de prendre aucune résolution. Le Czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde étoit : l'Assemblée se contenta de ne reconnoître ni Auguste qui avoit abdiqué , ni Stanislas élu malgré eux ; mais ils ne furent ni assez unis ni assez hardis pour nommer un Roi. Pendant ces délibérations inutiles le parti des Princes Sapiéha , celui d'Oginski , ceux qui tenoient en secret pour le Roi Auguste , les nouveaux sujets de Sta-

nislas , se faisoient tous la guerre , pilloient les terres les uns des autres , & achevoient la ruine de leur pays. Les troupes Suédoises , commandées par Lewenhaupt , dont une partie étoit en Livonie , une autre en Lithuanie , une autre en Pologne , cherchoient toutes les troupes Moscovites. Elles brûloient tout ce qui étoit ennemi de Stanislas. Les Moscovites ruinoient également amis & ennemis ; on ne voyoit que des villes en cendres , & des troupes errantes , des Polonois dépouillés de tout , qui détestoient également & leurs deux Rois , & Charles XII , & le Czar.

Le Roi Stanislas partit d'Altranstad le 15 Juillet de l'année 1707 , avec le Général Renschild , seize régimens Suédois , & beaucoup d'argent , pour appaiser tous ces troubles en Pologne , & se faire reconnoître paisiblement. Il fut reconnu par-tout où il passa : la discipline de ses troupes , qui faisoit mieux sentir la barbarie des Moscovites , lui gagna les esprits ; son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions , à mesure qu'elle fut connue ; son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la Couronne. Le Czar craignant de manquer de vivres dans un pays que ses troupes avoient désolé , se retira en Lithuanie , où étoit le rendez-vous de ses corps d'armées , & où il devoit établir des magasins. Cette

144 HISTOIRE DE CHARLES XII ,
retraite laissa le Roi Stanislas paisible Sou-
verain de presque toute la Pologne.

Le seul qui le troublât alors dans ses Etats , étoit le Comte Siniawsky , Grand Général de la Couronne , de la nomination du Roi Auguste. Cet homme , qui avoit d'assez grands talens & beaucoup d'ambition , étoit à la tête d'un tiers-parti : il ne reconnoissoit ni Auguste , ni Stanislas ; & après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même , il s'étonnoit d'être Chef de parti , ne pouvant pas être Roi. Les troupes de la Couronne , qui étoient demeurées sous ses ordres , n'avoient guère d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignoient ces brigandages , ou qui en souffroient , se donnèrent bientôt à Stanislas , dont la puissance s'affermissoit de jour en jour.

Le Roi de Suède recevoit alors dans son camp d'Altranstad les Ambassadeurs de presque tous les Princes de la Chrétienté. Les uns venoient le supplier de quitter les terres de l'Empire ; les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'Empereur : le bruit même s'étoit répandu par-tout qu'il devoit se joindre à la France pour accabler la Maison d'Autriche. Parmi tous ces Ambassadeurs vint le fameux Jean Duc de Marlborough , de la part d'Anne , Reine de la Grande Bretagne. Cet
homme

homme qui n'a jamais assiégé de Ville qu'il n'ait prise , ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée , étoit à Saint James un adroit courtisan , dans le Parlement un chef de parti , dans les pays étrangers le plus habile négociateur de son siècle. Il avoit fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On a entendu dire au Secrétaire des Etats-Généraux , M. Fagel , homme d'un très-grand mérite , que plus d'une fois les Etats-Généraux ayant résolu de s'opposer à ce que le Duc de Marlborough devoit leur proposer , le Duc arrivoit , leur parloit en François , langue dans laquelle il s'exprimoit très-mal , & les persuadoit tous. C'est ce que le Lord Bolingbrooke m'a confirmé.

Il soutenoit avec le Prince Eugène , compagnon de ses victoires , & avec Heinfius Grand-Pensionnaire de Hollande , tout le poids des enterprises des Alliés contre la France. Il savoit que Charles étoit aigri contre l'Empire & contre l'Empereur ; qu'il étoit sollicité secrètement par les François ; & que si ce Conquérant embrassoit le parti de Louis XIV , les Alliés seroient opprimés.

Il est vrai que Charles avoit donné sa parole en 1700 de ne se mêler en rien de la guerre de Louis XIV contre ces Alliés ; mais le Duc de Marlborough ne croyoit pas qu'il y eût un Prince assez esclave de sa parole pour ne la pas sacrifier à son grandeur & à son intérêt. Il partit donc de la Haye dans le

146 HISTOIRE DE CHARLES XII,

dessein d'aller sonder les intentions du Roi de Suède. M. Fabrice, qui étoit alors auprès de Charles XII, m'a assuré que le Duc de Marlborough en arrivant s'adressa secrètement, non pas au Comte Piper, premier Ministre, mais au Baron de Gortz, qui commençoit à partager avec Piper la confiance du Roi. Il arriva même dans le carrosse de ce Baron au quartier de Charles XII, & il y eut des froideurs marquées entre lui & le Chancelier Piper. Présenté ensuite par Piper, avec Robinson, Ministre d'Angleterre, il parla au Roi en François; il lui dit *qu'il s'estimerait heureux de pouvoir apprendre sous ses ordres ce qu'il ignoroit de l'art de la guerre.* Le Roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, & parut oublier que c'étoit Marlborough qui parloit. Je sais même qu'il trouva que ce grand homme étoit vêtu d'une manière trop recherchée, & avoit l'air trop peu guerrier. La conversation fut fatigante & générale, Charles XII s'exprimant en Suédois, & Robinson servant d'interprète. Marlborough, qui ne se hâtoit jamais de faire ses propositions, & qui avoit par une longue habitude, acquis l'art de démêler les hommes, & de pénétrer les rapports qui sont entre leurs plus secrètes pensées & leurs actions, leurs gestes, leurs discours, étudia attentivement le Roi. En lui parlant de guerre en général, il crut apercevoir dans Charles XII une aversion naturelle pour la Fran-

ce ; il remarqua qu'il se plaisoit à parler des conquêtes des Alliés. Il lui prononça le nom du Czar , & vit que les yeux du Roi s'allumoient toujours à ce nom , malgré la modération de cette conférence. Il aperçut de plus sur une table une carte de Moscovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable dessein du Roi de Suède & sa seule ambition étoient de détrôner le Czar après le Roi de Pologne. Il comprit que si ce Prince restoit en Saxe , c'étoit pour imposer quelques conditions un peu dures à l'Empereur d'Allemagne. Il savoit bien que l'Empereur ne résisteroit pas , & qu'ainsi les affaires se termineroient aisément. Il laissa Charles XII à son penchant naturel ; & satisfait de l'avoir pénétré , il ne lui fit aucune proposition. Ces particularités m'ont été confirmées par madame la Duchesse de Marlborough , sa veuve , étant encore vivante.

Comme peu de négociations s'achèvent sans argent , & qu'on voit quelquefois des Ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur Maître , on crut dans toute l'Europe que le Duc de Marlborough n'avoit réussi auprès du Roi de Suède qu'en donnant à propos une grosse somme au Comte Piper ; & la mémoire de ce Suédois en est restée flétrie jusqu'aujourd'hui. Pour moi , qui ai remonté autant qu'il m'a été possible à la source de ce bruit , j'ai su que Piper

148 HISTOIRE DE CHARLES XII,

avoit reçu un présent médiocre de l'Empereur, par les mains du Comte de Wratiffau, avec le consentement du Roi son Maître, & rien du Duc de Marlborough. Il est certain que Charles étoit inflexible dans le dessein d'aller détrôner l'Empereur des Russes: qu'il ne recevoit alors conseil de personne, & qu'il n'avoit pas besoin des avis du Comte Piper pour prendre de Pierre Alexiowitz une vengeance qu'il cherchoit depuis si long-temps.

Enfin ce qui achève de justifier ce Ministre, c'est l'honneur rendu long-temps après à sa mémoire par Charles XII, qui, ayant appris que Piper étoit mort en Russie, fit transporter son corps à Stockholm, & lui ordonna, à ses dépens, des obsèques magnifiques.

Le Roi, qui n'avoit point encore éprouvé de revers, ni même de retardement dans ses succès, croyoit qu'une année lui suffiroit pour détrôner le Czar, & qu'il pourroit ensuite revenir sur ses pas s'ériger en Arbitre de l'Europe; mais il vouloit auparavant humilier l'Empereur d'Allemagne.

Le Baron de Stralenheim, Envoyé de Suède à Vienne, avoit eu dans un repas une querelle avec le Comte de Zobor, Chambellan de l'Empereur; celui-ci ayant refusé de boire à la santé de Charles XII, & ayant dit durement *que ce Prince en usoit trop mal avec son Maître*, Stralenheim lui avoit donné un démenti & un soufflet, & avoit osé, après cette insulte, demander

réparation à la Cour Impériale. La crainte de déplaire au Roi de Suède avoit forcé l'Empereur à bannir son sujet, qu'il devoit venger. Charles XII ne fut pas satisfait ; il voulut qu'on lui livrât le Comte de Zobor. La fierté de la Cour de Vienne fut obligée de fléchir ; on mit le Comte entre les mains du Roi, qui le renvoya, après l'avoir gardé quelque temps prisonnier à Stetin.

Il demanda de plus, contre toutes les lois des nations, qu'on lui livrât quinze cents malheureux Moscovites, qui, ayant échappé à ses armes, avoient fui jusque sur les terres de l'Empire. Il fallut encore que la Cour de Vienne consentît à cette étrange demande ; & si l'Envoyé Moscovite à Vienne n'avoit adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étoient tous livrés à leurs ennemis.

La troisième & la dernière de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets Protestans de l'Empereur en Silésie, province appartenante à la Maison d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'Empereur leur accordât des libertés & des privilèges, établis à la vérité par les traités de Westphalie ; mais éteints, ou du moins éludés par ceux de Riswick. L'Empereur, qui ne cherchoit qu'à éloigner un voisin dangereux, plia encore, & accorda tout ce qu'on voulut. Les Luthériens de Silésie eurent plus de cent Eglises, que les Catho-

150 HISTOIRE DE CHARLES XII,

liques furent obligés de leur céder par ce traité ; mais beaucoup de ces concessions , que leur assuroit la fortune de Roi de Suède , leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des lois.

L'Empereur , qui fit ces concessions forcées & qui plia en tout sous la volonté de Charles XII , s'appeloit Joseph : il étoit fils aîné de Léopold , & frère de Charles VI , qui lui succéda depuis. L'Internonce du Pape , qui résidoit alors auprès de Joseph , lui fit des reproches fort vifs de ce qu'un Empereur Catholique comme lui avoit fait céder l'intérêt de sa propre religion à ceux des hérétiques. *Vous êtes bien heureux* , lui répondit l'Empereur en riant , *que le Roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire Luthérien , car s'il l'avoit voulu , je ne sais ce que j'aurois fait.*

Le Comte de Wratislau , son Ambassadeur auprès de Charles XII , apporta à Leipfick le traité en faveur des Silésiens , signé de la main de son Maître. Alors Charles dit qu'il étoit le meilleur ami de l'Empereur : cependant il ne fut pas sans dépit que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avoit pu. Il regardoit avec mépris la foiblesse de cette Cour , qui , ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable , est toujours en défiance de l'autre & ne soutient son crédit que par l'habileté des négociations : cependant il songeoit à se venger d'elle. Il dit au Comte de Wratislau que *les Suédois*

avoient autrefois subjugué Rome ; & qu'ils n'avoient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le Pape qu'il lui redemanderoit un jour les effets que la Reine Christine avoit laissés à Rome. On ne fait jusqu'où ce jeune Conquérant eût porté ses ressentimens & ses armes, si la fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paroissoit alors impossible : il avoit même envoyé secrètement plusieurs Officiers en Asie, & jusque dans l'Egypte, pour lever le plan des Villes & l'informer des forces de ces Etats. Il est certain que si quelqu'un eût pu renverser l'Empire des Persans & des Turcs, & passer ensuite en Italie, c'étoit Charles XII. Il étoit aussi jeune qu'Alexandre, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste & plus vertueux : & les Suédois valoient peut-être mieux que les Macédoniens : mais de pareils projets, qui sont traités de divins quand ils réussissent, ne sont regardés que comme des chimères quand on est malheureux.

Enfin toutes les difficultés étoient aplanies, toutes ses volontés exécutées : après avoir humilié l'Empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protégé la religion Luthérienne au milieu des Catholiques, détrôné un Roi, couronné un autre ; se voyant la terreur de tous les Princes, il se prépara à partir. Les délices de la Saxe, où il étoit resté oisif une année n'avoient en rien adouci sa manière de vivre. Il montoit à cheval

trois fois par jour , se levoit à quatre heures du matin , s'habilloit seul , ne buvoit point de vin , ne restoit à table qu'un quart d'heure , exerçoit ses troupes tous les jours , & ne connoissoit d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Les Suédois ne savoient point encore où le Roi vouloit les mener. On se doutoit seulement dans l'armée que Charles pourroit aller à Moscow. Il ordonna , quelques jours avant son départ , à son Grand-Maréchal-des-Logis , de lui donner par écrit la route depuis *Leipsick*..... Il s'arrêta un moment à ce mot ; & pour que le Maréchal-des-Logis ne pût rien deviner de ses projets , il ajouta en riant , *jusqu'à toutes les Capitales de l'Europe*. Le Maréchal lui apporta une liste de toutes ces routes , à la tête desquelles il avoit affecté de mettre en grosses lettres , *route de Leipsick à Stockholm*. La plupart des Suédois n'aspiroient qu'à y retourner ; mais le Roi étoit bien éloigné de songer à leur faire revoir leur patrie. „ Monsieur le Maréchal , dit-il , je vois bien où vous voudriez me mener ; mais nous ne retournerons pas à Stockholm si-tôt.”

L'armée étoit déjà en marche , & passoit auprès de Dresde : Charles étoit à la tête , courant toujours selon sa coutume deux ou trois cents pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vue : quelques Officiers s'avancèrent à bride abattue pour sa-

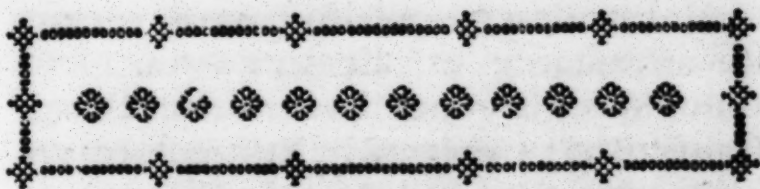
voir où il pouvoit être : on courut de tous côtés , on ne le trouva point. L'alarme est en un moment dans toute l'armée ; on fait halte, les Généraux s'assemblent : on étoit déjà dans la consternation ; on apprit enfin d'un Saxon, qui passoit, ce qu'étoit devenu le Roi.

L'envie lui avoit pris, en passant si près de Drelde, d'aller rendre une visite au Roi Auguste. Il étoit entré à cheval dans la Ville suivi de trois ou quatre Officiers-Généraux. On leur demanda leur nom à la barrière. Charles dit qu'il s'appeloit Carl, & qu'il étoit Draban : chacun prit un nom supposé. Le Comte Flemming les voyant passer dans la place n'eut que le temps de courir avertir son Maître. Tout ce qu'on pouvoit faire dans une occasion pareille, s'étoit déjà présenté à l'idée du Ministre. Il en parloit à Auguste ; mais Charles entra tout botté dans la chambre, avant qu'Auguste eût eu même le tems de revenir de sa surprise. Il étoit malade alors , & en robe de chambre : il s'habilla en hâte. Charles déjeûna avec lui , comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami ; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de temps qu'il employa à les parcourir , un Livonien pros crit en Suède , qui servoit dans les troupes de Saxe , crut que jamais il ne s'offriroit une occasion plus favorable d'obtenir sa grâce ; il conjura le Roi Auguste de la demander à Charles , bien sûr que ce Roi ne refuseroit pas cette légère condescendance à un Prince

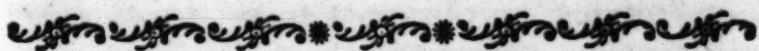
154 HISTOIRE DE CHARLES XII.

à qui il venoit d'ôter une Couronne, & entre les mains duquel il étoit dans ce moment. Auguste se chargea aisément de cette affaire. Il étoit un peu éloigné du Roi de Suède, & s'entretenoit avec Hord, Général Suédois. *Je crois*, lui dit-il en souriant, *que votre Maître ne me refusera pas*. Vous ne le connoissez pas, repartit le Général Hord, il vous refusera plutôt ici que par-tout ailleurs. Auguste ne laissa pas de demander au Roi en termes pressans la grâce du Livonien. Charles la refusa d'une manière à ne pas se la faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le Roi Auguste & partit. Il trouva, en rejoignant son Armée, tous ses Généraux encore en alarmes; ils lui dirent qu'ils comptoient assiéger Dresde, en cas qu'on eût retenu Sa Majesté prisonnière. *Bon*, dit le Roi, *on n'oseroit*. Le lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le Roi Auguste tenoit Conseil extraordinaire à Dresde, *vous verrez*, dit le Baron de Stralenheim, *qu'ils délibèrent sur ce qu'ils devoient faire bier*. A quelques jours de-là Renschild étant venu trouver le Roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Dresde. *Je me suis fié*, dit Charles, *sur ma bonne fortune*. *J'ai vu cependant un moment qui n'étoit pas bien net*. *Flemming n'avoit nulle envie que je sortisse de Dresde si-tôt*.

Fin du troisième Livre.



HISTOIRE
DE
CHARLES XII,
ROI DE SUEDE.



LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

*Charles victorieux quitte la Saxe , poursuit le
Czar : s'enfonce dans l'Ukraine. Ses pertes :
sa blessure. Bataille de Pultava : suite de
cette bataille : Charles réduit à fuir en
Turquie. Sa réception en Bessarabie.*

CHARLES partit enfin de Saxe en
Septembre 1707 , suivi d'une armée
de quarante-trois mille hommes , autrefois
couverte de fer , & alors brillante d'or &
d'argent , & enrichie des dépouilles de la
Pologne & de la Saxe. Chaque soldat em-
portoit avec lui cinquante écus d'argent
comptant. Non-seulement tous les régi-
mens étoient complets , mais il y avoit dans

chaque compagnie plusieurs furnuméraires qui attendoient des places vacantes. Outre cette armée, le Comte Lewenhaupt, l'un de ses meilleurs Généraux, l'attendoit en Pologne avec vingt mille hommes. Il avoit encore une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, & de nouvelles recrues lui venoient de Suède. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le Czar.

Cet Empereur étoit alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti auquel le Roi Auguste sembloit avoir renoncé : ses troupes, divisées en plusieurs corps, fuyoient de tous côtés, au premier bruit de l'approche du Roi de Suède. Il avoit recommandé lui-même à tous ses Généraux de ne jamais attendre ce Conquérant avec des forces inégales ; & il étoit bien obéi.

Le Roi de Suède, au milieu de sa marche victorieuse, reçut un Ambassadeur de la part des Turcs. L'Ambassadeur eut son audience au quartier du Comte Piper ; c'étoit toujours chez ce Ministre que se faisoient les cérémonies d'éclat. Il soutenoit la dignité de son Maître par des dehors magnifiques ; & le Roi, toujours plus mal logé, plus mal servi & plus simplement vêtu que le moindre Officier de son armée, disoit que son palais étoit le quartier de Piper. L'Ambassadeur Turc présenta à Charles cent soldats Suédois, qui ayant été pris par des Calmoucks, & vendus en Turquie, avoient été rachetés par le Grand-Sei-

gneur, & que cet Empereur envoyoit au Roi comme le présent le plus agréable qu'il pût lui faire; non que la fierté Ottomane prétendît rendre hommage à la gloire de Charles XII, mais parce que le Sultan, ennemi naturel des Empereurs de Moscovie & d'Allemagne, vouloit se fortifier contr'eux de l'amitié de la Suède & de l'alliance de la Pologne. L'Ambassadeur complimenta Stanislas sur son avènement: ainsi ce Roi fut reconnu en peu de temps par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne & la Turquie. Il n'y eut que le Pape qui voulut attendre, pour le reconnoître, que le temps eût affermi sur sa tête cette Couronne qu'une disgrâce pouvoit faire tomber.

A peine Charles eut-il donné audience à l'Ambassadeur de la Porte Ottomane, qu'il courut chercher les Moscovites.

Les troupes du Czar étoient sorties de Pologne, & y étoient rentrées plus de vingt fois pendant le cours de la guerre: ce pays ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupassent la retraite à une armée, laissoit aux Moscovites la liberté de reparoître souvent au même endroit où ils avoient été battus, & même de pénétrer dans le pays aussi avant que le vainqueur. Pendant le séjour de Charles en Saxe, le Czar s'étoit avancé jusqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il étoit alors vers le

158 HISTOIRE DE CHARLES XII ,
nord , à Grodno en Lithuanie , à cent lieues
de Léopold.

Charles laissa en Pologne Stanislas , qui ,
assisté de dix mille Suédois , de ses nouve-
aux sujets , avoit à conserver son nouveau
Royaume contre les ennemis étrangers &
domestiques. Pour lui il se mit à la tête de
sa cavalerie , & marcha vers Grodno , au
milieu des glaces , au mois de Janvier 1708.

Il avoit déjà passé le Niemen , à deux lieues
de la Ville ; & le Czar ne savoit encore rien
de sa marche. A la première nouvelle que
les Suédois arrivent , le Czar sort par la por-
te du nord , & Charles entre par celle qui
est au midi. Le Roi n'avoit avec lui que six
cents gardes ; le reste n'avoit pu le suivre. Le
Czar fuyoit avec plus de deux mille hom-
mes , dans l'opinion que toute une Armée
entroit dans Grodno. Il apprend le jour mê-
me par un transfuge Polonois qu'il n'a quit-
té la place qu'à six cents hommes , & que le
gros de l'armée ennemie étoit encore éloigné
de plus de cinq lieues. Il ne perd point de
temps , il détache quinze cents chevaux de sa
troupe , à l'entrée de la nuit , pour aller sur-
prendre le Roi de Suède dans la Ville. Les
quinze cents Moscovites arrivèrent , à la fa-
veur de l'obscurité , jusqu'à la première garde
Suédoise , sans être reconnus. Trente hom-
mes composoient cette garde ; ils soutinrent
seuls un demi-quart-d'heure l'effort des qujn-

ze cents hommes. Le Roi, qui étoit à l'autre bout de la Ville, accourut bien-tôt avec le reste de ses six cents gardes. Les Moscovites s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas long-temps sans le rejoindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les corps Moscovites répandus dans la Lithuanie se retiroient en hâte du côté de l'orient, dans le palatinat de Minsky, près des frontières de la Moscovie, où étoit leur rendez-vous. Les Suédois, que le Roi partagea aussi en divers corps, ne cessèrent de les suivre pendant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuyoient & ceux qui poursuivoient, faisoient des marches forcées presque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il y avoit déjà long temps que toutes les saisons étoient devenues égales pour les soldats de Charles & pour ceux du Czar; la seule terreur qu'inspiroit le nom du Roi Charles, mettoit alors de la différence entre les Moscovites & les Suédois.

Depuis Grodno jusqu'au Boristhène, en tirant vers l'orient, ce sont des marais, des déserts, des forêts immenses. Dans les endroits qui sont cultivés on ne trouve point de vivres; les payfans enfouissent dans la terre tous leurs grains, & tout ce qui peut s'y conserver: il faut sonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces magasins souterrains. Les Moscovites & les Suédois se servirent tour-à-tour de ces pro-

vifions ; mais on n'en trouvoit pas toujours , & elles n'étoient pas fuffifantes.

Le Roi de Suède, qui avoit prévu ces extrémités , avoit fait apporter du biscuit pour la fubfiftance de fon armée : rien ne l'arrêtoit dans fa marche. Après qu'il eut traversé la forêt de Minsky , où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à fes troupes & à fon baggage , il se trouva le 25 Juin 1708 devant la rivière de Bérézine , vis-à-vis Borisflow.

Le Czar avoit rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces ; il y étoit avantageusement retranché. Son dessein étoit d'empêcher les Suédois de passer la rivière. Charles posta quelques régimens sur le bord de la Bérézine , à l'opposite de Borisflow , comme s'il en avoit voulu tenter le passage à la vue de l'ennemi. Dans le même temps il remonte avec son armée, trois lieues au-delà , vers la source de la rivière : il y fait jeter un pont , passe sur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendoit ce poste, & marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Moscovites ne l'attendirent pas ; ils décampèrent , & se retirèrent vers le Boristhène , gâtant tous les chemins & détruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Charles surmonta tous les obstacles, avançant toujours vers le Boristhène. Il rencontra sur son chemin vingt mille Moscovites, retranchés dans un lieu nommé Hollofin, derrière un

marais, auquel on ne pouvoit aborder qu'en passant une rivière. Charles n'attendit pas, pour les attaquer, que le reste de son infanterie fût arrivé, il se jeta dans l'eau, à la tête de ses gardes à pied; il traversa la rivière & le marais, ayant souvent de l'eau au-dessus des épaules. Pendant qu'il alloit ainsi aux ennemis, il avoit ordonné à sa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moscovites étonnés qu'aucune barrière ne pût les défendre, furent enfoncés en même-temps par le Roi, qui les attaquoit à pied, & par la cavalerie Suédoise.

Cette cavalerie, s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le Roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval, mais quelque temps après il trouva dans la mêlée un jeune Gentilhomme Suédois, nommé Gullenstiern, qu'il aimoit beaucoup, blessé & hors d'état de marcher : il le força à prendre son cheval, & continua de commander à pied à la tête de son infanterie. De toutes les batailles qu'il avoit données, celle-ci étoit peut-être la plus glorieuse, celle où il avoit effuyé les plus grands dangers & où il avoit montré le plus d'habileté. On en conserva la mémoire par une médaille, où on lisoit d'un côté : *Silvæ, Paludes, Aggeres, Hostes victi.* Et de l'autre ce vers de Lucain : *Victrices copias alium laturus in Orbem.*

Les Moscovites, chassés par-tout, repassèrent le Boristhène, qui sépare la Pologne

de leur pays. Charles ne tarda pas à les poursuivre : il passa ce grand fleuve après eux , à Mohilow , dernière ville de la Pologne , qui appartient , tantôt aux Polonois , tantôt au Czar , destinée commune aux places frontières.

Le Czar , qui vit alors son Empire , où il venoit de faire naître les arts & le commerce , en proie à une guerre capable de renverser dans peu tous les grands desseins & peut-être son Trône , songea à parler de paix. Il fit hasarder quelques propositions par un Gentilhomme Polonois qui vint à l'armée de Suède. Charles XII , accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales , répondit : *je traiterai avec le Czar à Moscow.* Quand on rapporta au Czar cette réponse hautaine : „ mon frère „ Charles , dit-il , prétend faire toujours „ l'Alexandre ; mais je me flatte qu'il ne „ trouvera pas en moi un Darius. ”

De Mohilow , place où le Roi traversa le Boristhène , si vous remontez au nord , le long de ce fleuve , toujours sur les frontières de Pologne & de Moscovie , vous trouverez à trente lieues le pays de Smolensko , par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscow. Le Czar fuyoit par ce chemin. Le Roi le suivoit à grandes journées. Une partie de l'arrière-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde Suédoise. L'avantage de-

meuroit presque toujours à ces derniers ; mais ils s'affoiblissoient , à force de vaincre , dans de petits combats qui ne décidoient rien , & où ils perdoient toujours du monde.

Le 22 Septembre de cette année 1708 , le Roi attaqua , auprès de Smolensko , un corps de dix mille hommes de cavalerie , & de six mille Calmoucks.

Ces Calmoucks sont des Tartares , qui habitent entre le Royaume d'Astracan , domaine du Czar , & celui de Samarcande , pays des Tartares Usbecks , & patrie du Timur connu sous le nom de Tamerlan. Le pays des Calmoucks s'étend à l'orient jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du Czar : il prétend sur eux un empire absolu ; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître , & fait qu'il se conduit avec eux comme le Grand Seigneur avec les Arabes , tantôt souffrant leurs brigandages , & tantôt les punissant. Il y a toujours de ces Calmoucks dans les troupes de Moscovie. Le Czar étoit même parvenu à les discipliner , comme le reste de ses soldats.

Le Roi fondit sur cette armée , n'ayant avec lui que six régimens de cavalerie , & quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son régiment d'Ostrogthie ; les ennemis se retirèrent. Le Roi avança sur eux par des chemins creux & iné-

gaux, où les Calmoucks étoient cachés; ils parurent alors, & se jetèrent entre le régiment où le Roi combattoit & le reste de l'armée Suédoise. A l'instant, & Moscovites & Calmoucks, entourèrent ce régiment & percèrent jusqu'au Roi. Ils tuèrent deux Aides-de-Camp qui combattoient auprès de sa personne. Le cheval du Roi fut tué sous lui; un Ecuyer lui en présentait un autre, mais l'Ecuyer & le cheval furent percés de coups. Charles combattit à pied entouré de quelques Officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

Plusieurs furent pris, blessés, ou tués, ou entraînés loin du Roi par la foule qui se jetoit sur eux; il ne restoit que cinq hommes auprès de Charles. Il avoit tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avoit accompagné partout, & sur lequel il compta toujours. Enfin un Colonel nommé Dardof, se fait jour à travers les Calmoucks avec seulement une compagnie de son régiment, il arrive à temps pour dégager le Roi: le reste des Suédois fit main-basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs: Charles monta à cheval, & tout fatigué qu'il étoit, il poursuivit les Moscovites pendant deux lieues.

Le vainqueur étoit toujours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce com-

bat , jusqu'à Moscov , environ cent de nos lieues Françoises : l'armée n'avoit presque plus de vivres. Le Comte Piper pria fortement le Roi d'attendre que le Général Lewenhaupt , qui devoit lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vînt le joindre. Non-seulement le Roi , qui rarement prenoit conseil , n'écouta point cet avis judicieux , mais , au grand étonnement de toute l'armée , il quitta le chemin de Moscov , fit marcher au midi , vers l'Ukraine , pays des Cosaques , situé entre la petite Tartarie , la Pologne & la Moscovie. Ce pays a environ cent de nos lieues du midi au septentrion , & presque autant de l'orient au couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par le Boristhène , qui le traverse en coupant du nord-ouest au sud-est ; la principale Ville est Bathurin , sur la petite rivière de Sem. La partie la plus septentrionale de l'Ukraine est cultivée & riche. La plus méridionale , située par le quarante-huitième degré , est un des pays les plus fertiles du monde & les plus déserts. Le mauvais gouvernement y étouffe le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons , voisins de la petite Tartarie , ne sèment ni ne plantent , parce que les Tartares de Budzia , ceux de Précop , les Moldaves , tous peuples brigands , viendroient ravager leurs moissons. L'Ukraine a toujours aspiré à être libre ; mais étant entourée de la Moscovie ,

166 HISTOIRE DE CHARLES XII ,
des Etats du Grand-Seigneur , & de la Pologne , il lui a fallu chercher un Protecteur , & par conséquent un Maître , dans l'un de ces trois Etats. Elle se mit d'abord sous la protection de la Pologne , qui la traita trop en sujette : elle se donna depuis au Moscovite , qui la gouverna en esclave , autant qu'il le put. D'abord les Ukranienens jouirent du privilège d'élire un Prince sous le nom de Général ; mais bien-tôt ils furent dépouillés de ce droit ; & leur Général fut nommé par la Cour de Moscow.

Celui qui remplissoit alors cette place étoit un Gentilhomme Polonois , nommé Mazeppa , né dans le palatinat de Podolie ; il avoit été élevé Page du Roi Jean Casimir , & avoit pris à sa Cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un Gentilhomme Polonois , ayant été découverte , le mari le fit fouetter de verges , le fit lier tout nu sur un cheval farouche , & le laissa aller en cet état. Le cheval , qui étoit du pays de l'Ukraine , y retourna & y porta Mazeppa demi mort de fatigue & de faim. Quelques payfans le secoururent. Il resta long-temps parmi eux , & se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande considération parmi les Cosaques : sa réputation s'augmentant de jour en jour , obligea le Czar à le faire Prince de l'Ukraine.

Un jour , étant à table à Moscow , avec le Czar , cet Empereur lui proposa de discipliner les Cosaques , de rendre ces peuples plus dépendans. Mazeppa répondit que la situation de l'Ukraine & le génie de cette Nation étoient des obstacles insurmontables. Le Czar , qui commençoit à être échauffé par le vin , & qui ne commandoit pas toujours à sa colère , l'appela *traître* , & le menaça de le faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine forma le projet d'une révolte : l'armée de Suède , qui parut bien-tôt après sur les frontières , lui en facilita les moyens ; il prit la résolution d'être indépendant , & de se former un puissant Royaume de l'Ukraine & des débris de l'Empire de Russie. C'étoit un homme courageux , entreprenant & d'un travail infatigable ; il se liguait secrètement avec le Roi de Suède , pour hâter la chute du Czar , & pour en profiter.

Le Roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière de Desna. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente mille hommes , des munitions de guerre , des provisions de bouche , & ses trésors , qui étoient immenses. L'armée Suédoise marcha donc de ce côté , au grand regret de tous les Officiers , qui ne savoient rien du traité du Roi avec les Cosaques. Charles envoya ordre à Lewenhaupt de lui amener en diligence ses troupes & des

provisions dans l'Ukraine , où il projetoit de passer l'hiver , afin que , s'étant assuré de ce pays , il pût conquérir la Moscovie au printemps suivant ; & cependant il s'avança vers la rivière de Desna , qui tombe dans le Boristhène à Kiovie.

Les obstacles qu'on avoit trouvés jusqu'alors dans la route , étoient légers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin. Il fallut traverser une forêt de cinquante lieues , pleine de marécages. Le Général Lagercron , qui marchoit devant avec cinq mille hommes & des pionniers , égara l'armée vers l'orient , à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche , le Roi reconnut la faute de Lagercron : on se remit avec peine dans le chemin ; mais presque toute l'artillerie & tous les chariots restèrent embourbés ou abymés dans les marais.

Enfin , après douze jours d'une marche si pénible , pendant laquelle les Suédois avoient consommé le peu de biscuit qui leur restoit , cette armée , exténuée de lassitude & de faim , arrive sur les bords de la Desna, dans l'endroit où Mazeppa avoit marqué le rendez-vous ; mais au lieu d'y trouver ce Prince , on trouva un corps de Moscovites , qui avançoit vers l'autre bord de la rivière. Le Roi fut étonné ; mais il résolut sur le champ de passer la

la Desna, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette rivière étoient si escarpés, qu'on fut obligé de descendre les soldats avec des cordes. Ils traversèrent la rivière selon leur manière accoutumée; les uns sur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moscovites, qui arrivoit dans ce temps-là même n'étoit que de huit mille hommes; il ne résista pas long-temps, & cet obstacle fut encore surmonté.

Charles avançoit dans ces pays perdus, incertain de sa route, & de la fidélité de Mazepa: ce Cosaque parut enfin; mais plutôt comme un fugitif, que comme un Allié puissant. Les Moscovites avoient découvert & prévenu ses desseins. Ils étoient venus fondre sur ses Cosaques, qu'ils avoient taillés en pièces: ses principaux amis, pris les armes à la main, avoient péri au nombre de trente par le supplice de la roue; ses Villes étoient réduites en cendres, ses trésors pillés, les provisions qu'il préparoit au Roi de Suède saisies. A peine avoit-il pu échapper, avec six mille hommes, & quelques chevaux chargés d'or & d'argent. Toutefois il apportoit au Roi l'espérance de se soutenir par ses intelligences, dans ces pays inconnus, & l'affection de tous les Cosaques, qui, enragés contre les Moscovites, arrivoient par troupes au camp, & le firent subsister.

Charles espéroit au moins que son Géné-

ral Lewenhaupt viendroit réparer cette mauvaise fortune. Il devoit amener environ quinze mille Suédois , qui valoient mieux que cent mille Cosaques , & apporter des provisions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que Mazeppa.

Il avoit déjà passé le Boristhène au-dessus de Mohilow , & s'étoit avancé vingt de nos lieues au-delà sur le chemin de l'Ukraine. Il amenoit au Roi un convoi de huit mille chariots , avec l'argent qu'il avoit levé en Lithuanie sur sa route. Quand il fut vers le bourg de Lesno , près de l'endroit où les rivières de Pronia & de Sosia se joignent , pour aller tomber loin au-dessous dans le Boristhène , le Czar parut à la tête de près de quarante mille hommes.

Le Général Suédois , qui n'en avoit pas seize mille complets , ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avoient donné aux Suédois une si grande confiance , qu'ils ne s'informoient jamais du nombre de leurs ennemis , mais seulement du lieu où ils étoient. Lewenhaupt marcha donc à eux sans balancer le 7 d'Octobre 1708 , après midi. Dans le premier choc les Suédois tuèrent quinze cents Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du Czar ; on fuyoit de tous côtés. L'Empereur des Russes vit le moment où il alloit être entièrement défait. Il sentoît que le salut de ses Etats dépendoit de cette journée , & qu'il étoit perdu si Le-

wenhaupt joignoit le Roi de Suède avec une armée victorieuse.

Dès qu'il vit que ses troupes commençoient à reculer, il courut à l'arrière-garde, où étoient des Cosaques & des Calmoucks: *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, si j'étois assez lâche pour me retirer.* De là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même, aidé du Prince Menzikoff & du Prince Gallitsin. Lewenhaupt, qui avoit des ordres pressans de rejoindre son Maître, aima mieux continuer sa marche que de recommencer le combat, croyant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre.

Dès le lendemain, à onze heures, le Czar l'attaqua au bord d'un marais, & étendit son armée pour l'envelopper. Les Suédois firent face par-tout: on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indécise.

A quatre heures le Général Baver amena au Czar un renfort de troupes. La bataille recommença alors pour la troisième fois avec plus de furie & d'acharnement; elle dura jusqu'à la nuit: enfin le nombre l'emporta, les Suédois furent rompus, enfoncés, & poussés jusqu'à leur bagage. Lewenhaupt rallia ses troupes derrière ses chariots; les

172 HISTOIRE DE CHARLES XII ,

Suédois étoient vaincus , mais ils ne s'enfuirent point. Ils étoient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta: le Général les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avoient point été vaincus. Le Czar , de l'autre côté , passa la nuit sous les armes ; il défendit aux Officiers , sous peine d'être cassés , & aux soldats , sous peine de mort , de s'écarter pour piller.

Le lendemain encore il commanda au point du jour une nouvelle attaque. Lewenhaupt s'étoit retiré à quelques milles , dans un lieu avantageux , après avoir encloué une partie de son canon , & mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arrivèrent assez à temps pour empêcher tout le convoi d'être consummé par les flammes; ils se saisirent de plus de six mille chariots qu'ils sauvèrent. Le Czar qui vouloit achever la défaite des Suédois , envoya un de ses Généraux , nommé Phlug , les attaquer encore pour la cinquième fois : ce Général leur offrit une capitulation honorable. Lewenhaupt la refusa & livra un cinquième combat , aussi sanglant que les premiers. De neuf mille soldats qu'il avoit encore , il en perdit environ la moitié ; l'autre ne put être forcée ; enfin la nuit survenant , Lewenhaupt , après avoir soutenu cinq combats contre quarante mille hommes , passa la Soffa avec environ cinq mille com-

battans qui lui restoient. Le Czar perdit près de dix mille hommes dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suédois, & Lewenhaupt celle de disputer trois jours la victoire, & de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son Maître avec l'honneur de s'être si bien défendu; mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le Roi de Suède se trouva ainsi, sans provisions & sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avoit guère de ressource que son courage.

Dans cette extrémité, le mémorable hiver de 1709, plus terrible encore sur ces frontières de l'Europe, que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. Charles vouloit braver les saisons comme il faisoit ses ennemis, il osoit faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid presque à ses yeux. Les cavaliers n'avoient plus de bottes; les fantassins étoient sans souliers & presque sans habits. Ils étoient réduits à se faire des chaufures de peaux de bêtes comme ils pouvoient: souvent ils manquoient de pain. On avoit été réduit à jeter presque tous les canons dans des marais & dans des rivières, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée, auparavant si flo-

174 HISTOIRE DE CHARLES XII ,
rissante , étoit réduite à vingt-quatre mille
hommes prêts à mourir de faim. On ne rece-
voit plus de nouvelles de la Suède & on ne
pouvoit y en faire tenir. Dans cet état un
seul Officier se plaignit. „ Eh quoi , lui dit le
„ Roi ! vous ennuyez-vous d'être loin de
„ votre femme ? si vous êtes un vrai soldat je
„ vous menerai si loin , que vous pourrez à
„ peine recevoir des nouvelles de Suède une
„ fois en trois ans. ”

Le Marquis de B***, depuis Ambassadeur
en Suède, m'a conté qu'un soldat osa présen-
ter au Roi , avec murmure , en présence de
toute l'armée , un morceau de pain noir &
moisi , fait d'orge & d'avoine , seule nourri-
ture qu'ils avoient alors , & dont ils n'avoient
pas même suffisamment. Le Roi reçut le
morceau de pain , sans s'émouvoir , le man-
gea tout entier , & dit ensuite froidement au
soldat : *il n'est pas bon ; mais il peut se manger* ,
Ce trait , tout petit qu'il est , si ce qui augmen-
te le respect & la confiance peut être petit ,
contribua plus que tout le reste à faire sup-
porter à l'armée Suédoise des extrémités qui
eussent été intolérables sous tout autre Gé-
néral.

Dans cette situation il reçut enfin des nou-
velles de Stockholm ; mais ce ne fut que pour
apprendre la mort de la Duchesse de Holstein
sa sœur , que la petite-vérole enleva au
mois de Décembre 1708 , dans la vingt-sep-
tième année de son âge. C'étoit une Princesse

aussi douce & aussi compatissante que son frère étoit impérieux dans ses volontés & implacable dans ses vengeances. Il avoit toujours eu pour elle beaucoup de tendresse ; il fut d'autant plus affligé de sa perte , que commençant alors à devenir malheureux , il en devenoit un peu plus sensible.

Il apprit aussi qu'on avoit levé des troupes & de l'argent en exécution de ses ordres , mais rien ne pouvoit arriver jusqu'à son camp, puisqu'entre lui & Stockholm il y avoit près de cinq cents lieues à traverser , & des ennemis supérieurs en nombre à combattre.

Le Czar , aussi agissant que le Roi de Suède , après avoir envoyé de nouvelles troupes au secours des Confédérés de Pologne , réunis contre Stanislas , sous le Général Siniawski , s'avança bientôt dans l'Ukraine , au milieu de ce rude hiver , pour faire tête au Roi de Suède. Là il continua dans la politique d'affoiblir son ennemi par de petits combats , jugeant bien que l'armée Suédoise périroit entièrement à la longue , puisqu'elle ne pouvoit être recrutée.

Il falloit que le froid fût bien excessif , puisque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une suspension d'armes. Mais dès le premier de Février on recommença à se combattre au milieu des glaces & des neiges.

Après plusieurs petits combats , & quel-

ques défavantages , le Roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui restoit plus que dix-huit mille Suédois. Mazeppa seul , ce Prince des Cosaques , les faisoit subsister ; sans ce secours l'armée eût péri de faim & de misère. Le Czar , dans cette conjoncture , fit proposer à Mazeppa de rentrer sous sa domination. Mais le Cosaque fut fidelle à son nouvel Allié , soit que le supplice affreux de la roue , dont avoient péri ses amis , le fit craindre pour lui-même , soit qu'il voulût les venger.

Charles , avec ses dix-huit mille Suédois , n'avoit perdu ni le dessein ni l'espérance de pénétrer jusqu'à Moscow. Il alla vers la fin de Mai investir Pultava , sur la rivière de Voroka , à l'extrémité orientale de l'Ukraine , à treize grandes lieues du Boristhène : ce terrain est celui des Zaporaviens , le plus étrange peuple qui soit sur la terre. C'est un ramas d'anciens Russes , Polonois & Tartares , faisant tous profession d'une espèce de Christianisme & d'un brigandage semblable à celui des Flibustiers. Ils élisent un Chef , qu'ils déposent ou qu'ils égorgent souvent. Ils ne souffrent point de femmes chez eux ; mais ils font enlever tous les enfans à vingt & trente lieues à la ronde , & les élèvent dans leurs mœurs. L'été ils sont toujours en campagne ; l'hiver ils couchent dans des granges spacieuses , qui contiennent quatre ou cinq cents hommes. Ils ne craignent rien , ils

vivent libres ; ils affrontent la mort pour le plus léger butin , avec la même intrépidité que Charles XII la bravoit pour donner des couronnes. Le Czar leur fit donner soixante mille florins , dans l'espérance qu'ils prendroient son parti : ils prirent son argent & se déclarèrent pour Charles XII, par les soins de Mazeppa ; mais ils servirent très-peu , parce qu'ils trouvent ridicule de combattre pour autre chose que pour piller : c'étoit beaucoup qu'ils ne nuisissent pas. Il y en eut environ deux mille qui firent le service. On présenta dix de leurs chefs un matin au Roi ; mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fussent point ivres ; car c'est par là qu'ils commencent la journée. On les mena à la tranchée , ils y firent paroître leur adresse à tirer avec de longues carabines , car étant montés sur le revers , ils tuoient , à la distance de six cents pas , les ennemis qu'ils choisissoient. Charles ajouta à ces bandits quelques mille Valaques , que lui vendit le Kam de la petite Tartarie. Il assiégeoit donc Pultava avec toutes ces troupes de Zaporaviens , de Cosaques , de Valaques , qui , joints à ses dix-huit mille Suédois , faisoient une armée d'environ trente mille hommes ; mais une armée délabrée , manquant de tout. Le Czar avoit fait de Pultava un magasin. Si le Roi le prenoit il se rouvroit le chemin de Moscow , & pouvoit au moins attendre , dans l'abondance de toutes choses , les secours qu'il espé-

178 HISTOIRE DE CHARLES XII,

roit encore de Suède, de Livonie, de Poméranie & de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava, il en pressa le siège avec ardeur. Mazeppa, qui avoit des intelligences dans la Ville, l'assura qu'il en seroit bientôt le maître : l'espérance renaissoit dans l'armée. Les soldats regardoient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs misères.

Le Roi s'aperçut, dès le commencement du siège, qu'il avoit enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le Prince Menzikoff, malgré toutes ses précautions, jeta du secours dans la Ville. La garnison par ce moyen se trouva forte de près de cinq mille hommes.

On faisoit des sorties & quelquefois avec succès; on faisoit jouer des mines: mais ce qui rendoit la Ville imprenable, c'étoit l'approche du Czar, qui s'avançoit avec soixante & dix mille combattans. Charles XII alla les reconnoître le 27 Mai, jour de sa naissance, & battit un de leurs détachemens; mais comme il retournoit à son camp, il reçut un coup de carabine qui lui perça la botte, & lui fracassa l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il étoit blessé: il continua à donner tranquillement ses ordres, & demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses domestiques s'apercevant que le foulier de la botte du Prince étoit tout sanglant, courut chercher des Chirurgiens:

la douleur du Roi commençoit à être si cuisante, qu'il fallut l'aider à descendre de cheval & l'emporter dans sa tente. Les Chirurgiens visitèrent sa plaie : ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée étoit inexprimable. Un Chirurgien, nommé Neumant, plus habile & plus hardi que les autres, assura qu'en faisant de profondes incisions, il sauveroit la jambe au Roi : *Travaillez donc tout à l'heure*, lui dit le Roi : *taillez hardiment, ne craignez rien.* Il tenoit lui-même sa jambe avec ses deux mains regardant les incisions qu'on lui faisoit, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

Dans le temps même qu'on lui mettoit un appareil, il ordonna un assaut pour le lendemain, mais à peine avoit-il donné cet ordre, qu'on vint lui apprendre que toute l'armée ennemie s'avançoit sur lui. Il fallut alors prendre un autre parti. Charles, blessé & incapable d'agir, se voyoit entre le Boristhène & la rivière qui passe à Pultava, dans un pays désert, sans places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui coupoit la retraite & les vivres. Dans cette extrémité il n'assembla point le Conseil de guerre, comme tant d'autres relations l'ont débité ; mais la nuit du 7 au 8 de Juillet il fit venir le Velt-Maréchal Renschild dans sa tente ; & lui ordonna, sans délibération, comme sans inquiétude, de tout disposer pour attaquer le

Czar le lendemain. Renschild ne contesta point, & sortit pour obéir. A la porte de la tente du Roi il rencontra le Comte Piper, avec qui il étoit fort mal depuis long-temps, comme il arrive souvent entre le Ministre & le Général. Piper lui demanda *s'il n'y avoit rien de nouveau* : Non, dit le Général froidement, & passa outre pour aller donner ses ordres. Dès que le Comte Piper fut entré dans la tente : *Renschild ne vous a-t-il rien appris*, lui dit le Roi ? Rien, répondit Piper. *Eh bien, je vous apprends donc*, reprit le Roi, *que demain nous donnons bataille*. Le Comte Piper fut effrayé d'une résolution si désespérée, mais il savoit bien qu'on ne faisoit jamais changer son Maître d'idée ; il ne marqua son étonnement que par son silence, & laissa Charles dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8 Juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre les deux plus singuliers Monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII illustre par neuf années de victoires ; Pierre Alexiowits par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes Suédoises : l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civilisé les siens : Charles aimant les dangers, & ne combattant que pour la gloire ; Alexiowits ne fuyant point le péril, & ne faisant la guerre que pour ses intérêts : le Monarque Suédois libéral par gran-

deur d'ame; le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vue : celui-là d'une sobriété & d'une continence sans exemple , d'un naturel magnanime , & qui n'avoit été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation & de son pays , aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers , & trop a donné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avoit le titre d'*Invincible*, qu'un moment pouvoit lui ôter ; les nations avoient déjà donné à Pierre Alexiowits le nom de *Grand*, qu'une défaite ne pouvoit lui faire perdre , parce qu'il ne le devoit pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille , & du lieu où elle fut donnée , il faut se figurer Pultava au nord , le Camp du Roi de Suède au sud , tirant un peu vers l'orient , son bagage derrière lui à environ un mille , & la rivière de Pultava au nord de la Ville , coulant de l'orient à l'occident.

Le Czar avoit passé la rivière à une lieue de Pultava , du côté de l'occident , & commençoit à former son camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées , avec quatre canons de fer pour toute artillerie : le reste fut laissé dans le camp , avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurèrent au bagage. De sorte que l'armée Suédoise marcha aux ennemis forte d'environ vingt &

182 HISTOIRE DE CHARLES XII,
un mille hommes , dont il y avoit environ
seize mille Suédois.

Les Généraux Renschild, Roos, Lewenhaupt , Schilpenbak , Hoorn , Sparre , Hamilton , le Prince de Wittemberg, parent du Roi , & quelques autres , dont la plupart avoient vu la bataille de Narva , faisoient tous souvenir les Officiers subalternes de cette journée, où huit mille Suédois avoient détruit une armée de quatre-vingt mille Moscovites dans un camp retranché. Les Officiers le disoient aux soldats , tous s'encourageoient en marchant.

Le Roi conduisit la marche, porté sur un brancard , à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis : la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin : la cavalerie ennemie étoit à l'occident , à la droite du camp Moscovite ; le Prince Menzikoff, & le Comte Gollowain, l'avoient disposée par intervalles , entre des redoutes garnies de canon. Le Général Schilpenbak , à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes Suédoises savent qu'il étoit presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons Moscovites furent rompus & enfoncés. Le Czar accourut lui-même pour les rallier ; son chapeau fut percé d'une balle de

mousquet; Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui : les Suédois crièrent *viçtoire*.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée ; il avoit envoyé au milieu de la nuit le Général Creuts , avec cinq mille cavaliers ou dragons , qui devoient prendre les ennemis en flanc , tandis qu'il les attaqueroit de front ; mais son malheur voulut que Creuts s'égarât , & ne parut point. Le Czar , qui s'étoit cru perdu , eut le temps de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du Roi , qui , n'étant point soutenue par le détachement de Creuts , fut rompue à son tour ; Schilpenbak même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même temps soixante & douze canons tiroient du camp sur la cavalerie Suédoise ; & l'infanterie Ruffienne , débouchant de ses lignes , venoit attaquer celle de Charles.

Le Czar détacha alors le Prince Menzikoff pour aller se poster entre Pultava & les Suédois ; le Prince Menzikoff exécuta avec habileté & avec promptitude l'ordre de son Maître ; non-seulement il coupa la communication entre l'armée Suédoise & les troupes restées au camp devant Pultava ; mais ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes , il l'enveloppa & le tailla en pièces. Si Menzikoff fit cette manœuvre de lui-même , la Russie lui dut son salut ; si le Czar l'ordonna , il étoit un digne adversaire de

Charles XII. Cependant l'infanterie Moscovite sortoit de ses lignes, & s'avançoit en bataille dans la plaine. D'un autre côté, la cavalerie Suédoise se rallioit à un quart de lieue de l'armée ennemie : & le Roi, aidé de son Velt-Maréchal Renschild, ordonnoit tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restoit de troupes ; son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux ailes. Le Czar dispoſoit son armée de même : il avoit l'avantage du nombre, & celui de soixante & douze canons, tandis que le Suédois ne lui en oppoſoit que quatre & qu'ils commençoient à manquer de poudre.

L'Empereur Moscovite étoit au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de Major-Général, & sembloit obéir au Général Cſceremetoff. Mais il alloit, comme Empereur, de rang en rang, monté sur un cheval Turc, qui étoit un présent du Grand-Seigneur, exhortant les Capitaines & les soldats, & promettant à chacun des récompenses.

A neuf heures du matin la bataille recommença ; une des premières volées du canon Moscovite emporta les deux chevaux du brancard du Roi de Suède ; il en fit atteler deux autres : une seconde volée le mit en pièces, & renversa le Roi. De vingt-quatre Drabans qui se relayoient pour le porter,

vingt & un furent tués. Les Suédois consternés s'ébranlèrent , & le canon ennemi continuant à les écraser , la première ligne se replia sur la seconde , & la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie Moscovite qui mit en déroute l'armée Suédoise , tant les choses étoient changées.

Tous les Ecrivains Suédois disent qu'ils auroient gagné la bataille si on n'avoit point fait de fautes : mais tous les Officiers prétendent que c'en étoit une grande de la donner, & une plus grande encore de s'enfermer dans ces pays perdus, malgré l'avis des plus sages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que Charles XII par le nombre d'hommes, & par les ressources qui manquoient aux Suédois. Le souvenir de Narva fut la principale cause du malheur de Charles à Pultava.

Déjà le Prince de Wittemberg, le Général Renschild & plusieurs Officiers principaux étoient prisonniers , le camp devant Pultava forcé , & tout dans une confusion à laquelle il n'y avoit plus de ressource. Le Comte Piper , avec quelques Officiers de la Chancellerie , étoient sortis de ce camp , & ne savoient ni ce qu'ils devoient faire ni ce qu'étoit devenu le Roi : ils couroient de côté & d'autre dans la plaine. Un Major , nommé *Bere* , s'offrit de les conduire au bagage : mais les nuages de poussière & de fumée qui couvroient la campagne , & l'é-

186 HISTOIRE DE CHARLES XII ,
garement d'esprit , naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la Ville même , où ils furent tous pris par la garnison.

Le Roi ne voulut point fuir , & ne pouvoit se défendre. Il avoit en ce moment auprès de lui le Général Poniatowski, Colonel de la Garde Polonoise du Roi Stanislas, homme d'un mérite rare , que son attachement pour la personne de Charles avoit engagé à le suivre en Ukraine, sans aucun commandement. C'étoit un homme qui , dans toutes les occurences de sa vie & dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur , prit toujours son parti sur le champ, & bien, & avec bonheur. Il fit signe à deux Drabans, qui prirent le Roi par-dessous les bras , & le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowsky , quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée , devenu en cette occasion Général par nécessité , rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du Roi , les uns étoient des Drabans , les autres des Officiers, quelques-uns de simples cavaliers : cette troupe , rassemblée & ranimée par le malheur de son Prince , se fit jour à travers plus de dix régimens Moscovites , & conduisit Charles , au milieu des ennemis , l'espace d'une lieue , jusqu'au bagage de l'armée Suédoise.

Le Roi, fuyant & poursuivi, eut son cheval

tué sous lui; le Colonel Gieta blessé, & perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite le Conquérant, qui n'avoit pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante étoit beaucoup dans un si grand malheur; mais il falloit fuir plus loin: on trouva dans le bagage le carrosse du Comte Piper; car le Roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm. On le mit dans cette voiture, & l'on prit avec précipitation la route du Boristhène. Le Roi qui, depuis le moment où on l'avoit mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avoit pas dit un seul mot, demanda alors *ce qu'étoit devenu le Comte Piper. Il est pris, avec toute la chancellerie*, lui répondit-on. *Et le Général-Renschild, & le Duc de Wittemberg*, ajouta-t-il? Ils sont aussi prisonniers, lui dit Poniatowsky. *Prisonniers chez des Moscovites*, reprit Charles en haussant les épaules! *Allons donc, allons plutôt chez les Turcs*. On ne remarquoit pourtant point d'abattement sur son visage; & quiconque l'eût vu alors, & eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il étoit vaincu & blessé.

Pendant qu'il s'éloignoit, les Moscovites faisirent son artillerie dans le camp devant Pultava, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouvèrent six millions en espèces, dépouilles des Polonois & des Saxons. Près de neuf mille hommes Suédois ou Cosaques furent tués dans la bataille; environ six mille

furent pris. Il restoit encore environ seize mille hommes, tant Suédois & Polonois, que Cosaques, qui fuyoient vers le Boristhène, sous la conduite du Général Lewenhaupt. Il marcha d'un côté, avec ses troupes fugitives; le Roi alla par un autre chemin avec quelques Cavaliers. Le carrosse où il étoit rompit dans la marche; on le remit à cheval. Pour comble de disgrâce il s'égara, pendant la nuit, dans un bois: là son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de la blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs, qui le cherchoient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9 au 10 Juillet, il se trouva vis-à-vis le Boristhène. Lewenhaupt venoit d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur Roi, qu'ils croyoient mort. L'ennemi approchoit; on n'avoit ni pont pour passer le fleuve, ni temps pour en faire, ni poudre pour se défendre, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avoit mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étoient des Suédois, & ce Roi vaincu étoit Charles XII. Presque tous les Officiers croyoient qu'on attendroit là de pied ferme les Moscovites, & qu'on périroit ou qu'on vain-

croît sur le bord du Boristhène. Charles eût pris sans doute cette résolution s'il n'eût été accablé de foiblesse. Sa plaie suppuroit ; il avoit la fièvre ; & on a remarqué que la plupart des hommes les plus intrépides perdent dans la fièvre de la suppuration cet instinct de valeur , qui , comme les autres vertus , demande une tête libre. Charles n'étoit plus lui-même. C'est ce qu'on m'a assuré, & ce qui est le plus vraisemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne se connoît plus. Il y avoit encore par bonheur une mauvaise calèche , qu'on avoit amenée à tout hasard jusqu'en cet endroit : on l'embarqua sur un petit bateau ; le Roi se mit dans un autre avec le Général Mazeppa. Celui-ci avoit sauvé plusieurs coffres pleins d'argent ; mais le courant étant trop rapide, & un vent violent commençant à souffler , ce Cosaque jeta plus de trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau. Mullern , Chancelier du Roi , & le Comte Poniatowsky, homme plus que jamais nécessaire au Roi , par les ressources que son esprit lui fournissoit dans les disgraces , passèrent dans d'autres barques , avec quelques Officiers. Trois cents cavaliers & un très-grand nombre de Polonois & de Cosaques, se fiant sur la bonté de leurs chevaux , hasardèrent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe , bien ferrée , résistoit au courant & rompoit les vagues ; mais tous ceux qui s'écartèrent

un peu au-dessous , furent emportés & abymés dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquèrent le passage , aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étoient dans cette extrémité , le Prince Menzikoff s'approchoit avec dix mille cavaliers , ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin , de leurs blessures , de fatigue & de faim , montroient assez au Prince Menzikoff la route , qu'avoit prise le gros de l'armée fugitive. Le Prince envoya au Général Suédois un Trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre officiers Généraux furent aussitôt envoyés par Lewenhaupt pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour seize mille soldats du Roi Charles eussent attaqué toutes les forces de l'Empire Moscovite , & eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre ; mais après une bataille perdue , après avoir fui pendant deux jours , ne voyant plus leur Prince , qui étoit contraint de fuir lui-même , les forces de chaque soldat étant épuisées , leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance , l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité. Il n'y eut que le Colonel Troutefette , depuis Gouverneur de Stralsund , qui voyant approcher les Moscovites , s'ébranla avec un bataillon Suédois pour les charger , espérant entraîner le reste des troupes. Mais Lewenhaupt fut obligé d'ar-

rêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, & cette armée entière fut faite prisonnière de guerre. Quelques soldats, désespérés de tomber entre les mains des Moscovites, se précipitèrent dans le Boristhène. Deux Officiers du Régiment de ce brave Troutefette s'entre-tuèrent, le reste fut fait esclave. Ils défilèrent tous en présence du Prince Menzikoff, mettant les armes à ses pieds, comme trente mille Moscovites avoient fait, neuf ans auparavant, devant le Roi de Suède à Narva. Mais au lieu que le Roi avoit alors renvoyé tous ces prisonniers Moscovites, qu'il ne craignoit pas, le Czar retint les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les Etats du Czar; mais particulièrement en Sibérie, vaste Province de la grande Tartarie, qui, du côté de l'orient, s'étend jusqu'aux frontières de l'Empire Chinois. Dans ce pays barbare, où l'usage du pain n'étoit pas même connu, les Suédois, devenus ingénieux par le besoin, y exercèrent les métiers & les arts dont ils pouvoient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'Officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfèvre, & qui gagnoit de quoi subsister. Quelques Officiers devinrent peintres, d'autres archi-

testes. Il y en eut qui enseignèrent les langues, les mathématiques ; ils y établirent même des écoles publiques, qui, avec le temps, devinrent si utiles & si connues, qu'on y envoyoit des enfans de Moscow.

Le Comte Piper, premier Ministre du Roi de Suède, fut long-temps enfermé à Pétersbourg. Le Czar étoit persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce Ministre avoit vendu son Maître au Duc de Marlborough, & avoit attiré sur la Moscovie les armes de la Suède, qui auroient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce ministre mourut quelques années après en Moscovie, peu secouru par sa famille, qui vivoit à Stockholm dans l'opulence, & plaint inutilement par son Roi, qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son Ministre une rançon qu'il craignoit que le Czar n'acceptât pas ; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre Charles & le Czar.

L'Empereur Moscovite, pénétré d'une joie qu'il ne se mettoit pas en peine de dissimuler, recevoit sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenoit en foule, & demandoit à tout moment : *où est donc mon frère Charles ?*

Il fit aux Généraux Suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit, il demanda au Général Renschild, *à combien les troupes du Roi son Maître*
pouvoient

pourvoient monter avant la bataille. Renschild répondit que le Roi seul en avoit la liste, qu'il ne communiquoit à personne; mais que pour lui il pensoit que le tout pouvoit aller à environ trente mille hommes; savoir dix-huit mille Suédois, & le reste Cosaques. Le Czar parut surpris, & demanda comment ils avoient pu hasarder de pénétrer dans un pays si reculé; & d'assiéger Pultava avec ce peu de monde?

„ Nous n'avons pas toujours été consultés, „ reprit le Général Suédois; mais comme „ fidelles serviteurs, nous avons obéi aux „ ordres de notre Maître, sans jamais y contredire.” Le Czar se tourna à cette réponse vers quelques-uns de ses Courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui: *Ab!* dit-il, *voilà comme il faut servir son Souverain.* Alors prenant un verre de vin: *A la santé,* dit-il, *de mes maîtres dans l'art de la guerre.* Renschild lui demanda qui étoient ceux qu'il honoroit d'un si beau titre: „ Vous, Messieurs „ les Généraux Suédois, „ reprit le Czar. *Votre Majesté est donc bien ingrate,* reprit le Comte, *d'avoir tant maltraité ses maîtres?* Le Czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les Officiers-Généraux, & les traita comme un Prince qui vouloit donner à ses sujets des leçons de générosité & de la politesse qu'il connoissoit. Mais ce même Prince, qui traita si bien les Généraux Suédois, fit

rouer tous les Cosaques qui tombèrent dans ses mains.

Cependant cette armée Suédoise , sortie de la Saxe si triomphante, n'étoit plus. La moitié avoit péri de misère ; l'autre moitié étoit esclave ou massacrée. Charles XII avoit perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux & de près de cent combats. Il fuyoit dans une méchante calèche , ayant à son côté le Major-Général Ho d, blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivoit , les uns à pied , les autres à cheval , quelques-uns dans des charrettes , à travers un désert , où ils ne voyoient ni huttes , ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins : tout y manquoit, jusqu'à l'eau même. C'étoit dans le commencement de Juillet. Le pays est situé au quarante-septième degré : le sable aride du désert rendoit la chaleur du soleil plus insupportable , les chevauxomboient, les hommes étoient près de mourir de soif. Un ruisseau d'eau bourbeuse fut l'unique ressource qu'on trouva vers la nuit ; on remplit des outres de cette eau , qui sauva la vie à la petite troupe du Roi de Suède. Après cinq jours de marche, il se trouva sur le rivage du fleuve Hippanis , aujourd'hui nommé le Bogh par les Barbares , qui ont défiguré jusqu'au nom de ces pays que des Colonies Grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint à quel-

ques milles de-là au Boristhène , & tombe avec lui dans la mer Noire.

Au-delà du Bogh , du côté du midi , est la petite ville d'Oczakow , Frontière de l'Empire des Turcs. Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre , dont l'habillement & le langage leur étoient inconnus , refusèrent de les passer à Oczakow , sans un ordre de Méhémet Pacha , Gouverneur de la Ville. Le Roi envoya un exprès à ce Gouverneur pour lui demander le passage ; ce Turc incertain de ce qu'il devoit faire , dans un pays où une fausse démarche coûte souvent la vie , n'osa rien prendre sur lui , sans avoir auparavant la permission du Sérasquier de la Province , qui réside à Bender dans la Bessarabie. Pendant qu'on attendoit cette permission , les Russes , qui avoient pris l'armée du Roi prisonnière , avoient passé le Boristhène , & approchoient pour le prendre lui-même. Enfin le Pacha d'Oczakow envoya dire au Roi qu'il fourniroit une petite barque pour sa personne & pour deux ou trois hommes de sa suite. Dans cette extrémité les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvoient avoir de gré ; quelques-uns allèrent à l'autre bord , dans une petite nacelle , se saisirent de quelques bateaux , & les amenèrent à leur rivage ; ce fut leur salut ; car les patrons des barques Turques craignant de perdre une occasion de gagner beaucoup , vinrent en foule offrir leurs ser-

vices. Précisément dans le même-temps la réponse favorable du Sérafquier de Bender arrivoit aussi ; mais les Moscovites se présentoient , & le Roi eut la douleur de voir cinq cents hommes de sa suite saisis par ses ennemis , dont il entendoit les bravades insultantes. Le Pacha d'Oczakow lui demanda , par un Interprète , pardon de ses retardemens , qui étoient cause de la prise de ces cinq cents hommes , & le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au Grand-Seigneur. Charles le promit , non sans lui faire une réprimande , comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le Commandant de Bender , qui étoit en même temps Sérafquier , titre qui répond à celui de Général , & Pacha de la Province , qui signifie Gouverneur & Intendant , envoya en hâte un Aga complimenter le Roi , & lui offrir une tente magnifique , avec les provisions , le bagage , les chariots , les commodités , les Officiers , toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender ; car tel est l'usage des Turcs , non-seulement de défrayer les Ambassadeurs jusqu'au lieu de leur résidence ; mais de fournir tout abondamment aux Princes réfugiés chez eux pendant le temps de leur séjour.

